



Le Petit Colporteur

Racines en Faucigny - Société d'histoire locale

Année 2015 - N°22 - 10 €



Mégevette, le mont Rati
et la pension Veugle
au chef-lieu, à droite l'église



Sommaire

- 1 Mégevette au fil du temps
- 2 Les colporteurs de Mégevette
- 7 L'école des Moulins à Mégevette en 1888
- 9 Les écoles à Mégevette
- 12 L'école des Moulins à Mégevette
- 14 Monument aux morts : mémoire de pierre
- 18 La chapelle du Turchon à Pouilly
- 22 Mots croisés
- 23 Eugène Hominal 1887-1844. Histoire de mon père
par Augusta Jacquard
- 30 La flore d'alpage à Mégevette
- 33 Petit Savoyard montreur de singe
- 35 Mourir à 21 ans, Ville-en-Sallaz, témoignage de Poilu
- 38 Amédée 1^{er}, roi d'Espagne
- 41 César Biolluz, paysan de Peillonex, mort en mer
le 26 février 1916
- 48 Orage, ouragan, cyclone, 7 juin 1915, le Faucigny est sinistré
- 48 Consigne des mâles en 1726 à Faucigny
- 51 Le château de Bonneville, unique en Pays de Savoie
- 56 La vie de « La Mie », Aline Chaffard, 1894-1977,
sage-femme à Viuz-en-Sallaz
- 61 Mon père, cet émigré italien par son fils Pierre Savoini
- 65 Ainsi pont, pont, pont
- 72 Eglise Saint-Pierre de La Tour. Restauration de l'église
au cœur de la cité
- 77 Le retable du maître-autel de l'église de Bonneville
- 82 Photos et leurs anecdotes au fil du siècle dernier

Les auteurs du Petit Colporteur N°22 :

Bajulaz Pierre
Beautemps Gentiane
Chaffard Henriette
Chavanne Yannick
Chavigny Francis
Constantin de Magny Claude
Corbet Gabriel
Détharré Dominique
Donche Monique
Dutailly Didier
Félisaz Claudette
Gevaux Marie-Dominique
Mercier Pierre
Métral-Bardollet Michèle
Périllat Géraldine
Pessey-Magnifique Michel
Poncin Alice
Rey-Millet Jeanne
Ruckebusch Jean-Luc
Viret Cécile

Pour tout savoir sur les aquarelles
d'Annick Terra Vecchia, qui a
mis à l'honneur cette année le
village de Mégevette, se reporter
page 84.

Mégevette au fil du temps

Situation géographique et administrative

Mégevette est située dans le haut de la vallée du Risse. Son nom signifierait « milieu des eaux », étymologie révélant un trait du caractère géographique et géologique du site. Située dans une vallée presque horizontale, orientée nord-sud, la commune a une superficie de 2 130 ha, dont 40 % sont en forêt. Elle est traversée par le torrent le Risse, qui pénètre dans le Faucigny au Col de Jambaz. Ce dernier prend sa source dans la montagne d'Hirmentaz, et va se jeter dans le Giffre après un parcours de 16,5 km. Un réseau de grottes, dont l'entrée se trouve au lieu-dit la Culaz, est d'un intérêt scientifique reconnu par les spéléologues. Il est possible de les visiter en étant accompagné d'un guide. L'histoire de Mégevette est liée à l'abbaye d'Aulps ; des documents datant du XII^e siècle mentionnent des dons de terrains importants à cette abbaye de la part de familles nobles.

Elle a longtemps fait partie du canton de Thonon, puis a été rattachée à celui de Saint-Jeoire en 1923.

Les hauts et les bas de la population

La population de Mégevette a beaucoup varié. En 1845, il y avait 1 100 habitants ; en 1929, 811 ; après la seconde guerre mondiale, en 1946, 607. Le dépeuplement maximum fut atteint en 1982, il n'y avait plus que 277 âmes. Aujourd'hui, la commune se repeuple, malheureusement en devenant une « commune-dortoir » ; elle compte un peu plus de 500 habitants. La population active se dirige vers Annemasse, Genève et la vallée de l'Arve ; l'agriculture y est encore très présente. Le groupe scolaire compte 76 enfants, après avoir connu une classe unique de 22 élèves en 1977.

Son monument

L'église Saint-Nicolas, rebâtie en 1870 sur l'emplacement de l'ancienne, vaste (600 m²), de style néo-gothique, abrite une crypte et une chapelle intéressantes¹.

En 1905, activités de la commune selon l'almanach Fournier de la Haute-Savoie

L'almanach de 1905 fait état de 1 007 habitants, et mentionne de nombreux artisans et commerçants. Il y a une carrière de marbre², une sage-femme, 7 aubergistes-cafetiers, 5 entrepreneurs, 5 marchands de bois, 8 menuisiers, 6 charpentiers, 3 charrons, 3 forgerons, 8 cordonniers, 2 coiffeurs, 6 couturières, 2 modistes, 4 draperies et merceries, 5 épiciers, 5 marchands d'escargots, 2 marchands de farine, 2 boulangers, 3 fruitières et 3 hôtels. Cet inventaire souligne à la fois la vie en quasi autarcie des habitants, avec toutefois une ouverture sur le tourisme et le commerce extérieur – les escargots devaient être vendus dans les restaurants et peut-être jusqu'à Thonon et Genève.

1677. MEGEVETTE. -- Vue générale



1 - « La crypte de l'église Saint-Nicolas de Mégevette et sa chapelle Notre-Dame des Anges », les correspondants de Mégevette, *Le Petit Colporteur* n° 20, pages 26-27 (2013).

2 - Il n'a pas été possible de situer cette carrière.

*Le collectif des rédacteurs
Mégevans C. Félisaz,
G. Corbet, F. Chavigny*

Les colporteurs de Mégevette

Le nom de notre revue est un hommage aux colporteurs savoyards, qui, en plus de leurs marchandises, colportaient les nouvelles de village en village.

L'abbé Dussaix, curé de Mégevette en 1780, a brossé le portrait de ses paroissiens : « *agriculteurs en été, voyageurs dans des pays étrangers en hiver* ».

La Savoie a longtemps été une terre d'émigration. Mégevette s'est caractérisée par la migration temporaire de ses hommes, les colporteurs, une histoire qui commence à l'aube du XVII^e siècle.



Fièrement exposé, gravé sur un linteau de porte à Saint-Jeoire, le signe des colporteurs

Historique des colporteurs

Les hommes pratiquaient une émigration marchande saisonnière durant la mauvaise saison, pour raisons économiques. En effet, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la population, essentiellement agricole, ne possédait qu'une petite partie des terres. Les meilleures terres appartenaient aux nobles et à l'Eglise, exempts d'impôt. Les paysans supportaient la majorité des charges, taille royale, dîme, droits féodaux, qu'ils avaient de la peine à payer sans s'endetter. Les cultures et l'élevage rapportant peu, l'impôt étant lourd, les familles très nombreuses, le paysan s'est lancé sur les routes dans le commerce et l'artisanat.

Comme le service militaire pouvait durer 8 ans, partir à l'étranger permettait aussi à beaucoup de jeunes d'y échapper.

Le terme colporteur recouvre des réalités bien différentes. En haut de l'échelle se trouve le mercier, marchand vendant des articles très variés (textiles, bonneterie, papeterie, épicerie, articles pieux¹, etc.), puis viennent les artisans (chaudronniers, ferblantiers, rétameurs), les vendeurs de graines potagères, et enfin les « gagne-petit », les couteliers, aiguiseurs et rémouleurs.

Si certaines destinations de ces migrations temporaires ou définitives semblent logiques en France, Suisse et Italie, d'autres sont plus surprenantes, Alsace-Lorraine, Allemagne, Autriche, parfois Pologne. L'explication de ces mouvements migratoires est complexe, mais très certainement liée initialement à la fin de la guerre de Trente Ans (1610-1648) qui a dévasté l'Est de la France et les pays germaniques. La reconstruction et le repeuplement de ces régions ont suscité un flux migratoire important, et les Savoyards ont su saisir cette opportunité. Ils profitent aussi de la présence de garnisons, de la construction par Vauban de places fortes, allant de Belfort à Landau en Allemagne, et plus tard de la politique expansionniste des rois de France. Cela leur ouvre des marchés importants. La religion a joué un rôle, toutes ces régions étant catholiques, mais le facteur économique fut déterminant, la Savoie se trouvant au carrefour des deux grandes régions économiques de l'époque, l'Allemagne du Sud et l'Italie du Nord, et cela jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Ensuite, le flux migratoire se dirige majoritairement vers la France (Paris et Lyon) et la Suisse, surtout Genève.

1 - Ces colporteurs vendant images pieuses, chapelets, étaient appelés « les marchands de bon Dieu ».



A Saint Jean, Mémé Nie devant la balle du mercier

Les colporteurs mégevans

Les premiers connus à partir sur les routes dès avant 1700 furent Nicolas Veugloz et Nicolas Grivaz, et François Martin parti à Staufen² en Allemagne vers 1675. Ceux allant vers les pays germaniques partaient à pied par la Suisse.

La plupart des colporteurs reprennent chaque année la même destination, mais certains, d'une année sur l'autre, changent de région. Joseph Bastard va exercer son commerce ambulante en vallée d'Aoste, Joseph Redoux en Isère avec son fils de 8 ans.

Les colporteurs revenaient au printemps pour les travaux des champs. Trois cafés existaient à Mégevette en 1765, cela ne semble pas suffisant, car un mémoire du syndic de 1770 demandait la réouverture d'un café au prétexte que les colporteurs allant jusqu'en Allemagne ont pris l'habitude de boire du vin pour se réchauffer, ce qui leur manque en revenant au pays si les tavernes sont fermées.

2 - Staufen est jumelé avec Bonneville ; le maire qui a signé la chartre de rapprochement des deux villes en 1963 est un descendant de colporteurs savoyards.

Le passeport du colporteur

Un colporteur qui s'apprête à partir doit être muni d'un passeport délivré par le châtelain. Ce dernier déclare le voyageur de très bonnes mœurs, et demande que les autorités le laissent aller et venir, lui donne aide et assistance en cas de besoin. A partir du XIX^e siècle ce sont les maires qui délivreront ces passeports. En 1805, la mairie de Mégevette a délivré 110 passeports pour ses citoyens ambulants, ce qui veut dire qu'il y avait presque un colporteur dans chaque maison du village.

Que de risques encourus !

Toujours sur les routes, par tous les temps, cela comporte beaucoup de risques. Il y a les épidémies de peste, les guerres, les accidents, l'insécurité sur les routes. Entre leur village et leur lieu de travail, les colporteurs voyagent le plus souvent en groupe, pour mieux se protéger des brigands. Dans leur secteur de travail, ils logent souvent chez l'habitant, dormant dans les granges, se nourrissant d'une assiette de soupe qu'on leur offre. Parfois cet accueil est gratuit, mais parfois aussi ils doivent travailler pour payer leur hébergement. Cette vie nomade les soumet aux intempéries, neige, avalanches, inondations, grand froid. Comme leur négoce se fait à la mauvaise saison, les maladies respiratoires sont fréquentes, avec l'épuisement quand les conditions sont trop difficiles. Certains meurent en route ou sur leur lieu de travail. A Mégevette, dans les années 1780, le curé Dussaix a transcrit en fin du registre des décès tous les avis de décès reçus des curés ayant inhumé des colporteurs originaires de sa paroisse, sous le titre « Paroissiens de Mégevette morts dans les pays étrangers », en voici quelques-uns.

« Extrait des registres de la paroisse de St Marien de la ville de Vic évêché de Metz pour l'année 1754 ainsi qu'il suit : l'an 1754 et le quinzième juin est décédé subitement en passant à Vic un pauvre natif de Savoie âgé de 16 ans, il a été inhumé au cimetière de cette paroisse par M. Collignon prêtre du collège de Vic soussigné

Certifions en outre avoir appris depuis l'inhumation par le nommé François Chaumon originaire de la Savoie que le mort ci-dessus s'appelle Joseph Dranchant fils de Joseph Dranchant et de Marie Dolle ses père et mère natif de Mégevette en Savoie en foi de quoi nous avons délivré et signé le présent certificat à Vic le 22 mai 1755. Chocque curé de Vic »

« L'an 1780 et le 5 avril à 11h30 du soir est décédé en cette paroisse [de Longsay ?, diocèse de Toul] Nicolas Derod veuf de Mathias (?) Bastard, marchand rémouleur de Mégevette en Chablais, province de Savoie, âgé de 72 ans. »

« Extrait du registre de la paroisse de St-Pantaléon de Commercy en Lorraine. Décédé en cette paroisse s'étant noyé dans la rivière le 26 juillet 1781 François Favre âgé de 21 ans, né à Mégevette près de Thonon, diocèse de Genève, évêché d'Annecy en Savoie, fils de Jean Favre laboureur et de Françoise Molet de Bellevaux, le défunt marchand colporteur. Son corps a été inhumé le lendemain dans le cimetière de St-Sébastien avec les cérémonies présentes en présence d'Antoine Favre son frère aussi marchand colporteur demeurant --- qui a déclaré ne savoir signer de Sébastien Curcy marchand --- y demeurant et d'autres qui ont signé l'original. Fontaine, vicaire de Commercy ».

« L'an 1781 le 26 décembre à 4h30 du matin est mort [hôpital St-Charles, Nancy] muni des sacrements Pierre Baud âgé de 34 ans, natif de Mégevette en Savoie, du diocèse d'Annecy, émouleur, fils des défunts Mathieu Baud émouleur et de Claudette Bron, il a été inhumé au cimetière de la paroisse Saint-Sébastien avec les cérémonies ordinaires ».

« Le 19 mars 1784 a été inhumé Claude Michon âgé d'environ 19 ans, lequel mourut hier à l'Hôtel-Dieu de cette ville [Nancy], muni des sacrements, originaire de la province du Chablais ».

« Extrait des registres de l'église paroissiale St-Léger de Chambéry : l'an 1786 et le 7 août a été inhumé à l'hôpital des paradis (?) Françoise Durand Magnin, de Nonville en Faucigny, morte hier, munie des sacrements, âgée d'environ 30 ans ». Le curé de Mégevette, après avoir recopié cet acte in-extenso, ajoute son commentaire « il faut remarquer que ladite Françoise ne s'appelle pas Durand mais Derod, fille de Pierre et de Jeanne-Marie Magnin, et qu'elle n'est pas de Nonville en Faucigny, puisqu'il n'y a aucune paroisse de ce nom, mais de Mégevette en Chablais, Mégevette, le 21 août 1786. »

« Joseph Truffaz, régisseur de Mégevette en Savoie, diocèse d'Annecy, est décédé hier muni des sacrements, âgé de 85 ans, a été inhumé par moi vicaire soussigné ce jour 28 janvier 1788 en présence de ses 2 fils, régisseurs, l'un demeurant dans cette paroisse

[Fontaine-Française, diocèse de Langres, province de Bourgogne], et l'autre s'y trouvant par hasard. Ont signé Pierre Joseph Truffaz, Joseph Marcel Truffaz. Vernay, vicaire ».

« L'an 1792 et le 27 mai je soussigné prêtre aumônier a donné la sépulture à François fils de Jacques Duret natif de Mégevette dans le Chablais en Savoie, décédé hier à l'hôpital âgé de 16 ans [Montluel, Ain]. Jean Bernard, prêtre ».

Entraide

Les colporteurs font partie d'un réseau, tous ont des liens commerciaux et d'entraide avec les autres colporteurs, et avec des anciens colporteurs sédentarisés dans leur pays de réussite. Ils ont des relais, dans des auberges ou chez des particuliers de confiance, pour y entreposer leur balle ou leur matériel quand ils rentrent au pays, y déposer leur stock et se réapprovisionner en cours de route. Dans ce contexte, les compagnons du Tour de France rencontrés, les aubergistes sont des points de contact. La proximité géographique d'origine joue aussi un rôle, créant une complicité comme entre les colporteurs de Mégevette et de Mieussy, qui pratiquaient un patois quelque peu ésotérique, « le mourmé », avec des mots secrets, de façon à pouvoir se faire comprendre uniquement des initiés.

Les merciers

Ce sont des marchands ambulants, qui commercialisent en général des produits achetés à crédit à des grossistes dans les régions où ils exercent leur métier. Les merciers portent leur marchandise dans une balle, c'est une caisse rectangulaire à compartiments et à tiroirs, que les marchands les moins fortunés portent à dos d'homme, les plus aisés les chargeant sur un mulet ou sur un âne.

On a pu établir en fouillant les archives communales que le pécule amassé par les marchands ambulants durant une saison était au maximum de 40 à 60 livres (en monnaie du XVIII^e siècle). L'inventaire de deux balles du colporteur mercier mégevan François Dumont, contrôlé par les douanes en 1804, est le suivant : « mouchoirs de soie pour 11 livres, mouchoirs de mousseline pour 10 livres, mouchoirs de coton pour 6 livres, bonneterie de coton pour 12 livres, du crêpe pour 3 livres, des gants et mouchoirs de filocelle³ pour 3 livres. »

3 - Filocelle = filosselle, soie irrégulière ou bourre de soie.



Le rémouleur à Paris

Les commerçants-artisans roulants

Les chaudronniers vendent, comme les merciers, une marchandise achetée à crédit à leurs fournisseurs, tout en réparant les objets métalliques. En effet, l'étamage des objets neufs et le rétamage des objets usagés vont de pair. Le chaudronnier pratique les deux, alors que le magnin ou rétameur semble être le plus souvent simplement un réparateur, qui entretient et répare les ustensiles culinaires en fer, fonte, ou cuivre, dans ce dernier cas pour supprimer le vert de gris qui se forme à l'intérieur, très toxique.

Les couteliers vendent des couteaux et autres instruments tranchants achetés à crédit ; les aiguseurs et rémouleurs aiguisent les lames d'instruments tranchants, ciseaux, couteaux, etc. et certains réparent les parapluies.

Tous ces hommes transportent leur outil de travail avec eux, dans une hotte ou sur des mulets.

Au milieu du XVIII^e siècle, la moitié des colporteurs de Mégevette est coutelier, aiguseur, rémouleur, pratiquant le métier en Suisse, Allemagne et Alsace-Lorraine.

Une autre particularité de Mégevette est la fabrication, la vente et la réparation de baromètres. Les paysans-artisans-colporteurs les fabriquaient, les marquaient à leur nom, et partaient ensuite les vendre dans toute la France.

Promotion sociale

Il faut admirer l'esprit d'initiative de ces montagnards, leur débrouillardise, leur désir de réussite sociale, puissant moteur d'une entreprise difficile. En règle générale, les colporteurs ne partent pas à l'aventure. Pour entrer dans ce milieu, il faut se faire embaucher comme

apprenti d'un colporteur, et là le réseau familial, la solidarité villageoise jouent un rôle important. Nombre de colporteurs partent avec des jeunes, leur fils ou jeune frère, des cousins, de jeunes compatriotes, pour les épauler et leur apprendre le métier. Entre 1800 et 1805, les passeports délivrés par le maire de Mégevette indiquent que certains colporteurs sont accompagnés par des adolescents, citons Joseph et Jean-François Bastard, 15 et 14 ans, Joseph Rey, 16 ans, Joseph Mullins âgé de 13 ans qui accompagne son frère Joseph, Joseph Bosson qui a 17 ans. Aimé Maure et François Chevallier sont, à 13 et 15 ans, les commis-marchands de Jean Georges Pélissier qui colporte en Isère.

Cette mobilité sociale leur permet de sortir de la misère, et de connaître parfois de belles réussites, conduisant à l'installation définitive dans le pays d'immigration. Quand un colporteur réside dans une ville depuis plusieurs années, il veut en devenir bourgeois pour s'intégrer totalement et pouvoir ensuite demander sa naturalisation. Ce sont des démarches longues et



Outil de travail du rémouleur (Musée paysan à Viuz-en Sallaz)

difficiles, il faut prouver sa moralité, ses origines, sa condition d'homme libre, en plus de ses revenus, et parfois être parrainé. Une autre bonne raison pour s'installer définitivement dans leur pays d'adoption s'ils ont fait fortune est la lourdeur de la fiscalité en Savoie. Sans oublier le problème de l'héritage, d'autant plus s'il est toujours considéré comme taillable dans sa patrie d'origine. Il lui faut donc absolument s'affranchir et devenir un homme libre s'il ne veut pas que son héritage revienne à son seigneur et maître, d'autant plus s'il n'a pas d'héritiers directs.

Ceux qui réussissent s'installent dans leur pays ou région d'accueil, tel Claude Favallaz, natif du hameau de La Biollaz, à Lublin en Pologne. Claude Bastard deviendra bourgeois et marchand de la ville de Malpelone en Alsace ; Jean-Claude Chevallier est resté à Thonon à partir de 1768 ; c'est à Lyon que Claude François Favre s'établit ; on retrouve près de Bâle en Suisse, Joseph Georges. Jean André Grivaz fera souche à Bulle en Gruyère, ses frères dans la vallée d'Aoste, et François Martin deviendra bourgeois de Staufen en Allemagne en 1684. Colmar, Strasbourg, la Suisse, virent encore beaucoup de colporteurs mégevans se fixer dans ces régions à la fin du XVIII^e siècle.

Une fois installés, devenus bourgeois, les marchands veulent encore progresser socialement, ils cherchent alors à se faire élire au sein des municipalités, comme Claude Tissot, qui deviendra premier magistrat à Huningue dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Pour la majorité revenant régulièrement au pays, cette relative aisance donne la possibilité à leurs descendants de faire des études. Par exemple Jean-François Baussant, né en 1733, part sur les routes, et son arrière-petit-fils, Hyacinthe, deviendra préfet des Basses-Alpes. Lorsqu'un colporteur revient à la belle saison, il rapatrie ses gains en liquide. Une partie sert à faire vivre la famille, et, si surplus il y a, il est prêté en rentes ou en obligations, par l'intermédiaire des notaires.

Ces réussites sont un appel d'air, incitant leurs compatriotes à aller faire leur commerce dans les villes où ils sont installés, à leur demander aide et emploi.

La piété des colporteurs

Acette époque, lorsque leurs affaires étaient bonnes, les colporteurs faisaient des dons à l'Eglise, offrant des objets pour le culte ou des vêtements sacerdotaux. En 1784, 7 colporteurs, Nicolas Corbet, Jean-Baptiste, Joseph et Jacques Chevallier, Jean-Baptiste, Jacques et Etienne Bastard, se cotisent

4 - Semaine de recueillement, principalement en souvenir des défunts, ayant lieu une fois par trimestre.

pour offrir à l'église de Mégevette une chasuble fleurie et galonnée, garnie d'une croix rouge, deux dalmatiques et une chape. Ce don sera sauvé sous la Révolution. L'abbé Rosset, à la fin du XIX^e siècle, signale cette offrande rangée dans l'armoire de la sacristie. D'autres offrent des messes, par exemple Simon Truffaz qui, dans son testament du 8 juin 1737, lègue tous ses biens pour la fondation de 4 grand-messes aux Quatre-Temps⁴.

Le blason de Mégevette

Le « quatre de chiffre » avec une double barre horizontale est le symbole des colporteurs savoyards, marque qu'ayant découverte dans les pays alémaniques, ils se sont appropriée. Sa signification est double, religieuse car c'est une croix, mais avec une



Créé en 1993, le blason de Mégevette comportant le 4 des colporteurs

symbolique de totalité, indiquant que les colporteurs sont des hommes de parole. On la retrouve aujourd'hui dans le blason de Mégevette, souvenir d'un temps passé. En 1993, la commune de Mégevette, voulant créer son blason, a retenu les couleurs du Faucigny et la Croix de Savoie ainsi que le "4", signe des colporteurs mégevans ayant accédé au titre de marchand-bourgeois au XVIII^e siècle.

La réussite des colporteurs viendra surtout de leur débrouillardise et de leur ténacité, en effet la plupart ne savait pas écrire et très peu lire.

Les descendants de ces colporteurs sont toujours présents dans la commune, citons les familles Bastard, Baud, Baussant, Borel, Bosson, Bron, Chevallier, Chaumaz, Corbet, Dumont, Duret, Favre, Georges, Grivaz, Maure, Monge, Redoux, Rey, Veugloz.

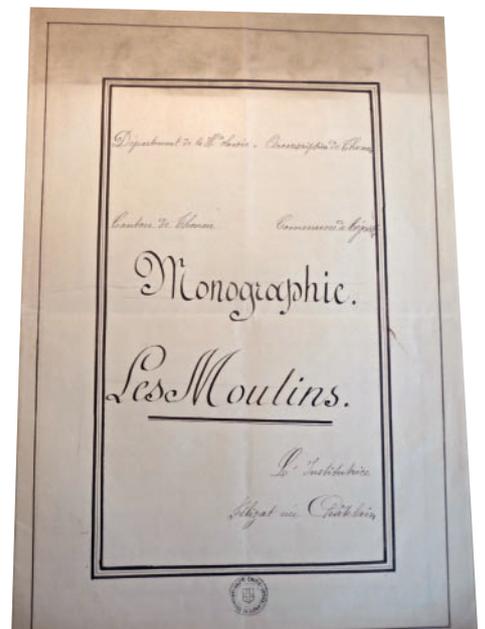
*Le collectif des rédacteurs Mégevans
C. Félisaz, G. Corbet, F. Chavigny*

SOURCES :

- Archives paroissiales de Mégevette.
- Archives départementales de la Haute-Savoie, cote 5 Mi art 781 (E dépôt 174/1 - 1689 -1801).
- « Colporteurs et marchands savoyards dans l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles », Maistre Chantal et Gilbert, Heitz Georges, Mémoires et documents publiés par l'Académie salésienne, tome 98 (1992).
- « L'abolition des droits seigneuriaux en Savoie (1761-1793) », Max Bruchet (1908).
- « Mégevette à travers les siècles, monographie des origines à nos jours », Michel Vittet avec la collaboration de Claudette Félisaz (1994).
- Mémoire alpine.

L'école des Moulins à Mégevette en 1888

C'est pour l'exposition universelle de Paris en 1889 que le ministère de l'instruction publique demande aux instituteurs de rédiger une monographie de leur école. La trame définie par le ministère, commune à toutes les monographies rédigées, est composée de plusieurs chapitres ; présentation de la commune : géographie, topographie, faune, flore, personnages importants, patrimoine et présentation de l'école : histoire, bâtiments, statistiques scolaires, organisation pédagogique et cours d'adultes. Née en 1861 à Burdignin, Marie Françoise Châtelain, jeune institutrice nommée à Mégevette, a rencontré Joseph Félizat agriculteur au village avec lequel elle s'est mariée le 24 avril 1884. Ce document manuscrit, daté de 1888, est le témoignage de Mme Félizat, institutrice de l'école des Moulins, et nous plonge dans le quotidien de cette toute nouvelle école de hameau à Mégevette.



Page de garde calligraphiée du document manuscrit de 6 pages relié par un fil cousu

Chapitre I

La population de la commune de Mégevette est de 1080 habitants. Il y a 10 ans, cette commune ne comptait que les 2 écoles du chef-lieu, aujourd'hui grâce aux sacrifices immenses que la République fait pour l'instruction et le bonheur de son peuple, elle s'est accrue de 2 nouvelles écoles : l'école des Moulins créée en 1880 et l'école des Fornets créée en 1883. Le nombre d'habitants de la section des Moulins est de 411, elle se compose d'un grand nombre de petits villages disséminés dans une étendue assez restreinte.

Chapitre II

L'école des Moulins occupe depuis sa création la moitié d'une maison particulière, louée à la commune, pour la somme de 80 francs. Ce local ne remplit pas toutes les conditions désirables : ainsi, il est très froid et humide parce que son exposition est au nord. En 1887 le Conseil municipal avait décrété la création d'une maison d'école dans ce hameau des Moulins qui est bien plus important que le chef-lieu ; mais, après diverses objections, suscitées par le manque de fonds, la commune a abandonné momentanément ce plan.

L'école est toujours dirigée depuis sa création par l'institutrice Châtelain.

Chapitre III

Le mobilier scolaire se compose d'une estrade, de huit vieilles tables et de trois bancs, le tout en fort mauvais état ; de trois cartes géographiques, d'un tableau du système métrique, de deux tableaux noirs et de quinze tableaux de lecture dans un état passable. Les améliorations à réaliser sont nombreuses, il y aurait à changer les tables et l'estrade qui sont fort mauvaises, à fournir des tableaux d'histoire naturelle, un boulier-compteur et un musée scolaire.

Chapitre IV

L'époque où la fréquentation scolaire est plus grande est pendant l'hiver, sauf quelques jours où les communications sont interrompues par les neiges ; mais dès qu'arrive la bonne saison des familles entières s'en vont dans les chalets, situés sur les hauteurs des montagnes qui longent l'étroite vallée de Mégevette à l'est et à l'ouest ; et là, ils demeurent durant tout l'été. Les enfants sont occupés tout jeunes à la garde du bétail et les plus âgés à tous les autres travaux agricoles. Au commencement de juin, la population scolaire se trouve diminuée de plus d'un tiers, 25 à 30 élèves quittent l'école pour n'y rentrer qu'après les grandes vacances. La Commission scolaire ne s'est réunie que deux ou trois fois

pendant ces cinq dernières années, peut-être sans son inertie aurait-on une fréquentation plus assidue, mais la Commission serait impuissante à la régulariser complètement, les motifs invoqués par un grand nombre de parents sont bien fondés : ils sont pour la plupart de petits propriétaires chargés d'une nombreuse famille et dont l'aisance restreinte, ne leur permettant pas d'avoir des domestiques, les oblige d'occuper leurs enfants de bonne heure.

Chapitre V

Organisation pédagogique de l'école. Au commencement de chaque année scolaire, des compositions sont faites et les élèves sont classés, d'après leur mérite, dans la 1^e, 2^e ou 3^e division. L'école comprend une 4^e division, la division élémentaire des commençants. L'emploi du temps est dressé d'après un plan inséré au bulletin et qui a été fait par un comité d'inspecteurs primaires. Ce tableau est affiché à l'école après avoir reçu l'approbation de M. l'Inspecteur primaire. Les matières enseignées à l'école sont la lecture, l'écriture, la langue française, le calcul, l'histoire et la géographie, particulièrement de la France, le dessin, le chant, les éléments de sciences physiques et naturelles enseignés sous forme de leçons de choses. Les punitions en usage à l'école sont les devoirs à la maison, et la retenue après les heures de classe. Le carnet de correspondance n'existe pas, l'école des Moulins compte toujours au minimum 60 élèves en hiver, cette comptabilité prendrait trop de temps à l'institutrice. Il n'y a jamais eu de distribution de prix, la commune y est indifférente et n'affecte pas de fonds à cet usage. La fréquentation n'étant ni longue ni régulière, l'enseignement devrait faire une large part aux branches nécessaires, la lecture, l'écriture, la langue française, le calcul, et une part beaucoup moindre aux branches facultatives. Le but que je me propose dans l'enseignement est de tenir toujours mon école le mieux que je pourrai et de faire tous mes efforts pour remplir scrupuleusement la grande mission que m'ont confiée la patrie et la famille. Les méthodes employées, sont pour apprendre à lire aux commençants la méthode Villemereux, l'épellation ensuite la méthode mécanique, la méthode explicative et la méthode imitative. La méthode d'écriture qui est en usage à l'école est la méthode Reverdy.

Dans toutes les branches d'enseignement, dans les différents cours, je procède toujours de manière à aller du connu à l'inconnu avec une lenteur efficace en ne quittant un sujet pour un autre qu'après m'être assurée qu'il a été bien compris. Sans tenir un journal de classe, je prépare toujours la veille les leçons qui doivent être données le lendemain. Les branches d'enseignement pour lesquelles



les enfants ont le plus de goût sont : l'écriture, le dessin, les sciences naturelles, l'histoire et la géographie.

Les branches qui laissent le plus à désirer au point de vue des résultats sont : la rédaction, la cause en est probablement dans ce que les enfants vivent dans un

milieu qui parle fort mal et que le patois est la langue habituelle, le dessin, l'orthographe, l'histoire sont aussi bien arriérés. Le cahier mensuel est destiné à recevoir chaque semaine un devoir des diverses branches d'enseignement ; ces devoirs hebdomadaires se font sans préparation les jours mêmes et aux heures indiquées dans l'emploi du temps, ce qui du reste, ne comporte aucune cérémonie, on ne fait que substituer le cahier mensuel au cahier journalier.

Toutes les branches d'enseignement n'occupent pas également les élèves, les unes qui doivent donner lieu à des constatations fréquentes se renouvellent tous les mois, tels sont l'écriture, le calcul, la rédaction et l'orthographe ; d'autres qu'il suffit de contrôler les progrès, à de plus longs intervalles ne reviennent que tous les deux ou trois mois. Les avantages du cahier mensuel sont incontestables, tous les membres de l'enseignement ont reconnu son utilité quand il est tenu avec conscience par le maître et par l'élève, et il ne complique en rien notre tâche, que nous corrigions un devoir fait sur le cahier journalier ou sur le cahier mensuel c'est bien égal. Pour sa tenue, elle a été expliquée dans une récente circulaire d'une manière si nette et si pratique qu'il serait superflu de chercher à la remanier.

Chapitre VI

Les cours d'adultes n'ont eu lieu à l'école des Moulins que pendant l'hiver de 1882 à 1883, 26 élèves les ont suivis pendant cette époque.

Chapitre VII

La caisse des écoles n'a fonctionné dans la commune que pendant une partie des années 1881, 1882, 1883. A partir de cette époque, les parents achètent les fournitures classiques.

Document relevé par Jeanne Rey-Millet

SOURCES :

Monographie de l'école des Moulins à Mégevette, rédigée par Mme Félizat née Châtelain. Archives Départementales de la Haute-Savoie, cote F 239, versement de l'inspection académique du 26 octobre 1962.

Les écoles à Mégevette



En 1860, il y avait déjà deux écoles sises au chef-lieu de Mégevette, fondées par les Sœurs de la Charité. Dix ans plus tard naissait l'école des Moulins, qui vivra presque un siècle, jusqu'en 1970 et, en 1883, naissait l'école des Fornets, qui fermera en juin 1954.

L'école de Mégevette aujourd'hui

Un seul bâtiment au cœur du village, récemment restauré et agrandi, qui accueille cette année soixante-seize élèves de la maternelle au cours moyen. Les cours sont dispensés par quatre enseignants, une adjointe au directeur un jour par semaine et une ATSEM¹ ; plus deux personnes chargées des activités périscolaires, de la cantine et de la garderie.

Les premières écoles privées à Mégevette

Avant les écoles publiques, il y avait depuis 1860 une école de filles, ainsi qu'une école de garçons, fondées par la Congrégation des Sœurs de la Charité, ordre créé à Besançon par sainte Jeanne Antide Thouret. Sœur Sébastienne en fut la première enseignante chez les filles et Jean-Baptiste Cornier chez les garçons. Ces écoles confessionnelles disparurent à Mégevette avec la loi Jules Ferry, instituant l'école obligatoire, laïque et gratuite, en 1881-1882.



Au chef-lieu, l'école libre Sainte Jeanne d'Arc

1 - Agent Territorial Spécialisé des Ecoles Maternelles.



Le 15 juin 1961, avec sœur Antide, de bas en haut et de gauche à droite
1^{er} rang Arlette Felizat, Simone Favre, Martine Veugle et Jean Broizat
2^{ème} rang Christian Duding, André Favre, Maurice Bosson et André Duding
3^{ème} rang Suzanne Veugle, Fernand Georges, Arlette Decroux et Maryse Félizat
4^{ème} rang Eliette Bastard, Maryvonne Decroux, Jacqueline Favre et Gaby Corbet
5^{ème} rang Solange Gudet - Jean Gudet, René Gudet et Paul Bosson, Etienne
Grivaz et Marie-France Veugle

Soixante-dix ans plus tard

En 1950, une association de l'École libre vit le jour et avec elle la naissance de l'école Jeanne d'Arc ; gérée par la Congrégation des Sœurs de la Charité, école qui fermera définitivement en 1963.

En 1978, le bâtiment fut cédé avec la salle paroissiale à la commune pour un franc symbolique. L'école est devenue après travaux le gîte rural communal actuel.

L'école des Fornets à la fin du XIX^e siècle

Extrait du rapport daté du 28 août 1888 de Melle Louise Séchaud, directrice de l'école des Fornets, pour l'Académie de Haute-Savoie. Témoignage particulièrement intéressant pour l'étude de l'organisation scolaire et la qualité de l'enseignement, ainsi que pour la motivation de toutes les parties engagées dans l'école, laquelle rappelons-le est la base de la connaissance, de la culture, de l'évolution des peuples vers le beau.

Bâtiment de
l'école libre
devenu gîte
rural
communal
en 1980



Un hameau, une école

Le hameau des Fornets, distant de 3 km du chef-lieu de Mégevette, comptant 225 âmes, obtient en 1883 l'autorisation de créer une école mixte. Même si l'organisation matérielle laisse à désirer, elle a le

mérite d'exister pour une population scolaire en 1888 de 34 élèves (16 garçons, 14 filles, de 6 à 13 ans, ainsi que 3 garçons et 1 fille de moins de 6 ans). La population de l'époque comprend que l'instruction est l'un des plus grands bienfaits qu'elle puisse laisser à sa postérité.

Les matières enseignées

L'instruction morale et civique, l'histoire de France et la géographie, le calcul mental, la gymnastique, le travail manuel, la langue française, l'arithmétique, le dessin, les sciences sous forme de leçons de choses, le chant, la couture.

Sujets en rapport avec la vie quotidienne, leçons de choses étudiées durant l'année 1887-1888

Les vendanges, la vigne et le raisin. Le labourage, charrue et semailles. L'éclairage, bougie, chandelle, lampe, gaz, phare. Le chauffage, bois, charbon et tourbe. L'habillement, fourrures, couvertures, édredon, laine, coton, flanelle, tissage, filage, teinture, aiguilles, épingles. Le corps humain, principaux organes des sens. L'alimentation, mets, boissons, boulanger, épicerie, fruitier. L'habitation, bois, pierre, fer, briques, ardoises, plâtre, chaux, zinc.

La discipline et le contact avec les parents

Melle Séchaud indique dans son rapport comment est exercée la discipline dans l'école : les bons points, les bonnes notes, les mauvais points, la réprimande et la retenue. Chaque leçon sue, chaque devoir bien fait mérite un bon point. A la fin du mois l'élève qui a au moins 200 bons points a une bonne note. Les leçons non sues et les devoirs mal faits ou nuls peuvent être rachetés par une leçon ou par un devoir facultatif fait en dehors des heures de classe.

Par ailleurs, elle essaie de voir les parents de temps à autre. Le carnet de correspondance n'est pas en vigueur dans sa classe. D'abord dit-elle « *c'est une dépense de plus pour les parents, puis la plupart de ces derniers étant illettrés ils n'y attachent aucune importance* ».

Ses buts

Dans chaque branche de l'enseignement, « *je me propose un double but : développer chez l'enfant ses facultés morales et intellectuelles et ses facultés physiques* ».



La pédagogie appliquée

Pour la lecture la méthode employée est la méthode Villemereux et pour l'écriture la méthode Reverdy. La rédaction est difficile, le patois en est la cause ; le goût des élèves va vers l'écriture, le dessin, les sciences naturelles. Le travail des devoirs est réparti sur deux cahiers en fonction des besoins de contrôle du travail selon les matières, cahier hebdomadaire ou cahier mensuel ; une formule qui semble être la bonne, tant pour les élèves que pour les maîtres. Elle regrette qu'il n'y ait pas de distribution de prix pour l'école des Fornets. « *Il serait cependant à désirer que chaque année le conseil municipal votât une certaine somme pour être distribuée en récompense aux élèves les plus méritants* ».

Les difficultés de l'enseignement en milieu rural

La fréquentation scolaire diminue toutes les années pendant la belle saison, à cause des travaux des champs. Plus de la moitié des élèves quittent l'école pendant cette période, pour ne rentrer qu'en automne. La population des Fornets étant agricole et quelque peu commerçante, le caractère local à donner à l'enseignement est le caractère agricole et commercial. L'enseignement qui laisse le plus à désirer selon Melle Séchaud dans son école, c'est la langue française. La cause principale de cette lacune étant que les enfants ne parlent pas le français dans leur famille. Et, elle précise qu'à ce jour, aucun élève n'a obtenu son certificat d'études primaires.

*Le collectif des rédacteurs Mègevans
C. Félisaz, G. Corbet, F. Chavigny*

L'école des Moulins à Mégevette

Les enfants présents sur la photo de 1931 venaient de différents hameaux : Dorjon, Le Crot, Le Mont, Les Moulins, Lémy, Chez Martin, La Baule, Rosset, Le Châtelet, Chauméty. La maîtresse, Mlle Yvonne Perrollaz, n'est restée qu'une année à l'école des Moulins. Elle a épousé, plus tard en 1934 M. Albert Séraphin, architecte, originaire de La Tour. En 1970 l'école qui ne comptait plus que neuf élèves a fermé.



De gauche à droite

1^{er} rang en bas : Alphonse Molliex, Henri Molliex, Paul Grivaz, Joseph Voisin, Robert Molliex, Roger Baussant, Roger Zimmermann, Auguste Dumont

2^{ème} rang : Simone Allamand, Françoise Félisaz, Simone Allamand, Huguette Grivaz, Thérèse Gaillard, Claudia Bastard, Arsène Allamand, Lucette Dumont

3^{ème} rang : Hélène Grivaz, Olga Baussant (une cousine), Irène Decroux, Yvonne Voisin, Marie Molliex, Henriette Allamand, Odette Favre, Marie Rubin, Lucienne Dumont

« Je suis né le 3 avril 1926 à Mégevette. Ma famille habitait au hameau du Chatelet. J'ai commencé l'école en 1931, l'année de la photo. Tous les enfants de l'école rentraient chez eux à midi, moi, je déjeunais chez mon grand-oncle, Noël Chaumaz, qui habitait près de l'école. On mangeait de la soupe à midi. Pour me rendre à l'école jusqu'au certificat, j'ai eu deux boîtes : la première, plus petite, faite par l'oncle à François Bernaz et plus tard, le père à Maurice Chaumaz qui était menuisier m'en a fabriqué une plus grande. Elles avaient une bretelle en cuir et tenaient sur l'épaule ».

Puis, Roger Baussant sort son mouchoir à carreaux, essuie ses lunettes, observe avec un sourire amusé, la photo de sa première année d'école et ajoute : « On portait des bas de laine qui tenaient avec des porte-jarretelles, et des pantalons courts... Au 1^{er} rang, Joseph Voisin porte des guêtres. D'autres années, nous étions plus nombreux, jusqu'à 70 élèves ! ».

Témoignage de Roger Baussant
recueilli par Monique Donche à Dorjon

REMERCIEMENTS :

Merci à Dominique Baussant pour ses cartes postales.



*L'école n'était pas tout à fait comme maintenant.
L'entrée donnait sur la route départementale 26
face à l'Hôtel des Voyageurs.
Devant l'école, l'eau coulait dans un grand bassin.*



*Une boîte d'écolier mégevan
à une bretelle. Les écoliers des
villages voisins avaient plus
fréquemment une boîte à deux
bretelles qui se portait sur le dos*



Carte expédiée en 1912



*L'Hôtel des Voyageurs construit au début
du siècle, était tenu par la famille Bron (Guérin)
qui faisait commerce de quincaillerie,
boulangerie, alimentation (la tournée du pain
se faisait jusqu'à Laitraz).
Le car s'arrêtait deux fois par jour.*

Monument aux morts de Mieussy : mémoire de pierre

S'il est un édifice communal incontournable et emblématique, c'est bien le monument aux morts érigé après la Grande Guerre. Il ne fut pas le premier du genre car, après la guerre de 1870-1871, déjà la nécessité d'inscrire dans la pierre le nom des soldats morts au combat fut propice à l'édification de monuments communaux ou cantonaux. Mais durant la guerre de 1914-1918, la nécessité d'ériger d'un monument communal devint une affaire nationale. La nouveauté résidait dans la volonté de l'Etat d'individualiser la mémoire de tout combattant en créant la mention « Mort pour la France ».



Le monument de Mieussy, inauguré le 26 novembre 1922

Projet

A l'origine, la fonction de ces édifices a été de rassembler la population autour du souvenir de ceux qui ne reviendront plus vivre dans le village, faisant ainsi participer tous les habitants au travail de deuil des familles. Par ailleurs, graver les noms des morts revenait à donner à ceux-ci un peu de cette gloire dont étaient alors parés ceux qui s'étaient sacrifiés pour la victoire. Ces édifices sont de nos jours souvent méconnus. Ils demeurent pourtant à plusieurs titres des témoins historiques, qu'il s'agisse de l'histoire des mentalités, de l'histoire de l'art, de l'histoire de la commune tout simplement : les noms gravés traduisent le poids des guerres sur la vie locale quand ils ne sont pas aujourd'hui la seule trace de certaines familles.

Quand, en juin 1915, un conseiller communal proposa lors d'une réunion de «... réserver un emplacement dans le cimetière communal pour la sépulture des enfants de Mieussy morts à la guerre pour les familles voulant ramener leur corps ... », le conseil municipal s'associa à l'unanimité à cette proposition. Mais, «... comme la majeure partie des familles ne fait pas toujours le pas vers la translation des corps, qui sera parfois impossible, donc, il sera élevé un monument sur un emplacement

prévu à cet effet pour tous les militaires originaires de Mieussy tombés durant la guerre ... ». Cette préoccupation s'imposait puisque, à cette date, Mieussy avait déjà perdu sur divers fronts au moins une vingtaine de ses enfants, sans compter les nombreux blessés. Au sein du conseil municipal, comme ailleurs dans le canton, on gardait encore le souvenir de l'inauguration en 1902 du monument de Taninges portant les noms des combattants du village morts pendant la guerre de 1870-1871.

Entre 1919 et 1920, devant l'ampleur des pertes humaines, l'Etat avait mis en place tout un cadre législatif pour la commémoration « des héros morts pour la patrie », fixant également les conditions d'attribution d'une subvention pour aider les communes à édifier le monument. A Mieussy, comme ailleurs, le nécessaire fut fait pour bénéficier de la subvention annoncée ; il fallait une délibération du conseil municipal, concomitante avec la mise en place d'un comité, dirigé par Edouard Forestier et comprenant probablement des anciens combattants. Un devis avait été demandé à Henri Burtin, marbrier-sculpteur à Taninges, déjà très sollicité par d'autres communes environnantes. Son projet, affiché en mairie, avait un coût total de 26 000 F. Le financement devait être assuré à hauteur de 22 100 F par le budget de la commune et le reste grâce à une subvention de 3 978 F,

montant calculé par le conseil municipal. Il est difficile d'affirmer si cette subvention a effectivement été versée, quand et pour quel montant ; les archives municipales n'en font pas écho.

Fin mai 1921, le conseil municipal autorisa le maire à signer le contrat avec Henri Burtin pour la réalisation du monument.

En date du 30 juillet 1921, la convention fut signée par les parties. Puis, le dossier (extrait des délibérations, croquis, emplacement, devis, convention, financement) a été examiné par une Commission artistique, dirigée par le préfet, en vue d'apprécier la qualité artistique et symbolique du projet, ainsi que sa conformité avec les directives officielles. Pour notre commune, la délibération de la Commission artistique eut lieu le 17 novembre 1921 et fut retranscrite par le maire le 23 courant.

Une souscription publique a été lancée et il ne fait pas de doute que, malgré les difficultés, les habitants eurent à cœur de participer à l'érection du monument. Le choix du lieu s'est imposé de lui-même, avec la possibilité de mettre le monument en face de la mairie-école.

Par contre, la liste des noms devant figurer sur le monument fit très certainement l'objet de discussions. La rumeur, parvenue jusqu'à nous, fait état de personnes décédées du fait de la guerre mais dont le nom n'a pas été retenu par le comité. Pour éviter de trop fortes tensions, le choix dut être consensuel. Officiellement, l'inscription d'un nom se justifie pleinement lorsque le défunt, décédé en raison de la guerre, est titulaire de la mention « Mort pour la France », et, est né ou domicilié légalement en dernier lieu dans la commune. Une lecture plus fine de la liste montre que tous les inscrits ne répondaient pas forcément aux critères fixés. Nous ne pouvons plus aujourd'hui comprendre les raisons profondes de ce choix. Sur ce point, les archives municipales restent muettes pour l'instant. Pour autant, il ne faut pas oublier, non plus, tous les soldats revenus du front malades, blessés, qui décéderont au début et dans le courant des années 20.

Particularités du monument de Mieussy

Ce monument se compose d'une base de granit, surmontée d'un socle en calcaire, sur lequel a été scellé un dé¹. Au-dessus de la corniche coiffant le dé, un fût, taillé en pointe, termine le monument.



Détails du visage du « poilu »



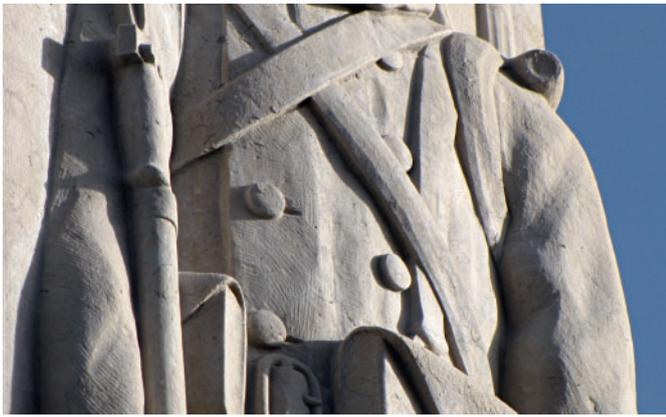
Détails du fût

Cette colonne porte les symboles et les dédicaces de la commune à ses « poilus ». Sur le dé, ont été gravés sur deux faces les noms des hommes de Mieussy morts pour la France, par ordre chronologique de décès. Le bas du monument a été utilisé également pour commémorer les victimes de la guerre de 1939-1945 sur une face entière du dé. Enfin, sur le dernier côté, sur le socle, figure une croix de Savoie entourée des palmes de phœnix². C'est un rappel du temps où la Savoie ne faisait pas encore partie du territoire français. Au-dessus de cet emblème de la Savoie, a été gravée une croix de guerre entourée de rameaux de chêne et de laurier. Reliée par un ruban portant une étoile, la croix de guerre (instituée en 1915) a quatre branches, deux épées croisées. L'étoile, quant à elle, correspond à une citation³ à l'ordre du régiment ou de la brigade... Le centre représente une tête de Marianne au bonnet phrygien, symbole républicain par excellence. Cette décoration administrative rappelle à la fois la croix religieuse et représente pour tous et pour chacun des morts un honneur. Tout est symbolique sur ce monument : les palmes, symbole du sacrifice officiel des combattants, le rameau de laurier, celui de la victoire. Enfin le rameau de chêne évoque la force, la puissance et la résistance. Une face du fût montre un poilu gravé dans la pierre, de profil, tenant un fusil-baïonnette dans la main droite et une branche de laurier dans celle de gauche.

1 - Un dé est une pierre cubique formant le corps d'un piédestal servant de base à une colonne.

2 - Un phœnix est le nom générique de diverses espèces de palmiers.

3 - Une citation est la proclamation d'un fait d'armes d'un soldat ou d'une unité énoncée par un officier.



Détails du buste : bretelles, ceinturon, cartouchières et rouleau d'épaule

Il est étonnant que ce soldat, qui regarde vers l'ouest, ait la baïonnette, appelée Rosalie par les chansonniers, au fusil alors qu'il est au repos. Le fusil ainsi équipé (environ 5 kg chargé) dépasse très légèrement le casque du « poilu », ce qui a pu exceptionnellement correspondre à la réalité car la hauteur totale du fusil muni de sa baïonnette était de 1,82 m. Le soldat porte le casque Adrian en acier, dont l'armée a décidé d'équiper tous les combattants à l'automne 1915 après avoir pris conscience que le bord rouge garance du képi était décidément bien trop voyant par l'ennemi. L'insigne du casque dépendait du corps d'armée ; ici, il s'agit peut-être d'une grenade, insigne de l'infanterie, corps dans lequel ont été affectés la grande majorité des « poilus » de la commune. Il est habillé d'une capote Poiret à bords croisés et à pans retroussés, en drap de laine et d'un pantalon, sans oublier les bandes molletières, le dessin de chaque mollet est remarquable de régularité ; dans la réalité, les bandes étaient souvent mal ajustées et gênaient parfois la circulation sanguine. La conception des capotes dut être remaniée maintes fois, en particulier pour protéger davantage les combattants des maladies pulmonaires, si fréquentes en raison du contexte. Sur le devant de la poitrine, on voit l'ensemble bretelles de suspension et ceinturon permettant de porter les trois cartouchières (ici, seules deux sont visibles), en cuir fauve.

Au dessus, il y a, à droite, la bretelle du quart, et à gauche, celle de la musette et par-dessus, les bretelles du sac que les rouleaux d'épaule empêchaient de glisser. On peut deviner à droite à hauteur du havresac le manche d'une pelle ; de plus, au niveau du ceinturon, à gauche, on aperçoit un bout du porte-baïonnette en cuir, duquel pend le fourreau de l'arme.

Cette sculpture est remarquable par ses détails : les cheveux, la moustache, la vivacité du regard, les fruits du laurier ou du chêne, l'herbe sous les pieds du soldat, les clous des brodequins, ... ; elle a été réalisée et signée par Jean Negretti, un sculpteur qui travaillait à façon pour divers marbriers.

De même, la signature de Burtin figure sur le socle. La pierre utilisée se prêtait bien à la réalisation de ces détails. Il s'agit d'un calcaire très compact, originaire d'Hauteville-Lompnes (Ain) de très grande notoriété sur le plan esthétique. Bien sûr, à Mieussy, comme ailleurs, les marbriers ont surtout vu d'autres qualités : une très grande résistance aux agressions climatiques et une facilité à sculpter les détails.

Les 75 premiers noms et les deux dédicaces de la commune furent gravés en lettres plombées. Joseph Tagini⁴, 76^{ème} nom de la liste, sera ajouté grâce aux démarches de sa famille, suite à la délibération du conseil municipal du 28 août 1964 ; ce « poilu », grand blessé de guerre, décédé en 1940 après des années de souffrance, a été déclaré « Mort pour la France » fin 1955.

A l'origine, la place de la mairie surplombait directement la route départementale. La réalisation du parking actuel, le long de la route, en supprimant une portion de la place a réduit la visibilité sur la face sud du monument, ainsi que l'espace piétonnier de ce côté du monument. Actuellement, la suppression de cet espace empêche ou rend très difficile le dépôt d'une gerbe lors des commémorations de la Première Guerre.

Enfin, le monument fut entouré d'un jardinet, fleuri en saison estivale et pour les commémorations.

Il est clôturé par huit obus allemands reliés par une chaîne. Ces obus faisaient partie des « trophées de guerre » que le sous-secrétariat d'Etat aux finances liquidait. Les communes en faisaient la demande à la préfecture, sous réserve d'acceptation de leur dossier et de la prise en charge du transport. La municipalité de Mieussy avait demandé les obus, mais aussi un Minenwerfer (mortier).

Commémoration

La commémoration des soldats morts au front se faisait au choix le 1^{er} ou le 2 novembre ; c'est seulement à partir de 1921 que le 11 novembre devint un jour férié en raison de l'armistice de 1918, passage entre guerre et paix. A partir de la loi de 2012, le monument devint officiellement le monument de toutes les victimes de guerre.

En octobre 1919, les combattants démobilisés et les prisonniers de guerre sont presque tous rentrés chez eux, ce qui ne fût sans doute pas facile pour eux, tant le décalage était grand voire abyssal entre leurs vécus et la vie à l'arrière du front. Déjà, ils ne purent parler qu'entre eux tant l'indicible était prégnant. Les prisonniers n'étaient pas les mieux lotis, car ils n'avaient pas toute l'expérience du feu des autres et le soupçon d'avoir provoqué leur captivité n'était pas loin.

4 - « Souvenirs ou devoirs de mémoire », Colette Verdan, le Petit Colporteur n° 9, pages 60-62 (2002).

La vente d'insignes, drapeaux, cocardes, cartes de bal et quelques dons ont atteint la somme de 737 francs qui seront affectés aux mutilés et aux Pupilles de la Nation.

Merci aux vendeuses dévouées et gracieuses, les 6 jeunes filles qui ont rempli avec tact et intégrité la délicate mission qui leur avait été confiée. Merci aux acheteurs, aux donateurs, aux danseurs, aux membres du Comité, à la Municipalité qui tous ont contribué à fêter largement et dignement les Poilus de la commune, nos héroïques défenseurs, et à rendre un solennel hommage à nos glorieux martyrs de la grande guerre, tombés au champ d'honneur.

La plus parfaite harmonie n'a cessé de régner et de maintenir dans tous les groupes une franche gaieté de bon aloi et un esprit d'union fraternelle remarquable.

Chacun gardera de cette fête un inoubliable et réconfortant souvenir.

Fête des Poilus, extrait article du Messager agricole du 25 novembre 1919

Tableau d'honneur. Remis aux familles ayant perdu au moins un de leurs proches dans ce conflit

TABLEAU D'HONNEUR		
DES ENFANTS DE MIEUSSY, MORTS POUR LA FRANCE		
pendant la guerre 1914-1918		
Édité à l'occasion de l'Inauguration du Monument élevé à leur mémoire.		
1914	DIMANCHE 5 NOVEMBRE 1922	1917
BOUELLA Antonin JULIARD Théophile GUILLET Jean DUBOS Louis SALAMER Jean-Pierre BESSON Élie JACQUARD Pierre MORIN FÉLIC FONTAINE Joseph CHAVANNE Germain BERRET François		GAY Modeste BEAZ Germain SAIGÉ François BIDAL André QUENY Étienne JOURAT Germain GAYET Jean BILLET François PIGNAL Hippolyte REBER Clément
1915		1918
RAYMOND Jean MORIN Théophile MORIN Théophile CHATELET FÉLIC CHAVANNE Apollinaire BERTRAND Théophile CHEVALER Germain BOUELLA Victor TRABUCHET Joseph JACQUARD François JACQUARD Joseph-Ferdinand BOUEY Joseph BRUFFAZ Aristide RAMEL Joseph-Marie MORVAL Louis DELISSAZ Jean BAGNY Louis JACQUARD Jules VERDAN Emile OUBILLAT François (1914)		GUILLET Jean LEYAT Marcel BOUELLA Angèle MORVAL Jean-Marie VERDAN Marius GAUBIN François GACHEMER Jean-Louis MUGNIER Angèle BESSON Louis BAUBET François GARDIN Julien JULIARD Jean HUBBERT Julien JACQUARD Jean-Marie JULIARD Joseph
		1920
		JACQUARD Aristide
		◆◆◆

l'initiative d'élever un monument pour perpétuer le souvenir de nos vaillants enfants et fait la remise du monument à la commune, il exprime toute sa sympathie aux familles endeuillées. M. Blanc, maire succède à M. Forestier, il remercie les membres du comité d'organisation, les invités : M.M. Duboin, député, Humbert, conseiller général, Nicodex, conseiller

Après la démobilisation, toutes les communes célèbrèrent en grande pompe la Fête des Poilus. A Mieussy, elle eut lieu le 23 novembre 1919. Il s'agissait de célébrer le retour des combattants, de stimuler la ferveur patriotique après la victoire d'une population soulagée de la fin des hostilités. Le conseil municipal attribua la coquette somme de 6 000 F aux démobilisés pour cette journée ; sans doute, Edouard Forestier, a-t-il pris en charge l'organisation de cette manifestation : environ 800 personnes présentes, centre du village pavés (sapins, guirlandes, arc de triomphe, ...), messe solennelle avec la Philharmonique de Taninges, salves d'artillerie, tour du bourg en musique, banquet de 400 personnes...

Inauguration du monument aux morts

L'inauguration se fit le 26 novembre 1922, dans la ferveur des grandes émotions. Un article du Messager agricole du 28 novembre 1922 nous retrace les temps forts de cette cérémonie ; en voici quelques extraits : «... A neuf heures, le cortège se forme place de la mairie pour se rendre à l'église, il comprend : les enfants des écoles les bras remplis de fleurs, les diverses sociétés, la municipalité et une délégation des Mutilés de Taninges. Présidant la messe, la fanfare municipale et la chorale paroissiale se faisant entendre, M. le Curé dans une allocution touchante, rappela la bravoure et le courage héroïque de nos vaillants Mieusserands tombés au champ d'honneur... M. Edouard Forestier, président du comité d'organisation, qui après avoir remercié les collaborateurs, les nombreux souscripteurs, félicite le conseil municipal d'avoir pris

d'arrondissement, puis il fait l'appel des noms des enfants de Mieussy morts pour la France. A chaque appel, les blessures se ravivent, les larmes montent aux yeux de chacun...

M. Duboin, dans une superbe envolée, s'adresse aux jeunes enfants, il leur dit tout le respect qu'ils doivent aux mutilés, leur indique ce que la France attend d'eux et prêche l'union et le respect des croyances... ».

Au-delà de la fête, chacun se rendit compte que plus rien ne serait comme avant, tant les mutations ont été, à l'époque, profondes et marquantes. Les commémorations se sont succédées depuis chaque année jusqu'à nos jours ; petit à petit, les « poilus » n'ont plus été en mesure d'y participer. Cependant, l'Histoire s'est répétée 20 ans après la fin de ces terribles années ; certains, parmi les plus jeunes « poilus » furent de nouveau mobilisés et chacun put se rendre compte qu'il ne s'agissait pas de la 'Der des ders', que la paix entre les peuples européens, mal négociée, devait encore attendre pour être effective, à défaut d'être définitive.

Alice Poncin

SOURCES :

- Archives départementales de la Haute-Savoie : cotes 8 R 125 - 8 R 133.
- Archives municipales de Mieussy de 1914 à 1922.
- Pierre Miquel « Les Poilus - La France sacrifiée », Ed. Pocket, Collection Pocket Terre Humaine (2013).
- Articles de Paul Guichonnet (collection privée).

REMERCIEMENTS :

Arlette Laurencin et Marie-Thérèse Bellegarde.

La chapelle du Turchon à Pouilly

En 1651, eut lieu le « déluge de Pouillier », glissement de terrain de la montagne de l'Herbette. Cette catastrophe est à l'origine de la fondation de la chapelle du Turchon en 1659.

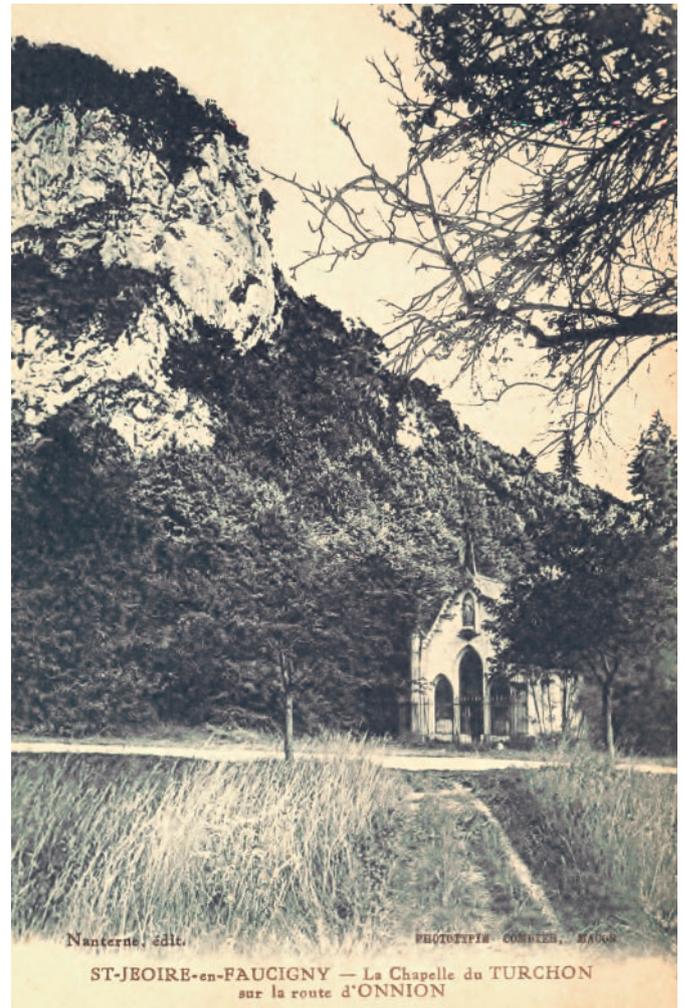
Glissement de terrain de 1651

Dans son opuscule imprimé à Genève en 1867 page 28, l'abbé Pinget, curé d'Esserts, commente une période qui va de l'éboulement de la montagne d'Ambion (qu'il situe à tort en 1659) jusqu'à la bénédiction de la statue frontispice en fonte vernie de blanc de la chapelle du Turchon, par le vénérable M. Nachon, curé de Saint-Jeoire le 8 septembre 1857.

Voilà comment l'abbé Pinget décrit le désastre :

« De l'un des points culminants de la montagne d'Ambion, situé au nord du bourg, une masse de terre et de pierres mêlée d'un peu d'eau, se détache et coule. L'éboulement se communique, et bientôt dans toute sa longueur et sur une étendue d'environ quatre kilomètres de largeur, les flancs de cette montagne, que la main du Seigneur paraît avoir frappée, se déchirent, des pans entiers se disloquent, des blocs de rochers, des parties de forêts s'affaissaient avec fracas : ce ne sont plus dans tous les sens que d'énormes vagues de destruction, s'avancant avec lenteur, et présentant l'épouvantable image des laves ambulantes d'un volcan, sur le point d'engloutir les villes et les plaines environnantes.

Déjà une grande partie de ce déluge informe est arrivé dans la plaine et a fait disparaître la portion du hameau de Pouilly, qui est situé en bas, ... ; le reste de ce village est embourbé dans cinq ou six pieds d'eau fangeuse et pleine de gravier qui se répand dans les champs, ou se déverse dans la rivière voisine. Le bourg lui-même ne peut être préservé. Déjà sa partie inférieure est remplie d'une eau noirâtre et bourbeuse qui en empêche la communication avec les autres points de la paroisse ; sa partie supérieure, au contraire, est menacée par le gros



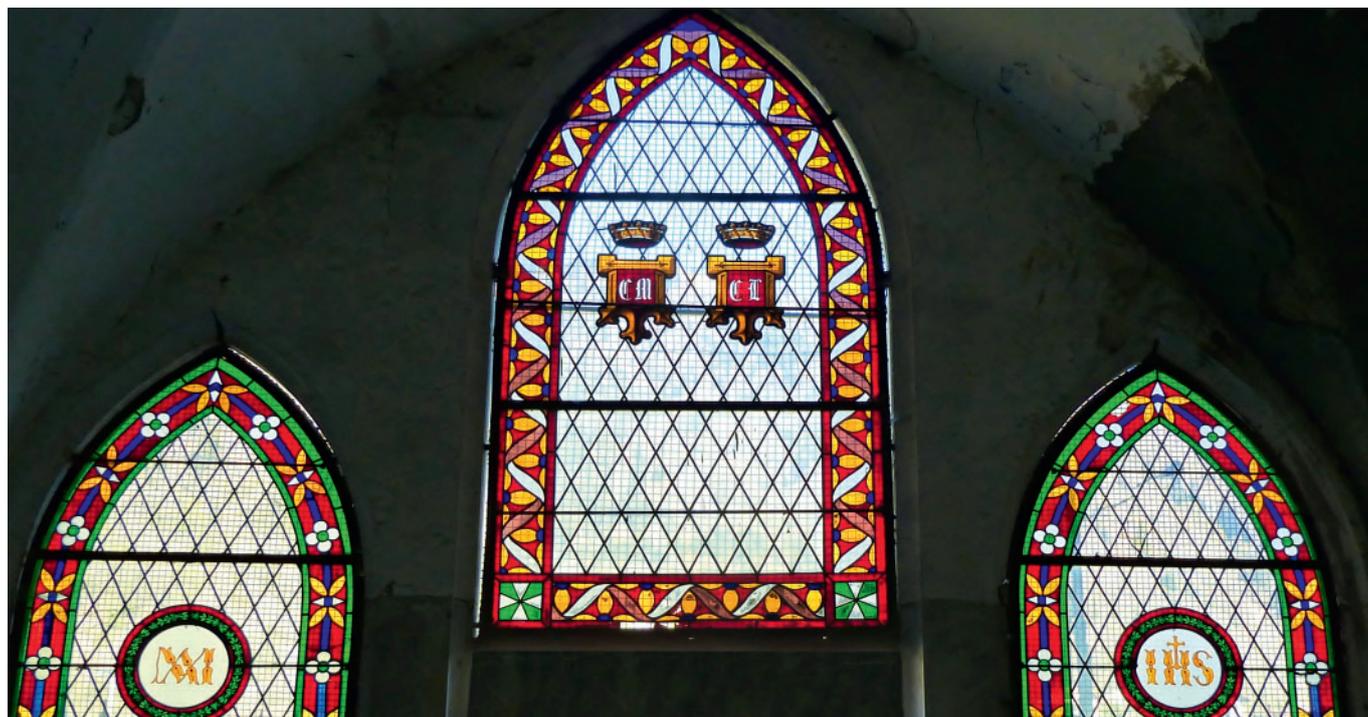
La chapelle au pied du rocher du Turchon (30 mai 1928)

de ces dévastatrices ondées, qui s'avancent en larges monceaux et n'en sont plus qu'à une petite distance.

En présence d'un pareil désastre, contre lequel les moyens humains sont impuissants, la consternation et le désespoir des malheureux habitants sont à leur comble. Que faire ? Que devenir ? Où trouver un lieu de salut ? Tout va être renversé, englouti !

Au milieu des battements de son cœur effrayé, une pensée salutaire arrive à Madame de Mouxy, marquise de Saint-Maurice, baronne de Saint-Jeoire. Elle se rappelle la toute puissance de Marie, et, sa foi croissant avec le danger, elle provoque une procession qui, présidée par le curé de Saint-Jeoire, marche directement contre ce fléau, en poussant des soupirs et en adressant les plus ferventes prières à Celle qu'on n'invoque jamais en vain.

A peu près à la distance d'un jet de pierre du sinistre, au moment où le peuple n'ose plus avancer, la noble marquise fait le vœu public de construire une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Joseph, au pied du monceau le plus avancé de l'éboulement, si la mère de Dieu daigne l'arrêter ».



Vitraux présentant de part et d'autre les monogrammes de Jésus et Marie et dans la partie supérieure, les blasons de M. et Mme de la Forestille qui agrandirent la chapelle de plus de la moitié

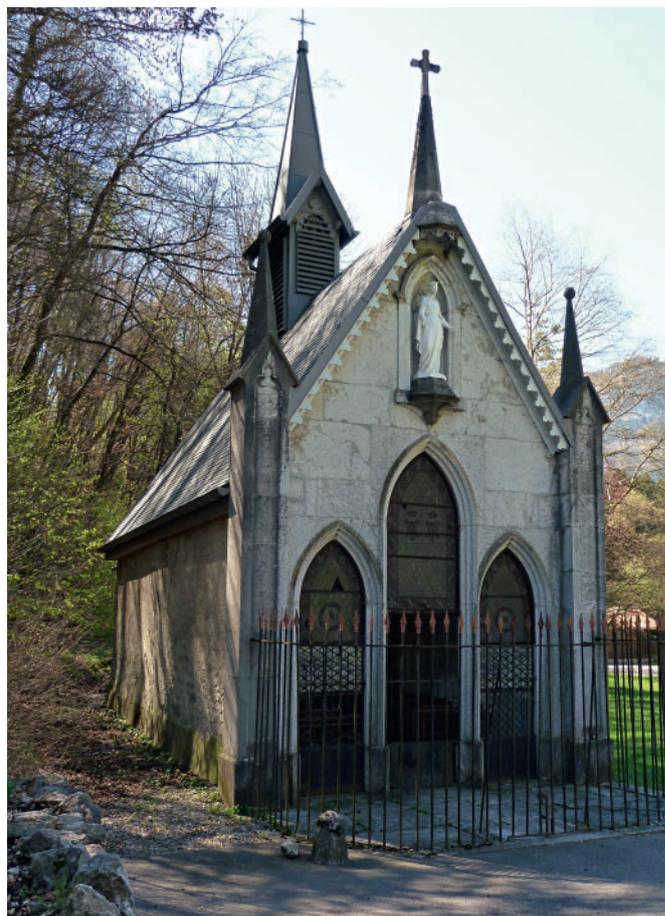
Dans le livre « Saint-Jeoire en Faucigny », le professeur Georges Béné évoque le caractère subjectif de certaines descriptions de ce désastre. S'appuyant sur le registre cadastral de 1626 il relève notamment que cette catastrophe eut lieu en réalité en 1651. En effet, ce registre, conservé à la mairie de Saint-Jeoire, fait état des parcelles « délugées en 1651 » dans un but d'indemnisation des familles sinistrées. On relève ainsi que sur les 52 feux du village de Pouilly, 27 ont été touchés dont 4 foyers sont sinistrés à 100 %, 4 foyers le sont de 60 à 70 %, 5 de 40 à 60 %, 7 de 20 à 40 %.

Le registre des décès de la paroisse de Saint-Jeoire de 1651 ne signale pas d'augmentation de la moyenne annuelle des décès cette année-là. Ce qui fait dire au professeur Georges Béné que le glissement de terrain « dû être assez lent ou en tout cas prévisible, puisqu'il semble n'avoir fait aucune victime ».

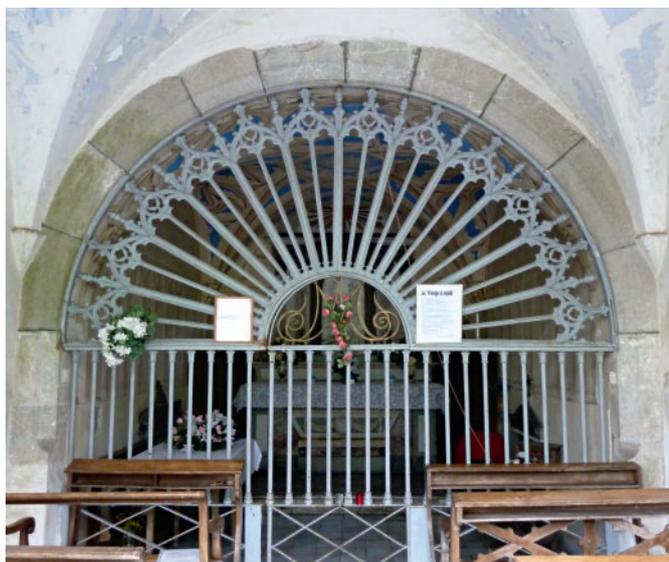
Construction de la chapelle

La chapelle fut donc fondée « pour apaiser l'ire de Dieu, manifestée par la catastrophe, ruyne et déluge arrivé au village de Pouillier et pour préservation de dict lieu... ». Ce sont les termes formulés dans l'acte de fondation¹ de la chapelle du 11 septembre 1659 ; fondation homologuée par Charles-Auguste de Sales, évêque d'Annecy. Dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours et à Saint-Joseph, la chapelle fut construite en limite de la zone sinistrée, au pied du rocher du Turchon où se trouvait déjà un ancien oratoire dédié à Notre-Dame.

1 - Fondation : don ou legs d'un capital pour un usage déterminé.



*La chapelle de nos jours
L'érection de la flèche qui abrite la cloche bénie par le père Lavorel, curé de Saint-Jeoire, date de quelques années avant la seconde guerre mondiale*



Le sanctuaire est clos par une balustrade en barres de fonte, surmontée d'une archivolte gothique

La visite pastorale de 1666 est la première qui mentionne la chapelle « souz le vocable de Notre-Dame et Saint Joseph, six au village de Pouillier, fondée par Illustre dame Claude-Andréane de Mouxit, baronne de Saint-Jeoire... le 4 septembre 1659... ».

Le 18 octobre 1765, l'évêque d'Annecy, en visite pastorale à Saint-Jeoire, « supprime la procession qui allait annuellement à Peillonex, à cause de l'éloignement et autres inconvénients, et permet de la faire à la chapelle du Turchon ».

Vicissitudes de la chapelle du Turchon au cours des siècles

Le 26 vendémiaire, an III de la République (16 octobre 1794), époque où la Révolution fit vendre tous les biens ecclésiastiques et seigneuriaux, appelés « biens de la nation », la chapelle fut adjugée à Joseph Bosson, de Saint-Jeoire, pour le prix de 240 livres qu'il paya en assignats.

Elle fut ensuite rachetée à ce dernier au prix de 96 francs par le baron de Montaille, le 16 juillet 1809, en vue de sa restauration. Il la fit tout de suite recouvrir et fermer sans avoir toutefois l'autorisation de la rendre au culte : Mgr de Thiollaz, grand-vicaire de Chambéry et, plus tard, évêque d'Annecy voulant privilégier la réparation de l'église qui était en très mauvais état. Le baron de Montaille mourut à Genève le 17 avril 1812 sans avoir pu réaliser son projet.

2 - Indulgences : diminue d'autant le nombre de jours à passer au purgatoire (lieu, état de supplice où les âmes des justes, incomplètement purifiées, achèvent de purger leurs fautes) (Larousse).



L'autel est en marbre de Saint-Jeoire

La restauration complète ne fut autorisée qu'en 1851 et accomplie par Mme Henriette du Chaillou, baronne de Montaille. Mgr Rendu, évêque d'Annecy, bénit solennellement la chapelle, restaurée et agrandie, le 19 mai 1852. « Pour enrichir cette chapelle de grâces spirituelles, Mgr Rendu accorde quarante jours d'indulgences² à toutes les personnes qui réciteront en passant devant elle un Ave Maria ».

Le premier pèlerinage aux flambeaux à la chapelle du Turchon eu lieu le 18 mai 1952 en présence de Mgr Auguste Cesbron, évêque d'Annecy.

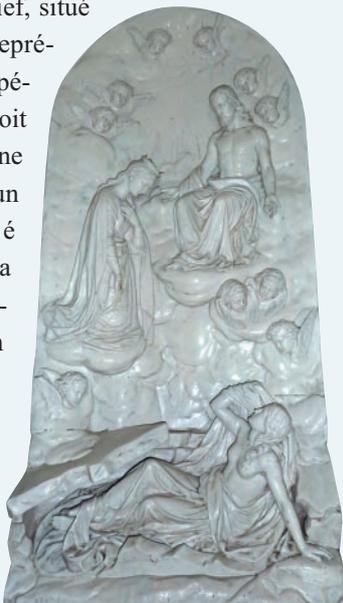
Des messes y sont encore célébrées occasionnellement à la demande de paroissiens et selon la disponibilité des prêtres locaux, notamment au mois de mai.

Pierre Mercier

SOURCES :

- « Chapelle du Turchon dédiée à la Très-Sainte Vierge Marie dans la paroisse de Saint-Jeoire », abbé Pinget, curé d'Esserts, Genève, Imprimerie Pfeffer & Puky, 1867.
- « Saint-Jeoire en Faucigny, un village de Haute-Savoie de son origine à nos jours », Georges Béné, Fernand Aubaret, Jacques Cruz, Véronique Drouet, Pierre Mercier, Yves Pélisson et Adeline Rubin, Maury imprimeur, 2001.

Le médaillon en bas-relief, situé au-dessus de l'autel, représente la résurrection du pécheur à la grâce. On y voit l'âme sous la forme d'une femme étendue dans un tombeau à moitié rompu... ; au-dessus la Sainte Vierge... la regarde..., lui tend la main et brise la pierre par sa puissance ; un peu plus haut, le Père Eternel approuve l'œuvre de sa fille bien-aimée et rend sa grâce à l'âme pécheresse...



Ce médaillon est en scagliola. Ce mot italien désigne le sélénite³ qui, employé avec des pâtes de couleur lui donne l'apparence des marbres les plus précieux.

Mausolée en marbre noir de style grec, orné notamment d'un sablier ailé symbole du temps qui s'enfuit. Le second tombeau où repose Mme Henriette du Chaillou, est orné de palmettes dorées (ornement en forme de feuilles de palmier, données en prix aux vainqueurs)



3 - Sélénium : métalloïde analogue au soufre, et dont la conductibilité électrique augmente avec la lumière qu'il reçoit (Larousse).

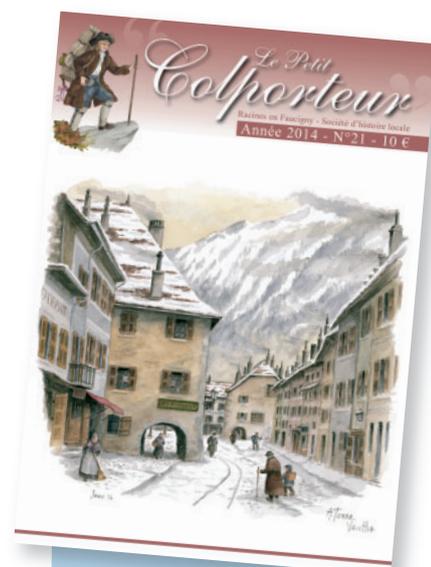
Procession du 15 août 1943
Allée du pont Béguin, en revenant de la chapelle du Turchon
Photo Georges Besson, communiquée par Gilles Gay



MOTS CROISÉS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

Solution p.60



**Vous trouverez
toutes les réponses
dans le numéro 21**

HORIZONTALEMENT

1 - Cette cité est mise à l'honneur dans le Petit Colporteur N°21. **2** - On peut le dire du sérum du docteur ROUX lors de l'épidémie de diphtérie de 1899 ■ Tel le ton employé par des savoyards vis-à-vis des carabiniers piémontais. **3** - Symbole chimique de l'étain ■ Axe principal de la flèche de nos clochers. **4** - Boudin que l'on trouve sur le clocher de Mieussy ■ Anne d'Orléans le devint à Palerme le 24 décembre 1713. **5** - Pronom indéfini ■ Applique la sentence de Danton lors de l'assemblée législative du 2/09/1792. **6** - Nous bloque dès que nous nous en faisons un tour ■ Absorbé. **7** - De la couleur des fruits de la « solanum nigrum » ■ En période de pénurie, certains habitants de La Tour en fabriquaient à partir de betteraves sucrières. **8** - Endommagé par le feu ■ Interjection. **9** - Renforce le oui ■ Nickel ■ Superposa des poissons salés par couches. **10** - Lors des élections municipales du 1^{er} mai 1904, le parti républicain l'a été ■ Porter à un rang supérieur.

VERTICALEMENT

1 - Celle du 13 février 1848 vous est rappelée dans le Petit Colporteur N°21. **2** - Onnion autrefois ■ Celui du bac est redouté des lycéens. **3** - On l'aime bien s'il est doublé ■ Accompagnent les jeux. **4** - Un parmi les 5 000 présents le 15 août 1887. **5** - Elève officier désordonné ? ■ Dément. **6** - Son signal culmine à 1 480 m **7** - Tels des arsins ■ Myriapode. **8** - Elle se fête le 13 décembre ■ Quatre romains. **9** - Il fut le mari d'une descendante de Joseph URBAIN ■ Figure dans le prix-fait de la fontaine de Bonneville. **10** - Blanc, son nom scientifique est nymphaea alba.

Jean Luc Ruckebusch

Eugène Hominal

1887-1944

Histoire de mon père

par Augusta Jacquard



Eugène Hominal en 1907

Que reste-t-il de nos vies ? Une image ? Une émotion ? Un souvenir lointain ou bien le son d'une voix sur une bande magnétique ? Que reste-t-il sinon une mémoire, celle de l'être aimé, de la cellule familiale, du village de nos enfances, des lieux de vie dans un monde qui bouge et qui change, puis disparaît pour laisser la place à d'autres vies ? Mais tout se transmet, tout se transforme, la culture, le savoir. Qu'est-ce qu'une vie ? Il suffira de s'arrêter un instant sur une photo jaunie par le temps, revoir un visage, relire une lettre d'amour pour comprendre combien l'émotion, l'intelligence, le cœur, comme on dit, peuvent réveiller soudain l'existence de nos ancêtres.

Une vie industrielle

Hier comme aujourd'hui, le hameau de « chez Mermier » est relié à la route de Boège par deux chemins, l'un en direction de la Corbière, l'autre en direction de Mijouet jusqu'au lieudit « La Croix de Traverse » et là, sur le secteur de Mijouet, commune de Fillinges, on peut voir la maison de la famille Hominal. C'est précisément dans ce foyer que naquit le 17 juillet 1887 Eugène, fils de Jean et de Joséphine Besson. Cinq filles et deux garçons viendront agrandir le cercle de famille : Françoise, Antonie, Eugénie, Honorine, Eugène, François et Marie.

Comme par le passé, l'activité des gens d'ici est en grande majorité celle des petits paysans qui produisent pour leur consommation tout ce qui est nécessaire et utile à la subsistance de la famille : les céréales, les fruits, le chanvre, les légumes, le lait, la viande. La plupart des travaux sont exécutés à la force du poignet. Cependant, les conditions de vie s'améliorent au fur et à mesure des décennies.

Les gens de Fillinges comme ceux de Marcellaz ou de Peillonex, leurs voisins, s'engagent dans la production laitière. Tous se sentent enracinés profondément dans leur territoire et pourtant certains n'hésitent pas à « faire le

saut », comme on disait alors, et quittent le pays pour chercher une vie plus confortable à Paris, Lyon, Genève. La ville est un aspirateur d'emploi et c'est l'époque où les plus audacieux embarquent pour les Amériques comme deux frères, Placide et Alfonse Besson (les oncles maternels d'Eugène) qui traversèrent l'océan pour atteindre l'Argentine, leur terre d'accueil. L'audace, la chance ou la malchance seront au bout du voyage. Quant à Eugène, c'est dans la petite école de Mijouet fondée en 1888 qu'il se frotta, dès ses 6 ans, à la rude réalité de la vie puis, le certificat d'études en poche, il demeura au pays.

Dans un recensement réalisé à cette époque, au tournant du vingtième siècle, on peut remarquer que presque tous ceux qui vivent là sont qualifiés de laboureurs, cultivateurs, charpentiers, maçons, menuisiers. Quant aux femmes, elles sont ménagères, blanchisseuses, repasseuses, tailleuses. Il y a aussi toutes les activités commerciales, bouchers, boulangers, aubergistes, meuniers, etc.

Eugène Hominal est un garçon courageux, travailleur. Avec d'autres compagnons, il n'hésite pas à franchir la frontière et descendre à Genève, comme on dit, pour offrir la force de ses bras sur le marché du Molard comme faucheur journalier. Avec sa faux sur l'épaule, le « cofi »

accroché à la ceinture, ils sont d'ailleurs plusieurs de Fillinges et Marcellaz à embaucher pour les coupes de foin. A la saison d'hiver, il fallait bien une bonne journée pour faire le trajet aller et retour avec le cheval et le char à échelle plein de foin afin de ravitailler les attelages de chevaux, mulets, baudets et autres animaux dans les rues basses de Genève là où les coquetières vendaient les produits de la ferme. C'est tout un monde de petits paysans, journaliers et journalières, gens de la route et du sentier qui, comme des fourmis parcouraient souvent de longues distances pour transporter eux-mêmes à Genève plusieurs fois par semaine et par petites quantités leurs divers produits.

Eugène est un habile charpentier : on peut le voir sur le toit des granges, des écuries, des maisons, réparer, installer les longues poutres de bois qui façonnent l'ossature de nos grandes maisons savoyardes. Pour gagner sa vie, il sera même fossoyeur de la commune pour les sépultures et s'occupera de l'entretien du cimetière.

Au service militaire

Les 20 ans arrivent bien trop vite et en 1907 il doit effectuer 2 ans de service militaire obligatoire. Deux ans auparavant, la loi Berteaux avait supprimé le tirage au sort, les dispenses et les remplacements (payer quelqu'un d'autre pour accomplir ce service). Tout homme âgé de 20 ans devait donc accomplir un service personnel, universel et obligatoire de 2 ans. C'était la première fois que le conscrit Eugène Hominal quittait la maison familiale pour répondre à l'appel et en 1907 il est affecté au 22^{ème} RI 183^{ème} Compagnie à Sathonay près de Lyon.

1907

Ma chère aimée,

Je réponds à ton aimable carte que j'ai reçue avec grand plaisir et de te savoir en bonne santé. Pour moi je suis très bien pour le moment. Bien chère Aimée, bientôt j'irai te rendre visite. Quel beau jour ce sera pour nous deux de pouvoir enregistrer nos amours ensemble, je suis très content que tu te sois bien amusée aux noces de ta cousine, si on avait été les deux on se serait bien mieux amusés.

Je t'envoie sur cette carte postale ma photographie et celle de mon copain qui est bien amoureux aussi. Bien chère aimée tu ne feras pas attention à mon gribouillage car on a point du tout de l'encre. Je finis ma carte en te serrant bien fort dans mes bras et t'embrassant tendrement.

C'est la première fois qu'on découvre un amour qu'il partage avec celle qui deviendra son épouse cinq ans plus tard. Il a 20 ans, elle a 17 ans et la séparation lui est difficile.



A gauche Eugène et son copain en 1907

Vendredi 18 décembre 1908

Chers parents,

Deux mots pour vous dire de mes nouvelles. Je suis en bonne santé et je pense que ma carte vous en trouvera de même, je pense toujours d'aller en permission, je m'en irai pour Noël, je crois de partir d'ici le 23 qui se trouve mercredi prochain. Chère maman, je pense que tu me feras des rissoles pour quand j'arriverai mercredi soir vers minuit. Pas d'autre chose à vous dire pour le moment en attendant le plaisir de vous voir, à mercredi.

Votre fils dévoué qui vous aime et vous embrasse.

Eugène

Sathonay, le 7 novembre 1909

Chère amie,

Voici que je prends la plume à la main pour t'écrire. Tu ne seras pas fâchée du retard que je mets pour t'écrire parce que comme je suis beaucoup occupé je n'ai pas beaucoup le temps. Je suis en bonne santé et je pense que ma carte te trouvera de même. Chère amie, je pense toujours à toi, je languis toujours d'aller en permission pour aller te trouver, j'espère d'y aller faire un tour à Noël ou au nouvel an. Il y aura encore plus de mérite de se voir car il y aura longtemps qu'on se sera pas vu. Je finis ma lettre en t'embrassant de tout mon cœur, en attendant le plaisir de te voir.

Ton ami Hominal Eugène.

Un grand jour

Dimanche 13 octobre 1912 : c'est le grand jour pour Eugène et Joséphine Elisabeth. Depuis plus de cinq ans, les deux tourtereaux se fréquentaient régulièrement, lui de Fillinges, elle de Marcellaz. Bien sûr, il y eut la période militaire à Sathonay qui les avait séparés, mais leur affection était ferme, sûre et rassurante et ils étaient décidés. Eugène Hominal, âgé de 25 ans, fils de Jean Hominal 60 ans, et de Joséphine Besson 57 ans, domiciliés à Fillinges, prend pour épouse Joséphine Elisabeth Délavoët, âgée de 22 ans, née à Brizon le 20 avril 1890, fille de Joseph Délavoët 56 ans et de Marie-Augustine Bourgeaux 51 ans cultivateurs à Marcellaz. Les témoins du marié sont Eugène Grevaz, maçon, 28 ans, et Alfred Jacquard, charpentier, âgé de 42 ans, tous deux domiciliés à Genève. Les témoins de la mariée sont Adrien Chardon, âgé de 25 ans, cultivateur, domicilié à Bogève et Alfred Moenne Loccoz, âgé de 25 ans, horloger, domicilié à Brizon, cousin de l'épouse.

Trois enfants naîtront de ce mariage : Yvonne, née le 2 février 1914, décédée le 18 mai 1995. Elle épouse Marcel Guffond en 1936, ils auront cinq enfants, Jeanine, Michel, Jean-Claude, Gilbert, Jean-François ; Augusta, née le 22 juillet 1920, épouse Marcel Jacquard en 1944 qui décède en 1964 à 51 ans, sans enfants ; Albert, né en 1922, décède le 16 décembre 1999, sans enfants.

La Grande Guerre

Certains d'entre nous ont encore entendu les anciens combattants de cette Grande Guerre évoquer les moments dramatiques qu'ils ont vécus entre 1914 et 1918. Le dimanche 1^{er} août, à 4 heures du soir, le gouvernement français déclare la mobilisation générale. Le 2 août, le tocsin retentit dans toutes les paroisses et communes de France annonçant la mobilisation de tous les hommes en âge de porter les armes. La guerre est déclarée. A Fillinges, Marcellaz, Peillonex et alentour, les hommes sont inquiets, les femmes pleurent, les enfants courent partout, c'est l'effervescence d'autant plus que les moissons ne sont pas toutes rentrées. Les mères ont le cœur serré, les pères regardent en silence partir leurs fils, les hommes sont courageux, peut-être un peu trop confiants. Eugène quitte son foyer, sa jeune épouse et sa petite Yvonne, persuadé comme beaucoup que cette guerre ne peut durer longtemps.

Joséphine Délavoët



*2 novembre 1914 à gauche,
le frère d'Eugène,
François Hominal blessé,
une couverture sur
les jambes*





18 octobre 1914 devant à droite, Léon Milleret d'Arpigny
2^{ème} rang, 1^{er} à gauche Charles Ducret, à côté Eugène
Hominal



15 avril 1915 devant à gauche, Léon Milleret d'Arpigny
2^{ème} rang, 1^{er} à gauche Charles Ducret, à côté Eugène
Hominal

Eugène est affecté pour la campagne 1914-16 au 230^{ème} RI, 181^{ème} compagnie, d'abord à Lyon puis il suit son régiment en Meurthe et Moselle à Einville au Jard sur la ligne de front. Son frère François, qui a été blessé dans les premiers jours de guerre, lui écrit le 2 novembre 1914 :

Cher frère : Je t'écris ces deux mots pour te donner de mes nouvelles qui vont de jour en jour mieux, mais je suis toujours au lit je ne peux pas encore me lever, j'ai toujours la jambe dans un appareil. Enfin prenons courage cher frère et espérons que ça finisse bientôt. [...]¹ il y a 45 jours que je n'avais pas descendu. J'ai bien peur que la jambe me reste raide. Enfin tant pis, encore mieux que d'être mort. Je pense que ma carte te trouvera en bonne santé. Ton frère qui pense à toi.

François

Ainsi qu'à sa belle-sœur :

Chère belle-sœur, je t'envoie cette carte pour te donner de mes nouvelles qui sont de jour en jour mieux. J'espère que ça continuera et toi comment vas-tu chère Fifine ? Il ne faut pas trop t'ennuyer, il faut prendre notre sort comme il vient, il faut espérer que ça finira bientôt pour le mieux et l'on pourrait tous retourner auprès de celle qu'on aime. J'ai reçu des nouvelles d'Eugène, il m'a dit qu'il est en bonne santé, je lui écris aujourd'hui et je lui envoie une carte aussi. Fait bien les amitiés à tes parents de ma part et embrasse bien la petite Yvonne pour moi. Reçois chère belle-sœur les meilleures amitiés de ton beau-frère.

1 - illisible



17 avril 1915 au 2^{ème} rang le barbu est peut-être Donche de La Corbière, le cuisinier dont parle dans sa lettre Eugène qui lui est situé derrière (le 3^{ème} en partant de la gauche)

Les lettres d'Eugène à sa femme

Le 18 octobre 1914

Je t'envoie ma photographie ainsi que celle de mon camarade. Il y a le cuisinier qui fait la cuisine avec moi.

Le 15 avril 1915

Ma chère femme,

Je t'envoie notre photographie pour te faire voir comment on est. Nous sommes pas bien pris car c'est une demoiselle qui nous a pris la photographie... Toujours en bonne santé je pense que ma carte vous trouvera tous de même. Toujours à Einville ! pour le moment. Bien des amitiés à tous de ma part, embrasse toute la famille, reçois de ton mari mille baisers. Je pense sans cesse à toi.

Le 17 avril 1915

Ma chère femme

Je réponds à ta lettre que j'ai reçue avec un grand plaisir. Je souhaite que vous êtes toujours en bonne santé. Tous ces mois ça ne va pas mal, nous sommes toujours à la même place. Je t'envoie la photographie de tous les cuisiniers de la compagnie, les hommes d'ordinaire, le caporal et le chef notre caporal. C'est un bon caporal et il est débrouillard c'est lui qui nous a fait tirer et qui nous a payé deux ...². C'est le gros barbu le cuisinier qui est de la Corbière, c'est celui qui est à côté de moi, je suis grand copain avec lui. Aussi embrasse bien toute la famille pour moi et n'oublie pas la petite. Ton mari qui pense sans cesse à toi. Je t'embrasse bien fort.

Eugène

Le 9 août 1915, Einville, Meurthe et Moselle

Ma très chère femme

Je viens de recevoir ta lettre recommandée avec beaucoup de plaisir, surtout du billet que j'ai trouvé dedans. Nous sommes toujours à la même place pour le moment, je suis toujours en bonne santé et je désire que ma carte vous trouve tous de même. Embrasse bien toute la famille pour moi et n'oublie pas la petite. Ton mari qui t'embrasse bien fort.

Eugène

Je t'envoie ma photographie avec toute l'équipe, toujours la même

Le 21 mai 1917

Bien chère femme

Deux mots pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes, je désire que ma carte vous trouve tous de même. J'ai vu ...³ aujourd'hui, il m'a donné cette carte pour te l'envoyer. Il a toute son équipe avec lui et il est tout content de me voir là. Je suis bien, il faudrait que cela dure, je pense bien que je resterai encore quelque temps s'il n'y a rien de nouveau et que j'aurai une petite permission pour aller voir ma petite famille. Reçois de ton petit mari un millier de baisers, embrasse toute la famille et n'oublie pas ma petite que j'aime.

Eugène

Les cartes postales sont écrites au crayon sur un mauvais papier, pas toujours lisibles, peu d'informations sont livrées pour respecter la consigne militaire et aussi probablement pour ne pas inquiéter son épouse, la famille.

2 - illisible

3 - illisible



9 août 1915 Eugène tient la louche près de la roulante pour la soupe et toujours avec lui, son copain barbu, peut-être Donche de La Corbière.

Une audacieuse expédition

Qui pourrait imaginer, comme dans un film d'aventure, que deux femmes, deux épouses inquiètes de la situation de leurs époux, soldats sur le front des hostilités, aient l'audace, la naïveté, le courage ou la témérité d'entreprendre le voyage qui les mènera à rencontrer leurs maris sur la ligne de front en 1915-1917 ?

Joséphine Hominal, épouse d'Eugène, et Amélie Ducret, épouse de Charles dit Charles à Tiene, du village d'Arpigny commune de Fillinges, apprenant que leurs époux ont quelques jours de repos un peu à l'arrière du front, décident de les rejoindre. Peu convaincues par les lettres qu'ils écrivent, elles sont persuadées qu'ils ne disent pas la vérité sur leurs conditions de vie. Alors, en dépit des recommandations hostiles de leurs familles, malgré les difficultés d'accès à ces régions de guerre, elles décident toutes deux de se rendre là-bas, en Meurthe-et-



Amélie Ducret, l'épouse de Charles.

Moselle, là où campent leurs deux époux, compagnons d'arme. Bien des années plus tard, elles raconteront leur aventure, leur audacieuse épopée avec malice et fierté mais avoueront que jamais elles n'avaient pensé rencontrer autant de difficultés : « *Nous étions naïves, nous ne pensions pas qu'il y aurait autant d'obstacles. Il fallut prendre le train au Pont de Fillinges, puis un autre à Annemasse pour Dôle dans le Jura, Besançon et Nancy le terminus. Ce fut une véritable expédition, des trains remplis de soldats, des arrêts interminables. A partir de Nancy, nous sommes parties à pied jusqu'à Einville⁴, distant de 30 km où se reposaient nos époux. Nous n'étions pas très fières : peu habitués à une présence féminine, de jeunes soldats nous jetaient des regards obliques et certains même nous prenaient pour des aventurières à soldats, nous lançaient les plaisanteries douteuses qui circulent dans les casernes. Mais en fin de compte, on a rencontré nos maris, heureuses de savoir qu'ils étaient sains et saufs et en bonne santé. On oublie souvent que sur le front des hommes, il y a des femmes qui, par amour, ont l'audace de braver toutes les guerres* ».

4 - Einville au Jard : petit village de 1 300 habitants en 1914 situé en Meurthe-et-Moselle à 28 km de Nancy. Avant-poste sur la ligne de front avec la Moselle.

Retour à la vie civile

Démobilisé, Eugène Hominal repris courageusement son métier de charpentier cultivateur, il embaucha chez Jules Deluermoz, le grand-père de Suzette Béné puis chez Gustave Chapuis, grand-père de l'actuel maire de Marcellaz, Bernard Chapuis. Avec François Decroux, le père de Solange Gavillet, ils entreprenaient l'abattage et les coupes de bois mais ce fut surtout avec son beau-père Joseph Délavoët qu'il maîtrisa au mieux le métier de menuisier.

Les moments de bonheur partagés entre son épouse et ses enfants n'étaient pas rares. Augusta, sa fille, se rappelle encore les soirées dans la famille Perret de Fillinges où l'on dansait, chantait au son de l'accordéon, jeunes et vieux tous ensemble. Il y avait aussi les veillées de Noël avant la messe de minuit dans l'attente fébrile du retour pour savoir ce qu'avait bien pu laisser le père Noël dans les souliers ce soir-là et puis les rissoles, le vin chaud que les mères préparaient depuis des jours, tout ça représente dans la mémoire un bonheur bien trop vite écrasé par le temps.

Eugène pensait qu'après la Grande Guerre le temps de la paix serait définitivement acquis. Cela ne fut pas le cas. En 1939, l'Allemagne voulait sa revanche et la mobilisation des hommes reprit sa marche mortelle à la même date

que la première, le 2 août. Eugène ne verra pas la paix revenir, il décède le 13 décembre 1944, laissant une épouse Joséphine, deux filles Yvonne et Augusta et un fils Albert.

Ce jour-là quelqu'un creusa sa tombe, lui qui pendant tant d'années l'avait fait pour les autres. Que reste-t-il de nos vies ?

Michel Pessey-Magnifique

SOURCES :

Témoignage recueilli auprès d'Augusta Jacquard.
Photos et cartes postales : archives de la famille.

REMERCIEMENTS :

Merci à Augusta Jacquard, fille d'Eugène Hominal, à Odette Saulnier, fille de Charles Ducret et à Jean-Claude Guffond.



Eugène Hominal en 1944

La famille de François Hominal, le frère d'Eugène de gauche à droite : Yvette, Ernest, Renée, Simone, Emma, Jeanne, Jean, Marie, et François. Cette photo a été envoyée en 1936 pour inviter Eugène à la vogue de Fillinges



La flore d'alpage à Mégevette

Mégevette, ce village de montagne perché à 850 m, est une porte d'entrée vers les alpages. C'est avec plaisir que je vais vous emmener herboriser de Mégevette à Ajon par une belle journée de mai. Nous traversons les derniers bois de résineux et de feuillus, nous longeons des falaises calcaires, puis nous arrivons dans les prairies grasses qui font la réputation de ces alpages.

En traversant le bois

La sabline des mousses est une petite plante gracile de la famille des caryophyllacées. Ses tiges et ses feuilles fines s'entremêlent formant un tapis comme la mousse. Ses fleurs fines et nombreuses sont d'un blanc éclatant. Cette plante aime les rochers ombragés.

La violette jaune à deux fleurs, une violacée, semblable à la violette mauve que nous connaissons, se distingue par sa couleur jaune vif veinée de brun, et la tige porte souvent deux fleurs. Cette petite plante aime les lieux ombragés et humides.

Le saxifrage à feuilles rondes, une saxifragacée, peut atteindre 50 cm avec ses hautes hampes florales. Ses fleurs blanches fines et nombreuses lui donnent un aspect de flocons de neige, de plus près chaque pétale est ponctué de petites taches jaunes et rouges. Plante fréquente en montagne dans les endroits frais.

La cardamine à sept folioles est une brassicacée à fleurs blanches ou lilas clair, chaque tige à elle seule forme un bouquet. Cette cardamine appelée aussi dentaire a une racine couverte d'écailles blanches. Elle ne pousse que sous les hêtres, ne pouvant vivre sans ce compagnon.

Sur les rochers

L'érine des Alpes, une plantaginacée, est une plante gazonnante aux fleurs rose vif. Chaque corolle est divisée en cinq lobes inégaux et les feuilles de la base forment des petites rosettes. Cette plante de montagne se glisse dans les fissures des roches calcaires, cette exposition la rend très spectaculaire.

La potentille de printemps, une rosacée, est l'une des multiples espèces de potentille et la plus précoce. Ces plantes velues aux tiges rampantes nous offrent un coussin de fleurs jaunes. Cette plante ne vit pas uniquement en montagne et aime les terrains secs.

La valériane triséquée, une caprifoliacée, offre un corymbe dense de petites fleurs blanches délicatement rosées. Les feuilles de sa tige sont divisées en trois folioles inégaux, particularité qui lui a donné son nom. Elle pousse dans les pentes rocheuses et les endroits ombragés.

L'arabette des Alpes, une brassicacée, est une plante velue aux fleurs d'un blanc éclatant. Les feuilles de la tige embrassent celle-ci en formant des oreillettes. Cette fleur typiquement de montagne est fréquente au bord des éboulis rocheux.

Dans les prairies d'alpage

La gentiane printanière, une gentianacée, est la première fleur que l'on découvre en arrivant dans la prairie.

Ces fleurs poussent en groupes offrant leurs corolles azur foncé à gorges lanches. C'est une plante gazonnante qui n'a qu'une fleur par tige et dont le calice a des angles ailés.

Le trolle d'Europe, une renonculacée, est une plante toxique comme la plupart des plantes de cette famille. Chaque tige donne une grosse fleur jaune en forme de boule ; ces pétales restent fermés et le seul insecte pouvant assurer la pollinisation est une espèce de mouche de petite taille.



Sabline des mousses
Moehringia muscosa



Violette jaune
Viola biflora



Saxifrage à feuilles rondes
Saxifraga rotundifolia



Cardamine à sept folioles
Cardamine heptaphylla

La renoncule à feuilles d'aconit est une renonculacée qui aime les zones humides et les colonise. Elles suivent les ruissellements, formant des coulées blanches dans l'alpage. Ces plantes robustes ont des feuilles très découpées et de petites fleurs blanches à cœur jaune.

Le bois gentil est un arbuste de la famille des thyméléacées dont les fleurs rose pourpre dégagent un parfum très agréable. Cet arbuste, très toxique, fleurit avant de mettre des feuilles seulement sur l'extrémité des rameaux. Ces fleurs donnent à l'automne des baies rouges et luisantes.

Les reines de notre flore : les orchidacées

L'orchis sureau est appelé ainsi car ses fleurs diffusent un parfum de sureau. C'est une orchidée trapue qui peut avoir des fleurs jaune pâle ou rouge pourpre (ces dernières étant moins fréquentes dans notre région). Dans les deux cas le labelle est taché de rose. Il est présent en grande quantité dans la prairie.

L'orchis mâle est très présent dans toute la région, de la plaine jusqu'à 2 500 m d'altitude. De couleur pourpre il est reconnaissable à son éperon épais horizontal ou ascendant.

L'orchis pâle est une orchidée rare dans le département. C'est une plante de montagne préférant les sols frais en mi-ombre, qui se rencontre souvent en compagnie de l'orchis mâle. Ses fleurs sont jaune pâle, son labelle trilobé

arrondi et son éperon arqué horizontal ou ascendant. Je remercie le « Petit Colporteur » qui m'a permis de le découvrir.



Gentiane printanière
Gentiana verna



Trolle d'Europe
Trollius europaeus



Renoncule à feuilles d'aconit
Ranunculus aconitifolius



Bois gentil
Daphne mezereum



Erine des Alpes
Erinus alpinus



Potentille de printemps
Potentilla tabernaemontani



Orchis sureau rouge
Dactylorhiza sambucina



Orchis sureau jaune
Dactylorhiza sambucina



Valériane triséquée
Valeriana tripteris



Arabette des Alpes
Arabis alpina



Orchis mâle
Orchis mascula



Orchis pâle
Orchis pallens

Quelques fleurs originales

La dorine à feuilles alternes, petite plante de la famille des saxifragacées, possède des fleurs peu spectaculaires mais colorées. Cette plante aime l'ombre et l'humidité, préférant la montagne. Elle est très discrète et se cache volontiers sous la végétation.

La parisette à quatre feuilles est une mélanthiacée composée d'une tige et de 4 (parfois 5 ou 6) feuilles horizontales surmontées d'une fleur verdâtre. Cette fleur donnera une baie noire bleuâtre toxique. La parisette très fréquente pousse dans les bois et les lieux humides.

L'ellébore fétide est la première des renonculacées à apparaître au printemps. C'est une plante à l'odeur désagréable, très feuillée, aux fleurs vertes bordées de rouge. Cette plante toxique est souvent citée dans les contes comme ingrédient des potions de sorcière (quelques graines d'ellébore...), elle fut utilisée au Moyen Age pour soigner la folie.

La petite pimprenelle, une rosacée, donne de petits épis floraux avec des fleurs supérieures femelles aux stigmates pourpres et les fleurs inférieures mâles aux étamines pendantes. C'est une plante très fréquente aux bords des chemins, dans les prairies sèches de la plaine à la montagne.

C'est toujours avec une intense émotion que je parcours ces chemins montant à l'alpage au printemps; la nature a préservé sous la neige ses trésors. Quelle merveille que de redécouvrir cette flore colorée, de respirer tous ses parfums et finir par se reposer et méditer devant le panorama de nos montagnes.

*Gentiane Beautemps,
botaniste amateur, avec le soutien de l'Association
La Chanterelle de Ville-la-Grand*



*Dorine à feuilles alternes
Chrysosplenium alternifolium*



*Parisette à quatre feuilles
Paris quadrifolia*



*Ellébore fétide
Helleborus foetidus*



*Petite pimprenelle
Sanguisorba minor*

SOURCES :

- Flora Helvetica, Konrad Lauber et Gerhart Wagner, Ed. Belin.
- A la rencontre des orchidées sauvages de Rhône-Alpes.
- Collectif de la Société Française d'Orchidophilie Rhône-Alpes, D. Bonardi & G. Scappaticci, Ed. Biotope
- Flore Alpes, www.florealpes.com.
- Tela botanica, www.tela-botanica.org

Depuis les alpages, le Massif du Mont Blanc



Petit Savoyard montreur de singe

« L'une des plus singulières migrations, l'une des plus poétiques, est assurément celle des enfants de la Savoie, pauvres petits diables mis à la porte de bonne heure avec un singe, un bâton et la bénédiction de leurs parents... »¹.

Nostalgique, mélancolique, un jeune garçon médite, échoué sur une dalle de pierre, dans un coin désert. Un singe microscopique est assis, lui aussi. Il attend, sagement, un geste de son protecteur. Qui est-il cet enfant songeur, désabusé mais pas désespéré, appuyé sur sa caisse ? Que fait-il avec cet animal exotique ? C'est un petit Savoyard poussé à l'émigration par les difficultés économiques, les rigueurs climatiques de son pays, qui, simplement, se repose et chérit son petit ouistiti. Oui, par un frais matin d'automne, il a dû quitter son hameau sans ressources, pour gagner, ailleurs, quelques menues piécettes afin de subsister.

Nombreux sont ces enfants sardes-piémontais, loués par leur famille à quelque maître-ramoneur qui les conduit en ville. Là, parce que petits, ils se faufilent dans les conduits de cheminée pour en gratter la suie. Puis, l'après-midi, débarbouillés et mieux vêtus, ils se donnent en spectacle afin d'émouvoir le public par quelques pitreries. Ils poussent aussi la chansonnette, jouent du fifre ou de la vielle, exhibent leur marmotte... et, vite, vite, tendent leur chapeau... Mais c'est pour le compte de leur 'employeur' qui dit en avoir la charge.

L'iconographie classique² associe souvent le petit Savoyard à la marmotte, petit mammifère bien de chez lui, qu'il a apprivoisé ; beaucoup plus rarement il est montreur de singe. Et pour cause ! Soleil, chaleur, agrumes et arbres des tropiques ne viennent guère en ses montagnes ! Voilà pourquoi ce vieillot cliché sépia a retenu notre regard, même si nous n'avons pu déterminer quel artiste était ce Pfeiffer mentionné au verso. La scène est charmante, nullement misérabiliste. Même le petit singe est richement costumé. D'où vient-il ? D'Amérique du Sud probablement. Comment est-il arrivé jusque-là ?



'Der Savoyardenknabe', par Pfeiffer



Source <http://www.supplement-illustre-du-petit-journal.com/>

- 1 - Journal de la littérature et des beaux-Arts, Tome I, Paris, vers 1830.
- 2 - Citons : La marmotte (v. 1715) de Jean-Antoine Watteau et le Savoyard avec une marmotte (1783), de son neveu Louis Watteau dit de Lille ; Jeune Savoyard montreur de marmottes d'Anicet Ch. Lemonnier (1743-1824) ; et François Boucher, plus célèbre pour ses fêtes galantes ; J.-B. Greuze si délicat, et Nanteuil et Neuville et tant d'autres.

Il semble que l'apparition du montreur de singe savoyard date seulement du XVIII^e siècle. La littérature s'en est alors emparé, allant jusqu'à démontrer que c'est le singe qui, à la belle saison, assure la subsistance de son compagnon :

« P'dant l'hiver, j'prends ma raclette
L'ramonage va son train
L'été c'est l'singe et la s'rinette
Qui d'viennent mon gagn'-pain »³.

Qui resterait insensible à ces rimes touchantes de Pierre Chevallier⁴, poète proche de La Fontaine ? Combien sont attachants, sous sa plume, ce petit Savoyard, perdu dans la grand'ville, et son capucin malin :

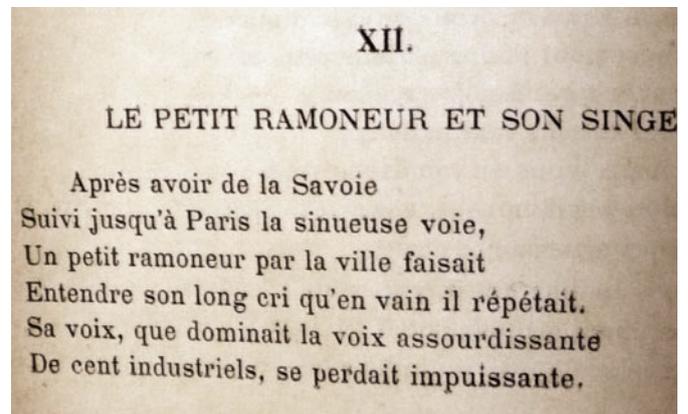
LE PETIT RAMONEUR ET SON SINGE

Après avoir de la Savoie
Suivi jusqu'à Paris la sinueuse voie,
Un petit ramoneur par la ville faisait
Entendre son long cri qu'en vain il répétait...
Son singe, rusé sapajou,
En vain aussi faisait ses plus belles grimaces,
Exécutait ses tours sur les publiques places,
Nul ne donnait le moindre sou.
Cédant à la faim qui le presse,
Mon pauvre ramoneur appelle à lui la mort,
Met son singe en sa boîte et tombant de faiblesse
Auprès d'une borne s'endort.
- Mon maître a-t-il perdu la tête ?
Dit, en sortant de son étroit réduit,
Non sans efforts, la grimacière bête ;
Me coucher sans souper, sans cause, avant la nuit,
Annonce qu'il est en démence ;
Sachons sans lui pourvoir à notre subsistance,
Et pour cela faisons valoir tous nos talents...
Se rappelant alors son bon, son jeune temps,
Passé chez un frater, de bien chère mémoire,
Qui lui montra son art, à ce que dit l'histoire,
Il lui met doucement un mouchoir sous le cou,
Prend d'un adroit barbier la pose, la souplesse,
Cela fait, de sa poche aussitôt il retire
Sa petite batte de bois ;
Sur sa patte avec soin la repasse à deux fois,
Et d'un air sérieux, sans le moindre sourire,
Fait la barbe à notre dormeur.
L'aspect de ce plaisant farceur
Attire une foule innombrable.
Chacun veut le voir, l'admirer.
Mon animal saisit le moment favorable,
Du chef de son patron va vite retirer
Le chapeau, le présente en forme de requête
Et fait en un instant une superbe quête...

Les petits Savoyards, débrouillards, ont exercé mille et un métiers... Comme '*montreurs d'animaux savants*' ils n'étaient pas les premiers. Déjà, sous Louis XI, à Paris, une ordonnance royale autorisait, dit-on, les '*montreurs de singe*' à franchir le Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu sans acquitter de droit de péage s'ils faisaient bien danser leurs animaux, d'où l'expression : payer en monnaie de singe.

Claude Constantin de Magny

PS. Nous aurions bien voulu proposer en illustration le '*Petit montreur de singe savant*', dessin genre Fragonard, au musée Magnin à Dijon, et celui d'Ernest Hébert, au musée éponyme de Paris, mais les frais nous ont arrêtés. Allez consulter leur site.



Pierre Chevallier, Fable XII, 1867

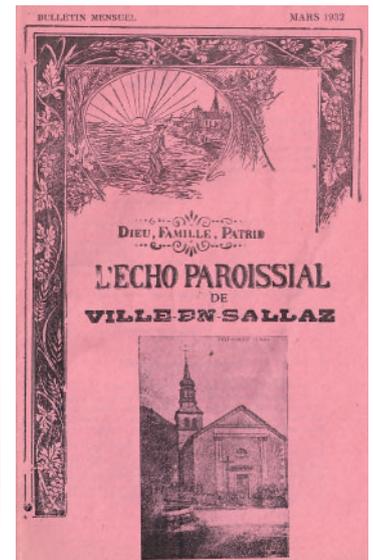
- 3 - Extrait de « Le ramoneur », drame en deux actes, de MM. Théaulon, G. de Lurieu et Pittaud de Forges, joué à Paris en 1834.
4 - Pierre Chevallier, Fables et poésies, fable XII, p. 135-137 (extrait), Paris et Auxerre, 1867. Source Gallica.



Ce singe, si malin, avait un secret
Pour rester vif et gai, en dépit des soucis :
Quand par bonheur il dormait à l'abri,
Bien vite il contemplait, dans son miroir magique,
Forêt de palmes et lianes magnifiques.
Et le voilà parti pour son lointain pays,
Dont le soleil ardent bien vite le réchauffait.
Alors, de branche en branche il s'élançait...
Paris, la faim, demain, il oubliait... il rêvait !

Mourir à vingt-et-un ans Ville-en-Sallaz, témoignage de Poilu

En 1931, l'écho paroissial de Ville-en-Sallaz, désireux d'honorer la mémoire des morts de la Grande Guerre de sa paroisse, lance un appel aux familles. Le prêtre précise que les affaires personnelles et familiales ne seront pas publiées, et demande d'apporter au presbytère les renseignements, lettres et documents que les familles possèdent. Les documents rendus après en avoir pris connaissance, ont permis de publier entre avril 1931 et décembre 1932, une notice sur chacun des douze glorieux soldats¹. Le texte ci-dessous est paru en mars 1932 dans le bulletin paroissial « Dieu, Famille, Patrie » n° 75.



Gustave Emile Duchosal, fils de Germain et de Franceline Gavillet, naquit le 6 mars 1895 et fut baptisé le 10 mars. Incorporé au 28^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpins, il passa quelques mois à Grenoble, puis le 23 juin 1915 il est envoyé à Vif, à 16 kms de Grenoble, où écrit-il, « *il fait l'exercice de 4 heures du matin à 10 heures et de midi à 5 heures du soir* ».

Le 8 août, il retourne à Grenoble pour accomplir un stage d'infirmier dans un hôpital. « *Il y a 500 malades ; on pourrait en mettre mille* » écrit-il le 26 septembre, dimanche où il a pu aller à la Messe.

Le 20 octobre, il rejoint le 28^{ème} Bataillon de Chasseurs sur le front. Après avoir passé à Belfort, à Remiremont, à Cornimont, il arrive à St-Amarin (Haut-Rhin) où son régiment était au repos.

- 1 - Morts en 1914 : Piccot Adolphe Félicien, Biolluz François
Mort en 1915 : Drompt Constantin
Morts en 1916 : Duchosal Pierre Marie, Cheminal Pierre François, Piccot Alfred Joseph, Fusy Jean Ferdinand, Duchosal Gustave Emile
Morts en 1917 : Cheminal Cyrille Léon, Pellet Cyrille
Morts en 1918 : Piccot Richéré Louis, Parchet Henri



*Datée du 20 octobre 1915
« Nous sommes maintenant à Cornimont les gens y sont très gentils malgré leur accent. Nous sommes cantonnés dans un théâtre, il y a un piano et on le fait marcher à tour de bras. Nous sommes à 25 kms du front »*

Quelques jours après, le 29 octobre, il est envoyé à Krüth comme infirmier avec les sapeurs qui vont couper du bois. A partir du 1^{er} décembre, le bataillon prépare une attaque sur l'Hartmannswillerkopf. Sous une pluie continuelle et par un temps glacial, à quelques mètres de l'ennemi, les chasseurs creusèrent fiévreusement les tranchées, d'où ils devraient partir à l'attaque.

Gustave Duchosal écrit le 13 décembre : « *J'ai pu me rendre compte de bien des choses, des cagnas², des tranchées ; j'ai pu voir les principaux éléments où se dérouleront les scènes de la guerre* ».

Le 15 décembre, il écrit encore : « *Il y aura de très grands combats en Alsace. Espérons qu'avec l'aide de Dieu, nous arriverons à une conclusion. Des retranchements formidables se poursuivent de jour en jour plus fébrilement ; ce sont de véritables villes souterraines qui abritent les soldats* ».

L'attaque se déclenche le 21 décembre 1915, après une longue et violente préparation d'artillerie qui avait fort endommagé les défenses allemandes. Les chasseurs conquièrent les tranchées ennemies, font 150 prisonniers et s'emparent de nombreuses mitrailleuses.

Le 28 décembre, le bataillon est relevé et se rend un peu à l'arrière des premières lignes, dans le bois de Watwiller. Ce repos n'est que de courte durée. Le 8 Janvier 1916, l'ennemi, après un effroyable bombardement, a réussi à s'emparer des tranchées que le 28^{me} lui avait enlevées. A la tombée de la nuit, le bataillon repart à l'attaque. La neige tombe, la nuit est sombre et c'est au prix d'efforts inouïs que les chasseurs réoccupent les lignes d'où ils étaient partis à l'attaque le 21 décembre. Après de si rudes épreuves, on comprend la réalité de ces simples mots écrits par Gustave Duchosal le 23 janvier : « *Les soldats sont bien*

fatigués ». Le bataillon fut enfin mis au repos le 29 janvier.

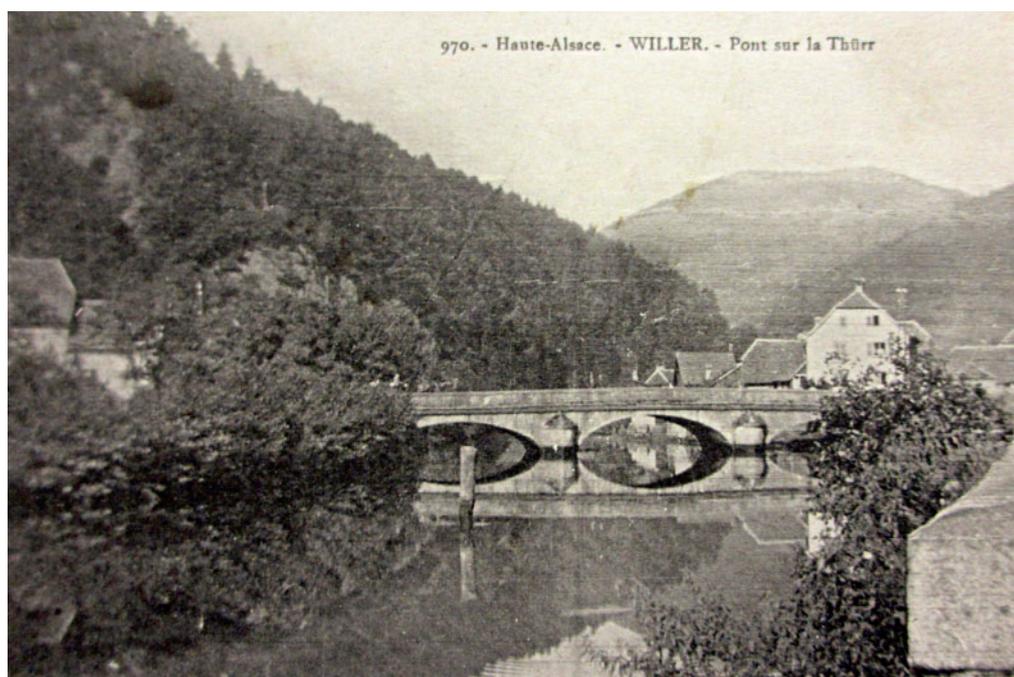
Pendant ce repos, les chasseurs ne sont pas à l'abri de tout danger. Gustave Duchosal écrit le 27 février : « *Les Allemands ont envoyé des obus de 380 sur un village à côté du nôtre ; un obus est tombé sur un dépôt de blessés, il en a tué 12 et blessé 40* ».

Et le 5 mars, il écrit encore : « *Hier matin, nous avons été réveillés par un aéro qui nous jetait des bombes ; une seule est tombée sur l'église* ».

Après un long repos, le bataillon fut chargé, du 7 au 17 mars, d'occuper le secteur à l'est de Metzeral. Le 10 mars, Gustave Duchosal écrit : « *Nous sommes enfin arrivés après une dure et longue marche dans la neige et la montagne. Les sapeurs vont travailler la nuit ; nous traversons un village très grand, il n'y a que des ruines : le clocher et deux ou trois maisons restent debout* ». Il s'agit sans doute de Metzeral. Du 22 mars au 17 avril, le bataillon revint à l'Hartmannswiller qu'il avait quitté le 29 janvier. Après quelques jours de repos, les chasseurs sont envoyés au Ballon de Guebwiller. « *Nous sommes sur la plus haute montagne de l'Alsace* » (1 426 mètres) écrit Gustave Duchosal le 8 mai.

Le 23 juillet 1916, le bataillon quittait ces grandes forêts, ce site magnifique et tranquille, pour aller prendre part à la bataille de la Somme qui battait son plein. Arrivé par étapes au camp d'Arches près d'Epinal, le bataillon alla organiser des centres de résistances en Haute-Alsace près de Seppois, et fut embarqué le 22 août, à Petit-Croix, près de Belfort. Le 23 août, au soir, il débarquait à Longueau près d'Amiens. L'horizon est illuminé des éclairs incessants et innombrables de l'artillerie. Un grondement sourd

2 - En argot militaire, abri



Datée du 27 Février 1916, le moral semble au plus bas, les permissions sont suspendues ; il écrit à sa mère et termine sa carte ainsi : « *Ce n'est plus une guerre, c'est des assassinats* »



Gustave Duchosal avec son brassard d'infirmier

perpétuel, obsédant, parvient du fond de la nuit. La grande bataille continue. On bivouaque près de Villers-Bretonneux, à Blangy, à Hamel puis à Cerisy-Gailly, et le 4 septembre, les chasseurs se trouvent engagés dans la bataille. L'aspect de ce pays nouveau est profondément triste. Partout c'est la dévastation de combats sans

merci. L'artillerie a détruit tout ce qui peut être un abri.

Les bois ne sont plus ; la terre est un cloaque d'entonnoirs ; pas d'eau, pas d'abris, pas de villages. Des geysers de fumée, noirs, blancs, rougeâtres, jaillissent partout au loin. Des canons posés en plein champ sont invisibles, seule la fumée blanche des départs indique l'emplacement des batteries. L'artillerie française fait feu de toutes ses pièces ; le vacarme est assourdissant au point que l'on n'entend même pas le sifflement des obus qui viennent tomber à quelques pas. Le bataillon part à l'attaque et progresse profondément dans les lignes ennemies. Le 12 septembre, la bataille recommence. A 7 heures du soir, les chasseurs s'emparent du village de Bouchavesnes, y capturant de nombreux prisonniers et des mitrailleuses. C'est au cours de cette bataille que Gustave Duchosal fut atteint par un éclat d'obus en soignant deux blessés. C'était au soir du 12 septembre 1916. Un prêtre qui le vit à son arrivée à l'ambulance a écrit : « Gustave Duchosal est arrivé à l'ambulance le 13 septembre au soir avec une plaie de la cuisse gauche par éclat d'obus. Sa blessure

nécessita une opération urgente qui fut faite dans la nuit du 13 au 14. Je l'ai vu à la salle d'opération quelques instants seulement. Il a reçu les derniers sacrements. Il était si faible qu'il parlait à peine et de plus il ne se rendait pas compte de son état. Son corps repose dans le cimetière de Etinchem, près de Bray (Somme) ».

Sa dernière lettre nous révèle ses bons sentiments : « *J'écris ces lignes avant de partir à l'attaque, c'est demain. Je ferai tout mon devoir envers les malheureux blessés... J'ai toujours suivi les bons conseils d'une mère que j'aime de toute mon âme, que je respecte et que je vénère... Vive la France. Je vais retrouver mon père³ ; on se retrouvera tous un jour* ».

Gustave Duchosal fut cité à l'ordre de la brigade le 15 octobre 1916 (Croix de Guerre). Par arrêté ministériel du 14 octobre 1924 (Journal Officiel du 21 octobre 1927), la Médaille militaire a été attribuée à sa mémoire, avec la citation suivante : « *A fait preuve de beaucoup de courage. A été blessé grièvement en allant soigner un blessé. Mort pour la France le 14 septembre 1916 des suites de ses blessures reçues à Bouchavesnes* ».

Grâce aux familles et au père Alphonse Vittoz curé de Ville-en-Sallaz qui, dès 1931 a fait une importante recherche de la mémoire collective, Gustave, mort à l'âge de 21 ans et les onze autres victimes de ce conflit, dont le nom est inscrit sur le monument aux morts de Ville-en-Sallaz, ne tomberont pas dans l'oubli.

Michelle Métral

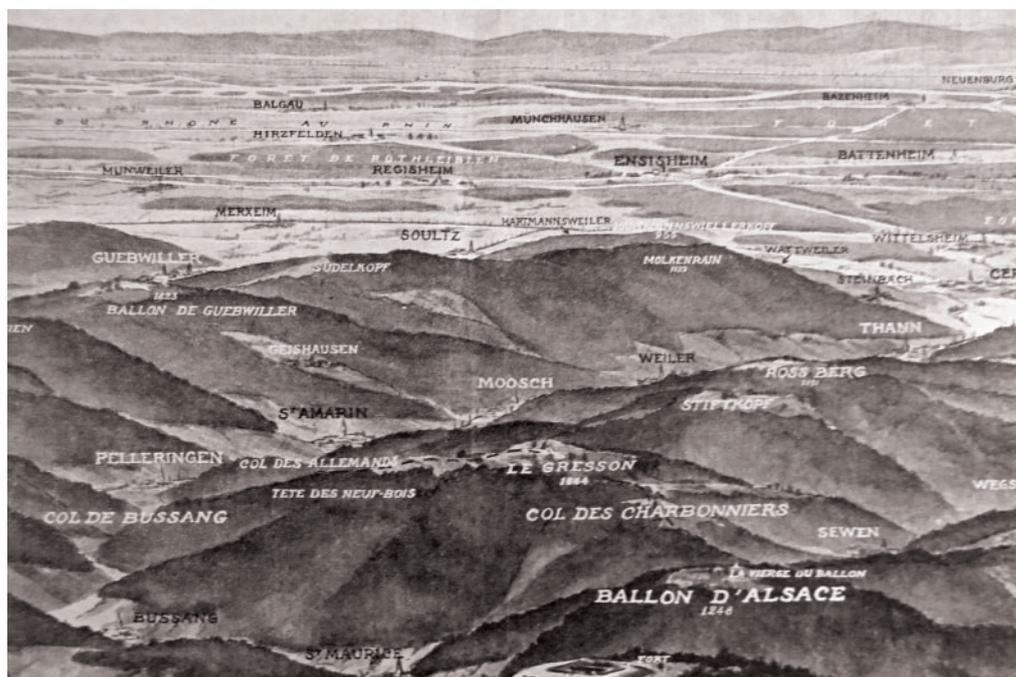
REMERCIEMENTS :

Joëlle Duchosal et Marie-Thérèse Degeorges.

3 - Son père, aubergiste était décédé le 22 juillet 1913.

Planche XV : L'Alsace (de Guebwiller à la frontière Suisse). Extrait des 15 cartes panoramiques du front français figurant dans le tome III de l'ouvrage « Histoire illustrée de la guerre du droit », Emile Hinzelin, Librairie Aristide Quillet, 1916.

On peut y voir le ballon de Guebwiller (1 423 m) et sur la droite, l'Hartmannswiellerkopf (956 m). Le « Vieil Armand » comme l'ont rebaptisé les gens de la région, connu de violents combats en 1915 qui firent 25 000 morts en majorité Français. Cette montagne a été surnommée par les « poilus » : l'Hartmann, la mangeuse d'hommes.



Amédée 1^{er}, roi d'Espagne

Dans le numéro précédent du Petit Colporteur¹, Gilles Carrier-Dalbion nous a rappelé dans quelles circonstances la Maison de Savoie avait accédé au titre de roi de Piémont-Sardaigne en la personne de Victor-Amédée II. Le rêve dynastique des « Savoie » se poursuivit un peu plus de deux cents ans plus tard puisque Victor-Emmanuel II coiffa la couronne du tout nouveau royaume d'Italie. Une autre page d'Histoire de la Maison de Savoie est en revanche moins connue, c'est celle de l'accession en 1871 du fils de Victor-Emmanuel II, Amédée 1^{er} de Savoie, au trône d'Espagne.

Situation politique de l'Espagne en cette fin du XIX^e siècle

La révolution des généraux de 1868 mit fin provisoirement à la dynastie des Bourbons et contraignit la reine Isabelle II à abdiquer. Aux termes de cette révolution, les Cortes² rédigèrent une constitution libérale et instaurèrent une monarchie constitutionnelle. Un gouvernement provisoire se créa avec à sa tête le général Prim. Sa première tâche fut de se mettre à la recherche d'un monarque pour l'Espagne. Après plusieurs tentatives auprès des cours européennes qui se soldèrent par un échec, son choix se fixa sur le prince Léopold de Hohenzollern, cousin du roi de Prusse et frère du roi de Roumanie. Après un premier refus de l'intéressé, le chancelier Bismarck réussit à convaincre les deux Hohenzollern, Léopold et Guillaume 1^{er}, d'accepter. L'affaire était menée secrètement et devait être approuvée par l'assemblée espagnole quand le 2 juillet, par une indiscretion, la nouvelle fut connue de Paris. Cette candidature apparut comme une provocation à l'égard de la France et le gouvernement de Napoléon III somma le roi Guillaume 1^{er} de renoncer à cette candidature. Ce sera l'épisode de la dépêche d'Ems et la désastreuse guerre de 1870 qui s'en suivit.

Quant aux Espagnols, ceux-ci n'avaient toujours pas de roi. C'est finalement vers Amedeo Ferdinando Maria di Savoia que se tourna le choix du général Prim.



Amédée 1^{er} de Savoie, roi d'Espagne (1845-1890)

Qui était Amedeo Ferdinando Maria di Savoia ?

Amédée naquit à Turin le 30 mai 1845. Il était le troisième fils de Victor-Emmanuel II, futur roi d'Italie, et de Marie-Adélaïde de Habsbourg-Lorraine. Dès sa naissance, son grand-père, le roi Charles-Albert de Sardaigne le dota du titre de « duc d'Aoste ». Avant lui était né le prince Othon de Savoie. Paralytique, il mourra très jeune et laissera le second fils de Victor-Emmanuel, Humbert prince de Piémont hériter de la couronne d'Italie. Il régnera sous le nom d'Humbert 1^{er}. Deux autres sœurs complétaient la fratrie : la princesse Marie-Clotilde l'ainée des enfants et la princesse Marie-Pie de Savoie, future reine du Portugal. Trois autres fils naquirent après 1850 mais ils moururent en bas-âge.

1 - « 1713-2013, Tricentenaire de l'accession de la Maison de Savoie à la dignité royale », Gilles Carrier-Dalbion, Le Petit Colporteur no 21, p. 52-54 (2014).

2 - Avant de désigner les parlements espagnols, les Cortes désignaient une assemblée représentative comparable aux Etats généraux français.

Comme ses frères, Amédée sera élevé au château de Moncalieri où il reçut une éducation stricte. Le comte de Maugny résume ainsi l'éducation donnée aux princes : « *C'est à Moncalieri que le feu roi Humbert, alors qu'il était prince de Piémont, héritier présomptif du trône, a passé son enfance et même son adolescence sous l'œil vigilant de maîtres bien choisis qui l'élevaient avec une austère simplicité, dans des sentiments religieux et conservateurs d'une inflexible rigidité. Je me souviens encore de la sollicitude toujours en éveil avec laquelle le gouverneur du jeune prince et de son frère cadet, le duc d'Aoste, le colonel, depuis général et sénateur, comte Joseph de Sonnaz, l'un des noms les plus illustres de Savoie suivait pas à pas ses élèves et leur imposait une discipline contre laquelle se fussent peut-être insurgés les fils de simples particuliers* ».

Son destin militaire était tout tracé : à cinq ans son nom figure dans la liste des incorporés au bataillon de la garde nationale d'Aoste. Seize ans plus tard, à 21 ans, après de solides études militaires, il est promu général. C'est à cette période qu'il s'illustre à la bataille de Custoza à la tête de la brigade des grenadiers de Lombardie dans la division Brignone : après plusieurs assauts pour prendre le belvédère dominant Custoza³, Amédée sera blessé à la poitrine par un coup de feu tiré par un chasseur tyrolien. Son courage ne suffira pas et les troupes italiennes seront sévèrement battues par l'armée autrichienne. Peu de temps après, le 30 mai 1867, il épousera en première noce, une riche aristocrate piémontaise Maria-Vittoria del Pozzo della Cisterna dont il aura trois fils. En 1870, une vie toute réglée de jeune aristocrate militaire au sein de la Maison de Savoie lui semblait promise. C'est à ce moment que le général Serrano, régent du royaume d'Espagne et le général Prim l'approchèrent pour lui proposer la couronne d'Espagne.

Un règne éphémère : 1870-1873

Le général Prim, alors ministre de la guerre, s'est tourné vers l'Italie où venait de s'instaurer une monarchie constitutionnelle, semblable à celle qu'il voulait installer en Espagne. Le duc d'Aoste accepta la proposition et les Cortès l'élurent le 16 novembre 1870 roi d'Espagne par 191 voix contre 63 voix en faveur de la République. Le président de l'assemblée constituante, Manuel Ruiz Zorrilla proclama : « *Monseigneur le duc d'Aoste est élu roi d'Espagne* ». Il partit aussitôt en Italie chercher le prince Amédée. Lors de son entrevue avec Victor-Emmanuel II, ce dernier lui dit : « *Je vous confie mon fils, je vous le donne à l'Espagne, mais je compte sur vous pour le soutenir et le conseiller* ».

Hélas dès le début du règne, des nuages noirs s'accu-

mulent : le président Zorrilla, qui avait reçu le collier de l'Annonciade et le titre de cousin du roi lors de son voyage en Italie, abandonnait la cause royaliste et se mettait à conspirer quelques mois plus tard. De plus, à peine arrivé à Madrid, au début du mois de janvier 1871, Amédée 1^{er} assistait à l'enterrement du général Prim victime d'un attentat le 27 décembre 1870 attribué aux sympathisants du parti républicain. Comme le précise J. Perez dans son histoire de l'Espagne : « *Le nouveau roi était privé de l'homme qui l'avait porté au trône et qui, par son prestige et son autorité, était le plus capable de guider ses premiers pas dans un pays dont il ignorait tout, à commencer par la langue. L'aristocratie espagnole le boude, le peuple n'a aucune raison de l'aimer, ses rares partisans l'estiment pourtant et parlent de lui comme 'du roi que nous ne méritons pas'* ». Le règne d'Amédée ne fut que symbolique et purement représentatif. Adolphe Thiers résume parfaitement ce que fut le règne d'Amédée : « *Le jeune roi Amédée intelligent et brave qui, pour suivre dans sa nouvelle patrie les excellents exemples du roi Léopold et du roi Victor-Emmanuel II, laissait ses sujets se gouverner eux-mêmes, était allé trop loin dans cette voie, en prenant des ministres républicains tels que M. Zorrilla et ses amis. Aussi, après trois années de règne du roi Amédée, la république venait-elle d'être proclamée à Madrid* ».



Le monde illustré du 22 février 1873
Madrid-Départ du Roi et de la Reine

3 - La bataille de Custoza de 1866 s'inscrit dans le cadre de la troisième guerre d'Indépendance de l'Italie (achèvement de l'unification italienne par la conquête de la Vénétie et les alentours de Rome). Elle verra s'affronter les troupes autrichiennes et italiennes et se soldera par une victoire autrichienne.

Quant au rôle représentatif, on était loin des fastes royaux et des apparats auxquels avaient été habitués les madrilènes sous le règne d'Isabelle II de Bourbon, comme l'évoque l'article du journal « l'Impartial » en date du 21 janvier 1890 : « *On le voyait en victoria, mêlé à la foule des voitures au « paseo » et le soir, se promenant avec la reine à son bras aux concerts du Retiro sans suite, sans garde, à peine avec un aide de camp* ».

L'insurrection carliste sous la conduite d'un nouveau prétendant au trône d'Espagne Charles VII, duc de Madrid, aura raison du règne d'Amédée : lors de la troisième guerre carliste, l'avancée des carlistes vers Madrid provoqua la fuite du roi Amédée 1^{er} vers l'Italie le 11 février 1873. Devant cette avancée militaire et les luttes acharnées à la chambre des Cortès, il comprit qu'il ne pouvait gouverner en Espagne. Il laissa son célèbre message d'abdication : « *Mes adversaires seraient des étrangers que je resterais pour les combattre, mais comme ce sont des Espagnols, je m'en vais* ».

L'après règne

Le départ précipité eut raison de la santé de la reine qui venait de donner naissance à Louis-Amédée de Savoie-Aoste le 29 janvier 1873 et relevait à peine de ses couches. Elle se consuma lentement et s'éteignit le 8 novembre 1876.

De retour en Italie, le prince Amédée fut nommé inspecteur général de la cavalerie et résida à Turin dans l'ancien palais royal. Il accomplit plusieurs missions à l'étranger et représenta le roi d'Italie lors de différents événements : le couronnement d'Alexandre III à Moscou, la célébration du 90^{ème} anniversaire de Guillaume 1^{er}, les obsèques de ce même Guillaume 1^{er} ainsi que celles de Frédéric III.

Le 11 septembre 1888, il épousa sa nièce Marie-Laetitia Bonaparte, fille de sa sœur Marie-Clotilde de Savoie. De cette union naquit en 1889, Humbert, comte de Salémi. Le prince Amédée mourra peu de temps après, d'une pneumonie aiguë laissant à ses contemporains le souvenir d'un homme simple, « *d'une extrême bonté, secourant sans cesse les malheureux, aidant aux bonnes œuvres, très accessible et familier avec ses intimes* ».

Quant à l'Espagne, celle-ci connut une période agitée qui verra la défaite des carlistes et la restauration de la monarchie en la personne d'Alphonse XII de Bourbon, le fils d'Isabelle II. Pour l'anecdote, c'est ce même Alphonse XII qui s'était porté candidat contre Amédée 1^{er} pour le trône d'Espagne au moment du vote des députés le 16 novembre 1870. Lors de ce vote, Alphonse XII avait obtenu deux voix !

Ce sont toujours les descendants directs d'Alphonse XII qui règnent sur l'Espagne. La récente actualité a braqué ses projecteurs sur la maison d'Espagne avec l'abdication de Juan Carlos au profit de son fils Felipe VI, prince des Asturies. Mais ceci est une autre histoire.

Jean-Luc Ruckebusch

SOURCES :

- Journal « L'Impartial » du 21 janvier 1890 relatif à la mort du duc d'Aoste.
- J. Perez, « Histoire de l'Espagne », Fayard décembre 1996.
- Comte de Maugny, « Cinquante ans de souvenirs », Plon-Nourrit, 1914 (3^{ème} édition).
- Charles de Mazade, « Revue des deux mondes », Tome 70, 1867.
- Adolphe Thiers, « Notes et Souvenirs de M. Thiers, 1870-1873 : Voyage diplomatique, proposition d'un armistice », Calmann-Lévy, 1904.



La princesse Laetitia Bonaparte et son fiancé prince Amédée de Savoie, duc d'Aoste (gravure Dochy dessin Vuillier 1888 Le monde illustré)

César Biolluz, paysan de Peillonex, mort en mer le 26 février 1916

Quel lien peut-il y avoir entre César Biolluz, cultivateur à Peillonex, la mer Méditerranée, le cap Matapan au sud de la Grèce, et Lothar von Arnauld de La Perrière, lieutenant de vaisseau dans la marine de guerre allemande ? A priori, aucun. Et pourtant, le paysan César Biolluz, pour qui, jusqu'en 1914, l'univers connu s'arrêtait à Lyon, a vu son destin basculer, en Méditerranée, pour avoir croisé, par le plus terrible des hasards, la route de l'aristocrate et marin Arnauld de La Perrière. Une des histoires étonnantes de la guerre 1914-1918 qui mérite d'être contée.

Peillonexoïses de souche et paysans de père en fils

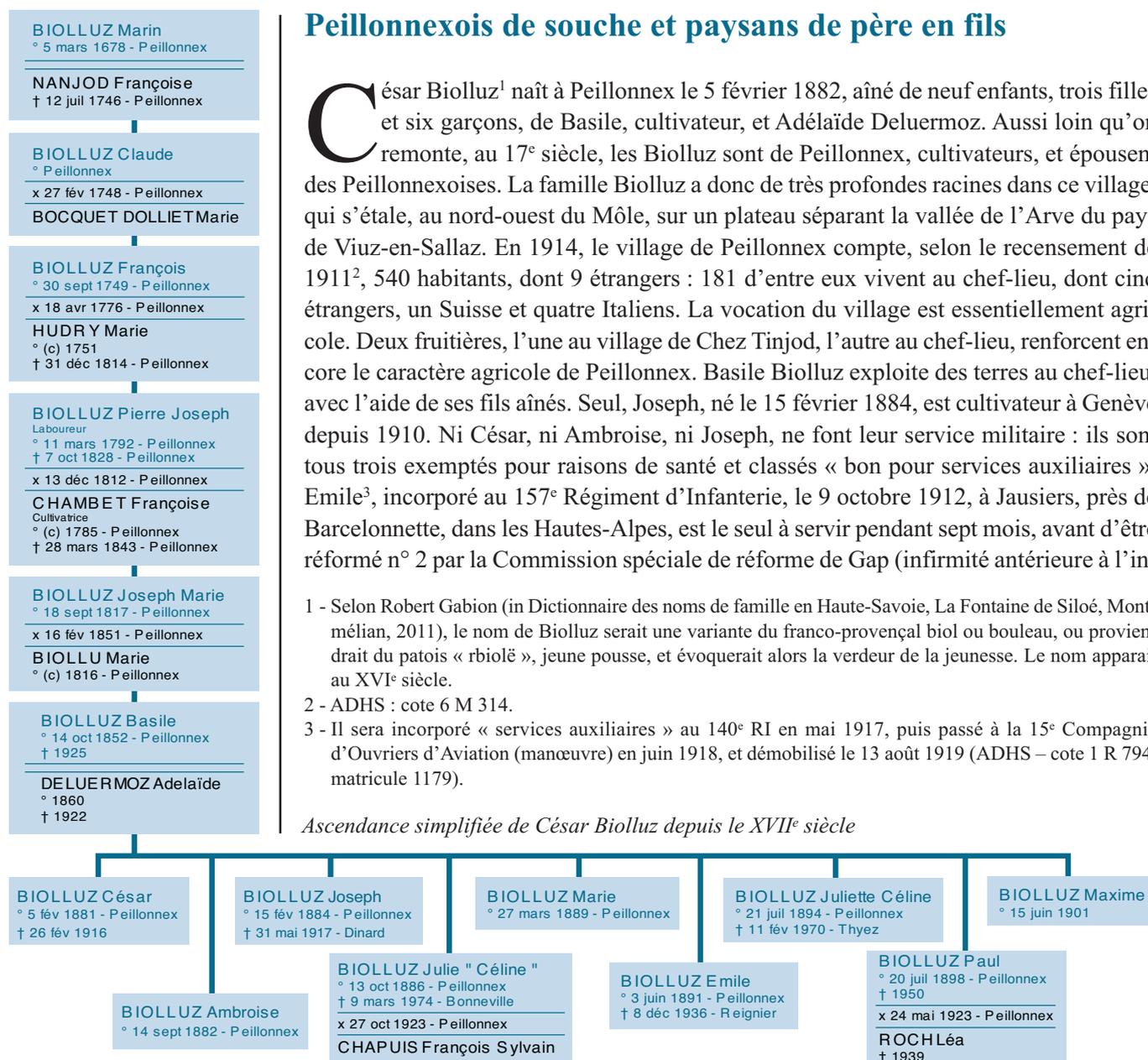
César Biolluz¹ naît à Peillonex le 5 février 1882, aîné de neuf enfants, trois filles et six garçons, de Basile, cultivateur, et Adélaïde Deluermoz. Aussi loin qu'on remonte, au 17^e siècle, les Biolluz sont de Peillonex, cultivateurs, et épousent des Peillonexoïses. La famille Biolluz a donc de très profondes racines dans ce village, qui s'étale, au nord-ouest du Môle, sur un plateau séparant la vallée de l'Arve du pays de Viuz-en-Sallaz. En 1914, le village de Peillonex compte, selon le recensement de 1911², 540 habitants, dont 9 étrangers : 181 d'entre eux vivent au chef-lieu, dont cinq étrangers, un Suisse et quatre Italiens. La vocation du village est essentiellement agricole. Deux fruitières, l'une au village de Chez Tinjod, l'autre au chef-lieu, renforcent encore le caractère agricole de Peillonex. Basile Biolluz exploite des terres au chef-lieu, avec l'aide de ses fils aînés. Seul, Joseph, né le 15 février 1884, est cultivateur à Genève depuis 1910. Ni César, ni Ambroise, ni Joseph, ne font leur service militaire : ils sont tous trois exemptés pour raisons de santé et classés « bon pour services auxiliaires ». Emile³, incorporé au 157^e Régiment d'Infanterie, le 9 octobre 1912, à Jausiers, près de Barcelonnette, dans les Hautes-Alpes, est le seul à servir pendant sept mois, avant d'être réformé n° 2 par la Commission spéciale de réforme de Gap (infirmité antérieure à l'in-

1 - Selon Robert Gabion (in Dictionnaire des noms de famille en Haute-Savoie, La Fontaine de Siloé, Montmélian, 2011), le nom de Biolluz serait une variante du franco-provençal biol ou bouleau, ou proviendrait du patois « rbiolè », jeune pousse, et évoquerait alors la verdure de la jeunesse. Le nom apparaît au XVI^e siècle.

2 - ADHS : cote 6 M 314.

3 - Il sera incorporé « services auxiliaires » au 140^e RI en mai 1917, puis passé à la 15^e Compagnie d'Ouvriers d'Aviation (manœuvre) en juin 1918, et démobilisé le 13 août 1919 (ADHS – cote 1 R 794, matricule 1179).

Ascendance simplifiée de César Biolluz depuis le XVII^e siècle



corporation). La santé des Biolluz mâles, aux yeux des médecins militaires, ne semble pas des plus vaillantes. L'univers familial des Biolluz, comme celui de millions de ruraux en France, se limite au village, au chef-lieu de canton pour les foires, à la sous-préfecture pour les comices, diverses formalités administratives, et les magasins. A cet environnement commun à tous, il faut ajouter, spécificité savoyarde, Genève et son marché. La Grande Guerre va tout bouleverser. Basile Biolluz va rapidement se retrouver seul avec son épouse et ses filles, conservant malgré tout Emile jusqu'en 1917 et Paul jusqu'en 1920.

César, Ambroise et Joseph classés « Bon service armé »

Ambroise est le premier convoqué devant la Commission de réforme d'Annecy, le 18 novembre 1914. Déclaré bon pour le service armé, le 9 décembre 1914, il est incorporé à Belley (Ain) au 133^e Régiment d'Infanterie⁴. Le second, Joseph, passe une visite médicale au Consulat général de France à Genève et se trouve définitivement classé en services auxiliaires⁵. Il ne sera appelé à la 8^e batterie du 11^e Régiment d'Artillerie à Pied (RAP), à Albertville, que le 18 juin 1915⁶. Quant à César⁷, il est convoqué devant le Conseil de révision de Haute-Savoie le 14 décembre 1914 : sa « faiblesse générale » de 1901 semble finalement plus que légère et il est immédiatement classé « bon service armé ». Appelé au 5^e Régiment d'Infanterie Coloniale (RIC), à Lyon, le 5 février 1915, il est incorporé le jour même à cette unité. Le 5^e RIC, arrivé à Lyon en octobre 1913, est cantonné à la Caserne de Serin, quai Saint-Vincent, sous le Fort Saint-Jean, dans le 1^{er} arrondissement. C'est là qu'il va apprendre les rudiments militaires nécessaires à sa vie de soldat et de combattant. A l'issue de sa formation accélérée, le 26 mai 1915, il est versé au 35^e RIC. Avec ce régiment, il se bat durement à la Butte de Montsec (Meuse, nord-ouest de Nancy) jusqu'en juillet 1915, puis, encore en Lorraine, au Bois-le-Prêtre (Meurthe-et-Moselle, nord-ouest de Pont-à-Mousson) de juillet à septembre. Il participe ensuite aux très difficiles combats de l'offensive de Champagne en septembre-octobre 1915 (cote dite de l'arbre 193, au nord-est de Souain et au sud-est de Sommepey-Tahure), puis à ceux de la Main de Massiges (Marne, nord-est du Camp de Suippes) jusqu'en décembre 1915. Et tout cela, en dépit de son état de « faiblesse générale » constaté en 1901 ! Le 2 février 1916, le fantassin de 2^e classe César Biolluz se repose et manœuvre avec son régiment au Camp de Crèvecoeur-le-Grand (Oise, nord de Beauvais). C'est là qu'il apprend

son transfert à son ancien régiment, le 5^e RIC. Il se rend donc à Lyon, où il retrouve, pour peu de temps, la caserne de Serin. En effet, dès le 9 février 1916, il est muté au 3^e RIC qui, affecté à l'Armée d'Orient, cantonne, depuis le 5 février, à Tassin-la-Demi-Lune, à l'ouest de Lyon. Le régiment se reconstitue avant son départ pour Salonique⁸ et perçoit habillement et matériels théoriquement adaptés au théâtre des opérations en Orient. Le 20 février 1916, les 1^{er} et 2^e bataillons embarquent à la gare de Lyon-Vaise à destination de Toulon, où, arrivés au matin du 21, ils montent immédiatement à bord du « Burdigala⁹ ». Le soir même, le navire appareille à destination de Salonique. Le 22 février, le 3^e bataillon et l'état-major du régiment, prennent le train à la gare de Lyon-Vaise à destination de Toulon. Arrivés le 23, ils sont transférés sur la « Provence II », amarrée à l'appontement 3 de Milhau, quai ouest. Le soir même, elle quitte le port va-rois à destination de Salonique. César Biolluz fait partie du 3^e bataillon, il est donc à bord de la « Provence II ». Sur ce navire se trouvent aussi d'autres militaires, passagers isolés, ou petits groupes appartenant à des unités très diverses. La « Provence » transporte en tout, 441 marins, 1715 militaires de l'Armée de terre avec leurs équipements, ainsi que 160 mulets et 80 chevaux. Le soir du 23, Biolluz peut regarder à loisir les côtes de Provence s'évanouir dans la nuit tombante. Lui qui n'avait pratiquement jamais voyagé, voilà qu'avec la guerre, il est allé en Lorraine et en Champagne, et que, maintenant, il navigue en Méditerranée sur un croiseur auxiliaire à destination de la Grèce !

4 - Du 133^e, Ambroise passera au 87^e dès mars 1915, puis au 137^e en juillet 1916. Il est fait prisonnier à Chavignon (Aisne, sud-ouest de Laon) en mai 1918, et interné en Allemagne, à Giessen (nord de Francfort). Il sera rapatrié le 6 janvier 1919 et libéré le 9 mars 1919 (ADHS – cote 1 R 740, matricule 1300).

5 - Etant classé « services auxiliaires » il ne peut ni faire partie d'une unité combattante, ni aller au feu.

6 - Joseph, appelé au 11^e RAP, passera ensuite au 14^e Escadron du Train des Equipages Militaires (ETEM), puis au 12^e. Il décède, des suites de maladie contractée en service, à l'Hôpital complémentaire n° 28 de Dinard (Hôtel Royal, boulevard des Falaises) le 4 août 1917. Sa tombe n'a pas été retrouvée (ADHS – cote 1 R 752, matricule 1275).

7 - Pour les états de service de César, consulter aux ADHS : cote 1 R 735, matricule 2422 ; il n'existe pas de Journal de marche et des opérations du 35^e RIC, aussi voir (Gallica) « Campagne 1914-1918, Historique du 35^e Régiment d'Infanterie Coloniale », anonyme, Librairie Chapelot, Paris, sans date.

8 - Aujourd'hui communément appelée Thessalonique, grande ville et port de la Grèce du nord, mais l'histoire a retenu « l'expédition de Salonique ».

9 - Le « Burdigala », ancien « Kaiser Friedrich » acheté par la Compagnie de navigation du Sud-Atlantique en 1912, réquisitionné en 1915 et armé en croiseur auxiliaire. Il coule, après avoir heurté une mine, larguée par le sous-marin allemand U-75, dans le détroit de Keas à 2 miles de l'île de Kéa (sud-est d'Athènes), le 14 novembre 1916, en ne faisant qu'une vingtaine de morts. Son épave a été retrouvée en 2008.

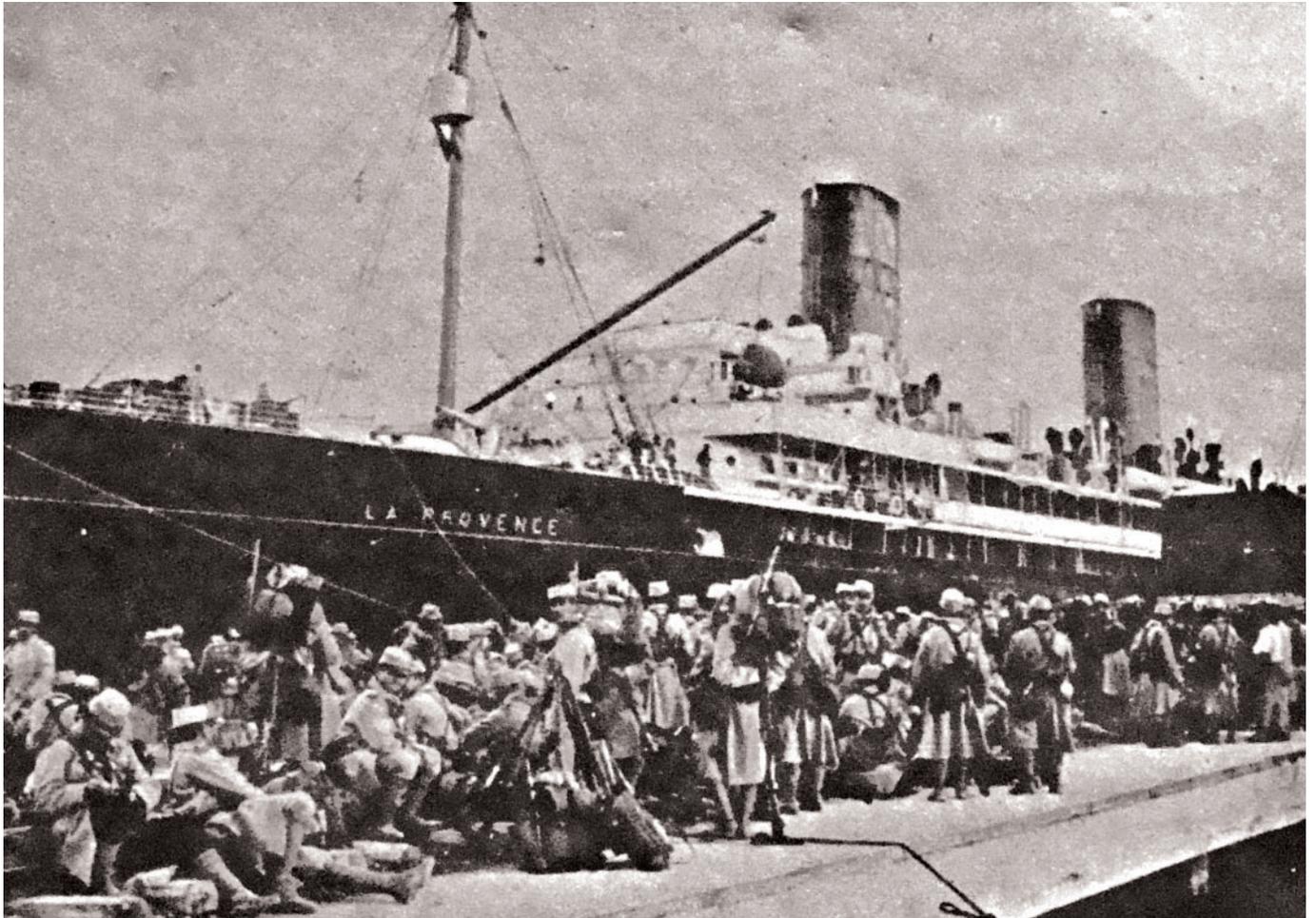
« La Provence », un paquebot rapide transformé en croiseur auxiliaire

Construit par les Chantiers et Ateliers de Saint Nazaire, en 1905-1906, la « Provence » est un paquebot destiné à la Compagnie Générale Transatlantique, pour desservir la ligne de prestige Le Havre - New York. Ses dimensions, relativement petites pour un paquebot transatlantique, correspondaient au maximum de ce que, à cette époque, le port du Havre pouvait accueillir. Long de 190,67 m pour une largeur de 19,78 m, il était propulsé par 2 machines à triple expansion et 4 cylindres alimentées par 21 chaudières, développant une puissance maximale de 30 000 chevaux et lui conférant une vitesse de croisière de 21,5 nœuds. Il pouvait transporter 1 504 passagers et 456 membres d'équipage faisaient fonctionner le navire. Conçu pour être aussi insubmersible que possible, il était doté d'un double fond cellulaire divisé en 21 compartiments étanches. Bateau moderne, il était



La « Provence », un si joli bateau qui arrivait à bon port !

La « Provence » chargeant des troupes dans le port militaire de Toulon : à noter la tourelle et son canon, à bâbord, au-dessus du nom (« Le Miroir », n° 120, du 12.03.1916, page 14)



équipé de la télégraphie sans fil¹⁰. Mis en service le 21 avril 1906, la « Provence » acquit très rapidement une excellente réputation de vitesse, confort, modernité et très bonne tenue à la mer. A son second voyage retour, entre New York et Le Havre, en 1906, la « Provence » s'était même permis de battre de 4 heures le fleuron de la flotte allemande, le « Deutschland » ! Comme de nombreux paquebots construits avant 1914, il était prévu qu'il pouvait être réquisitionné en cas de guerre et transformé en croiseur auxiliaire. Fin 1914, la « Provence » est réquisitionnée par la Marine nationale et transformée en navire de guerre avec la pose, aux emplacements prévus à sa construction, de 5 canons de 140 mm, 2 de 57 mm et 4 de 47 mm. Le paquebot devenu croiseur auxiliaire a conservé son commandant et son équipage. Le commandant Henri Vesco a le grade de capitaine de frégate. Ancien élève de l'Ecole navale (1881-1884), il a pris sa retraite comme capitaine de frégate en 1912. Il est alors passé à la Compagnie Générale Transatlantique comme commandant de la « Provence ». Le commandant Vesco présente la particularité d'être né à Aix-les-Bains, en 1868, et d'être marié à une Chambérienne. Il est considéré comme un très bon marin et un excellent commandant. De nuit, la « Provence » avance en suivant son cap à 20 nœuds¹¹ de moyenne. Le jour, afin d'éviter les sous-marins, le croiseur auxiliaire navigue en « dents de scie » : pendant 20 minutes le bateau dévie de son cap de 30°, une fois à bâbord, puis à tribord, puis de nouveau à bâbord, et ainsi de suite. Cette façon de naviguer ralentit la progression : ainsi, la « Provence » n'a de jour qu'une vitesse maximale de 14 nœuds. La vie à bord est calme, reposante, la musique du 3^e RIC donnant même des concerts quotidiens sur les plages avant ou arrière du navire. César Biolluz apprécie-t-il cette vie reposante ?

Ses camarades ont tous dit qu'ils avaient apprécié les longues nuits mais que la mer leur semblait un peu inquiétante. Le temps étant clément et la mer fort calme, la « Provence », passe entre la Sicile et Malte et pénètre en mer Ionienne le 26 février au matin. Elle se dirige sur le sud du Cap Matapan¹² afin de se glisser entre Cythère et la Crète. Le temps change et devient brumeux, voire très brumeux par endroits, tandis que la mer se couvre de moutons et s'agite avec de nombreuses petites vagues sous un vent de force 4¹³.

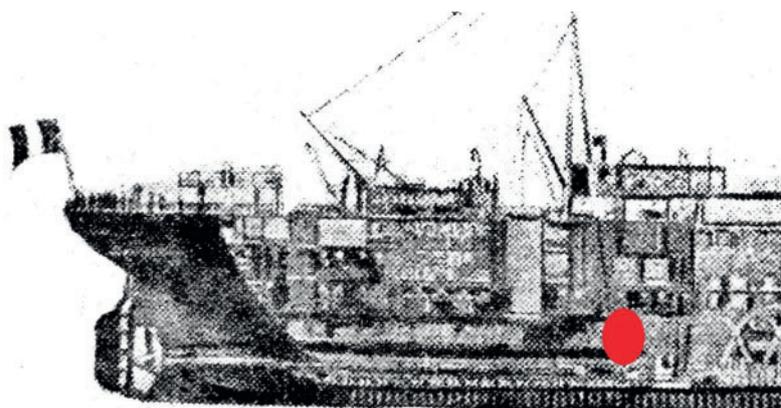
La chasse de Lothar von Arnauld de la Perrière et son U-35

Le lieutenant-de-vaisseau Lothar von Arnauld de la Perrière¹⁴, commandant le sous-marin allemand U-35, navigue lui aussi sur l'axe Malte-Crète en ce 26 février 1916. Il a pris le commandement de ce sous-



Lothar von Arnauld de la Perrière
(Photo Dutailly/Alamy)

- 10 - L'officier télégraphiste de la « Provence », en 1916, est Eugène Plan. Il l'était déjà, en 1912, lors du naufrage du « Titanic ». Il racontait qu'il avait entendu le SOS du « Titanic », mais que la « Provence » se trouvant à environ 700 miles marins du « Titanic », il aurait été inutile de revenir en arrière. Il avait donc été le témoin impuissant du drame qui se déroulait là où ils étaient passés une trentaine d'heures plus tôt. Il admirait l'officier télégraphiste du « Titanic », homme de devoir resté à son poste jusqu'au naufrage de son bateau, disparaissant à jamais avec lui. Il ne pensait évidemment pas que lui aussi resterait à son poste jusqu'au bout, coulant avec son navire, la « Provence ».
- 11 - Rappelons qu'un nœud équivaut à 1,852 km/heure ou 1 mile marin par heure. 20 nœuds sont équivalents à une vitesse de 37,04 km/heure, et 14 nœuds à 25,928 km/heure.
- 12 - Le Péloponnèse, partie terrestre sud de la Grèce, se termine par trois caps comme trois doigts. Le doigt du milieu est celui qui s'avance le plus au sud dans la mer Ionienne. Son extrémité est appelée par les Grecs d'aujourd'hui Cap Ténaré (Akrotirio Ténaro) : jusqu'à la 2^{de} guerre mondiale, on l'appelait le Cap Matapan.
- 13 - L'échelle de Beaufort classe les vents de 0 (calme) à 12 (ouragan, vents supérieurs à 118 km/heure). Force 4 se traduit par des vents entre 20 et 28 km/heure.
- 14 - Arnauld de la Perrière, descendant d'une famille catholique française émigrée en Prusse, est le commandant allemand ayant coulé le plus de navires pendant la Grande Guerre : 196 totalisant 454 000 tonnes. Vice-amiral, il se tue dans un accident d'avion au Bourget, le 24 février 1941. Il était né à Poznan (Pologne), alors Posen en Prusse, le 24 mars 1886.





Le U-35 à couple avec le « Roma » à Carthagène en juin 1916 (« Le Pays de France », n° 91, du 12.03.1916, page 7)

marin à Pola (aujourd'hui Pula, pointe sud de l'Istrie) en novembre 1915. Après un mois et demi de travaux à bord et d'essais en baie de Pola, il a rejoint la base sous-marine allemande de Cattaro (aujourd'hui Kotor, Monténégro, est-sud-est de Dubrovnik). Depuis le 11 janvier 1916, il a coulé 3 navires. Il note sur son livre de bord, à 4 heures du matin, qu'il fait surface pour charger ses batteries, qu'il y a un clair de lune et qu'un vent de force 3 souffle du sud-ouest. A 14 heures, il note : « Sur l'horizon brumeux un très grand vapeur environ 12-15 000 tonnes apparaît en route vers l'est. Plongé pour une attaque en immersion. Transport ou croiseur auxiliaire sans pavillon, de couleur grise, 2 cheminées sombres. Attaque en plongée avec toute la puissance. A cause du manque de visibilité et d'une forte houle, la distance est difficile à estimer au moment du tir pour une marge de sécurité de 2000. Détonation après 2 minutes et 50 secondes. Coup au but ! Après 7 minutes, observé à nouveau. Le navire présente déjà une forte gîte sur tribord et sa poupe est profondément enfoncée dans l'eau. 10 minutes après le bateau disparaît. Je remarque deux embarcations ». Il s'agit de la « Provence » à 65 miles marins au sud-ouest du Cap Matapan. Il est 15 h 17, heure française. Environ 1100 marins et soldats périrent dans le naufrage.

La tragédie de la « Provence »

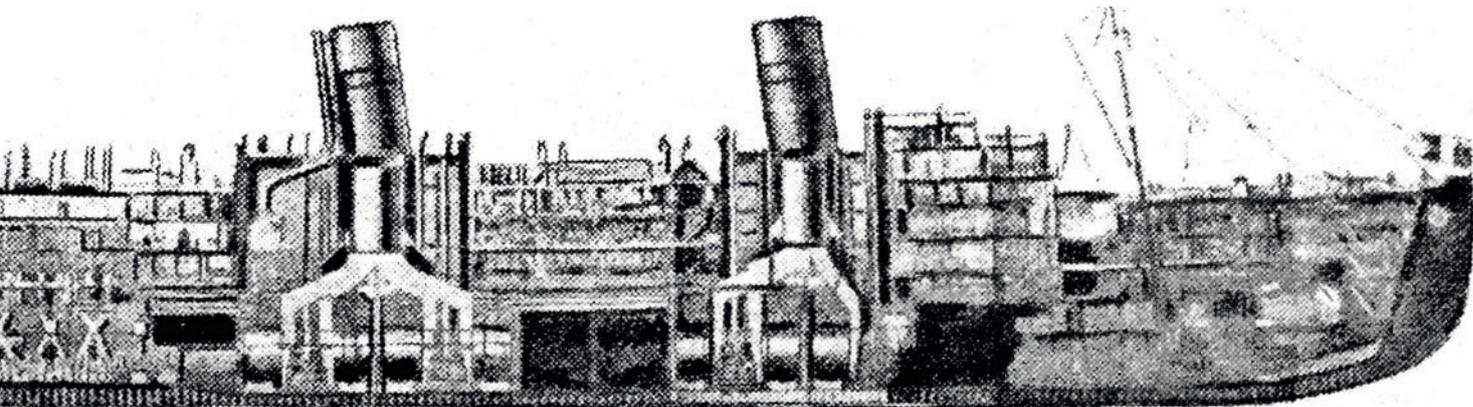
La torpille explose à 15 heures. Tous les survivants, marins et soldats, témoignent qu'« aucun périscope n'a été aperçu ni avant, ni après l'explosion, ni non plus aucun sillage de torpille ». Par ailleurs, tous, y compris M. Bokanowski¹⁵, député de la Seine, lieutenant attaché à l'Etat-major de l'Armée d'Orient, certifient que « la veille était soutenue ». Il semble en fait que le torpillage du bateau ne soit qu'indirectement dû au sous-marin allemand. Le U-35¹⁶ était loin du but lorsqu'il a tiré un peu au hasard. Il a observé le trajet de la torpille. Or, l'explosion qu'il aperçoit au périscope, se produit une demi-minute après le temps correspondant à la durée maximale du trajet d'une torpille. Il semble donc que ce soit la « Provence » qui, à cause de la forte houle, ait heurté la torpille stoppée flottant entre deux eaux, et ainsi déclenché l'explosion juste derrière les machines.

« (...) une torpille vient la (Provence) frapper à tribord, vers le compartiment qui se trouve à l'arrière de celui des machines. L'explosion, d'une violence inouïe, soulève l'énorme transatlantique ; une lourde gerbe d'eau s'abat sur le pont et le navire s'affaisse dans la mer où son arrière s'enfonce immédiatement presque jusqu'au pont supérieur. (...) Pendant quelques minutes le bateau ne

15 - Maurice Bokanowski (Le Havre 1879-†Toul 1928), député de la Seine de 1914 à 1928, ministre en 1924 et 1928, mort dans un accident d'avion, père de Michel Maurice-Bokanowski (Paris 1912-2005), député puis sénateur de la Seine, maire d'Asnières et trois fois ministre sous la 5^e République.

16 - Pour le U-35, consulter « The Encyclopedia of U-Boats from 1904 to the Present », de Eberhard Möller & Werner Brack, traduction anglaise, Greenhill Books, London, 2004 ; pour Arnauld de la Perrière, on peut tirer profit de « Ehrenrangliste der Kaiserlich Deutschen Marine, 1914-1918 », Thormann & Goetsch, Berlin, 1930.

Coupe longitudinale de la « Provence » : la torpille explose juste derrière les machines, sous le mât arrière à l'endroit marqué en rouge (« L'Excelsior », n° 1933, du 01.03.1916, page 1)





Capitaine de frégate
Henri Vesco né à
Aix-les-Bains
(« L'Illustration », n° 3811,
du 18.03.1916)

semble plus s'enfoncer. Dans le regard du commandant paraît une lueur d'espoir : les cloisons étanches tiennent ! (...) La côte n'est pas très loin ; qui sait, si l'on ne pourrait l'atteindre, s'y échouer ? « En avant les machines ! La barre à gauche ! » Ces ordres ne sont pas exécutés que les entrailles du transport tressaillent avec un bruit de tonnerre. Les cheminées, les panneaux vomissent une épaisse fumée noire qui obscurcit le ciel. La grande cloison étanche des machines s'est rompue et l'eau s'est précipitée jusqu'aux chaufferies où les chaudières ont fait explosion. (...) Presque aussitôt l'arrière plonge dans l'eau, l'avant se relève. (...) Un grand déchirement se produit à l'avant : le mât de misaine vient de se rompre. Il s'abat sur le pont lourdement. (...) Maintenant le bateau coule très vite : il s'est presque mâté¹⁷, l'avant tout à fait en l'air. Le commandant est toujours cramponné à sa passerelle, toujours calme... il a fini de donner des ordres, il n'y a plus rien à faire... » (« L'Illustration », n° 3811 du 18 mars 1916, page 287). C'est ainsi qu'Ernest Vaffier reconstitue la fin de la « Provence » sur la base des témoignages recueillis auprès des survivants. Le navire a disparu en 17 minutes, entraînant dans la mort 1 100 soldats et marins, dont le commandant Vesco, fidèle à la tradition qui veut qu'un commandant n'abandonne jamais son navire. Le lieutenant-colonel Duhalde¹⁸, commandant le 3^e RIC, disparaît aussi dans la catastrophe, et avec lui le drapeau du régiment qu'il détenait dans sa cabine. César Biolluz fait partie des victimes comme 5 autres Haut-savoyards et 11 Savoyards, tous du 3^e RIC. Seuls environ 1 050 soldats et marins survivent à ce terrible drame.

17 - Expression marine signifiant que le bateau s'est redressé presque à la verticale comme un mât

18 - Il sera très brièvement remplacé, du 17 mars au 4 avril 1916, par le colonel, futur général, Paul Bordeaux, né à Thonon et frère de l'écrivain Henry Bordeaux, élu à l'Académie Française en 1919.

Les autres Haut-savoyards de la « Provence », leur souvenir

Les familles des disparus reçurent une lettre du « Bureau de renseignements aux familles », dépendant du Ministère de la Guerre, au début du mois de mars 1916, leur signalant que leur enfant « ne figure pas sur les listes des survivants parvenues jusqu'à ce jour ». Il fallut attendre un jugement déclaratif de décès du Tribunal de Cherbourg (Manche), en date du 23 août 1917, pour que 772 disparus soient déclarés « péris en mer » le 26 février 1916. Ce jugement a été transcrit sur les registres de décès de la ville de Cherbourg. Pour la Haute-Savoie, en plus de César Biolluz, il s'agit de :

- **DELIEUTRAZ François Lucien**, né le 3 janvier 1893 à Saint-Blaise, de François et Cartier Jeannette, célibataire, cultivateur ; incorporé au 5^e Régiment d'Infanterie Coloniale (RIC) à Lyon, le 28 novembre 1913, passé au 3^e RIC le 8 février 1916, Médaille Militaire et Croix de Guerre à titre posthume.
- **EMINET Emile**, né le 26 juin 1881 à Brenthonne, de Christophe et Vernet Eugénie, cultivateur à Saint Cergues ; incorporé au 97^e Régiment d'Infanterie (RI), à Chambéry, le 15 novembre 1902, rappelé et incorporé au 6^e RIC à Lyon, le 3 août 1914, passé au 3^e RIC le 16 février 1916.
- **GRUFFAT Lucien Claudius**, né le 2 mars 1895 à Massingy, de Louis Marie et Goury Péronne, célibataire, cultivateur ; incorporé au 5^e RIC, à Lyon, le 16 décembre 1914, passé au 8^e RIC le 21 mars 1915, passé au 3^e RIC le 4 décembre 1915.
- **HAUTEVILLE Claude François**, né le 23 août 1895 à La Vernaz, de Claude Joseph et Brélat Marie Eléonore, célibataire, cultivateur ; incorporé au 5^e RIC, à Lyon, le 16 décembre 1914, passé au 56^e RIC le 3 juillet 1915, passé au 3^e RIC le 15 janvier 1916.



Plaque du monument du 3^e RIC « La Patrie ne les oublie pas »

• **HENNARD Jules Henri**, né le 22 mai 1895 à Margencel, de François et Jordan Aimée, célibataire, cultivateur ; incorporé au 5^e RIC, à Lyon, le 16 décembre 1914, passé au 3^e RIC le 8 février 1916.

Tous les six sont mentionnés sur les monuments aux morts de leurs communes de naissance, à l'exception d'Emile Eminent inscrit sur celui de Saint-Cergues, son lieu de résidence. Par ailleurs, au carré militaire du cimetière de Rochefort-sur-Mer, existe un monument aux morts du 3^e RIC. Sur un côté de ce monument, a été fixée une plaque de bronze à la mémoire de tous les militaires du 3^e RIC morts dans le naufrage de la « Provence ». Ce sont les seules traces de ce drame pour la Haute-Savoie¹⁹. Il est vrai que la Grande Guerre n'a pas été avare en drames de toutes sortes et que, finalement, le naufrage de la « Provence » n'est qu'une petite péripétie. Du reste, la presse de l'époque ne s'y trompe pas. Pour les quotidiens, dès le 5 mars 1916, l'actualité se situe ailleurs. La terrible bataille de Verdun a commencé le 21 février 1916. Et c'est autrement important pour l'issue de la guerre.

Quant à César Biolluz, la Méditerranée est son tombeau pour l'éternité. Peu de Peillonnois, sinon aucun, passant devant le monument aux morts de la commune, ne se doutent qu'un des leurs demeure à jamais sur le fond de cette Méditerranée qui fait tant rêver. La mort de César Biolluz a l'apparence de l'obscurité. Ainsi que le disait Mgr Duparc, évêque de Quimper, lors d'un service en mémoire notamment des morts de la « Provence », à Brest, le 14 mars 1916 : « *La mort obscure n'est pas la mort sans gloire*²⁰ ». César Biolluz, simple soldat, est



Tombe de Basile, Adélaïde, Paul et Léa Biolluz au cimetière de Peillonnex

mort en simple soldat, à sa place, mais mort pour la France, et donc dans la gloire. Petite suggestion aux édiles communaux, ne pourrait-on, en accord avec la famille, inscrire sur la tombe Biolluz du cimetière communal, une formule du genre : « *En mémoire de César Biolluz, disparu en mer le 16 février 1916, mort pour la France* ». Ce serait ainsi recréer un lien avec ce qui fut sa terre de vie, le village de Peillonnex.

Didier Dutailly

19 - 51 Savoyards (dont 24 de Haute-Savoie) périssent en mer durant la Grande Guerre : les premiers, marins à bord du cuirassé « Bouvet », le 18 mars 1915, le dernier, marin à bord du remorqueur-dragueur « Lagoubran », le 6 mars 1919. Ces 51 soldats et marins disparaissent en mer sur 15 navires différents. 11 sont torpillés par des sous-marins, dont le « Gambetta » (2 morts de Savoie) torpillé par le célèbre, pour d'autres raisons, capitaine von Trapp (La Mélodie du Bonheur), et 2 navires, la « Provence » et le « Gallia » torpillés par le même sous-marin U-35, faisant 22 morts au total. 4 explosent en touchant des mines posées par des sous-marins ennemis. Tel est le tribut payé à la mer par la Savoie au cours de la guerre 1914-1918.

20 - Extrait du sermon de Mgr Duparc, cité in « Dieu et Patrie », n° 71, avril 1916, page 292.

SOURCES :

En sus des nombreuses références données en note, le lecteur intéressé par plus de détails pourra facilement trouver de très nombreuses informations en allant sur les sites suivants :

- Film sur le U-35 en opération : « *Der magische Gürtel* », sur le site plein de ressources de l'« Imperial war museum », un superbe et instructif morceau de propagande ;
- Sur Arnauld de la Perrière, voir « *Arnauld de la Perrière, sous-marinier du Kaiser* » sur le site très intéressant : histomar.net ;
- Sur les sous-marins allemands et le U-35, des quantités d'informations sur le site : uboat.net, notamment les palmarès des sous-marins allemands ;
- Sur la « Provence » et son naufrage, le site : pages14-18.mesdiscussions.net, puis aller sur forum pages d'histoire : marine, une mine d'informations en tous genres, notamment liste de tous les disparus, nombreuses illustrations et témoignages, malheureusement non référencés pour la plupart ;
- Sur le naufrage de la « Provence », on peut consulter « Le Miroir » des 12 et 19 mars 1916 ; et « *La Guerre Mondiale* » des 03.03.1916 et 16.03.1916 (sur le site Gallica de la BNF), peu de détails supplémentaires mais des illustrations introuvables ailleurs.

Orage, ouragan, cyclone

7 juin 1915

le Faucigny est sinistré

Un orage d'une violence inouïe a éclaté ce lundi 7 juin 1915 en début d'après-midi, et a causé dans toute la région des dégâts considérables.



Le tonnerre et les éclairs faisaient rage, la foudre est tombée et plusieurs incendies se sont déclarés. A Mieussy sur la montagne de Lachat, neuf chalets sur treize ont été incendiés, fort heureusement en ce début du mois de juin, les chalets étaient inoccupés. La vallée du Giffre a particulièrement souffert ; une trombe d'eau tombée sur les hauteurs des Gets a tout détruit sur son passage et les eaux déversées dans le torrent du Foron ont atteint en quelques instants 5 m de hauteur dans la traversée de Taninges. Le Giffre dans lequel se jette le Foron a grossi subitement dans de grandes proportions et à son tour l'Arve a vu son cours s'élever de 70 cm en peu de temps. Pendant plusieurs heures, on a vu passer sous le pont quantité de planches de bois et de grumes, des arbres, des outils, etc. Les eaux étaient jaunâtres et boueuses comme lors de la catastrophe de Saint-Gervais en 1892. La vallée du Borne a également souffert ; le torrent du Borne charriait lundi soir des eaux boueuses ; on a constaté le passage d'une génisse et de trois chèvres emportées par les eaux, ainsi que de nombreuses pièces de bois.

A Mégevette

Ce même jour, un cyclone d'une violence extrême frappe toute la commune. Une véritable trombe d'eau mêlée de grêle s'est abattue, grossissant démesurément les ruisseaux qui se jettent dans le Risse dont les eaux tumultueuses ont atteint rapidement une hau-

teur que les anciens ne se rappelaient pas avoir vue. Les hameaux de Dorgeon, de chez Martin, des Moulins, de Raffour, de chez Molliat sont ruinés. C'est le hameau des Moulins qui a le plus souffert du cataclysme. Des maisons minées par les eaux se sont écroulées et le mobilier a été emporté par le torrent. D'autres maisons ont été complètement ensablées. Toutes les maisons sont devenues inhabitables. Ce n'est que désolation. Une trentaine de maisons tant au chef-lieu que dans les hameaux voisins ont souffert de l'ouragan. Toutes les récoltes ont été perdues ainsi qu'un certain nombre d'animaux domestiques qui sont restés sous les décombres. Rocs et éboulis amenés par les eaux, pierres, troncs d'arbres, débris de toute nature, se sont accumulés et ont recouvert les plus belles terres de la commune. La route départementale n° 26 a été fortement endommagée, trois chemins vicinaux complètement obstrués, des ponts coupés.

Une jeune mère de famille qui habitait aux Moulins a été emportée par le torrent et son corps a été retrouvé non loin de sa maison. Agée de 36 ans, Lucie née Veugle avait trois enfants François 7 ans, Marcel 4 ans et



Lucie Chaumaz née Veugle
(1879-1915)



Les enfants de Lucie Chaumaz : Joseph, Alodie et Marcel

Marie Adonie que l'on appelle Alodie âgée de 3 ans. Son mari François Chaumaz, né en 1882 est mobilisé. Il est à ce moment-là sur le front de la Somme. Des images de cette journée dramatique sont restées à jamais gravées dans la mémoire des enfants. Marcel âgé de 4 ans au moment des faits décrit plus tard à ses enfants les planches posées à la hâte pour se déplacer dans le hameau envahi par les eaux. Même adulte, la tristesse enfouie et l'émotion perceptible, il racontait le cortège funèbre qui avait emporté sa mère Lucie, celle qu'il avait trop peu connue. La fin de la guerre arrivée, leur père de retour au village, a comme avant, rejoint Paris l'hiver pour gagner sa vie, redevenant cultivateur à la ferme familiale aux beaux jours.

Au rythme des saisons et des allers et venues de leur père, les 3 enfants ont grandi aux Rasses, entourés de leur grand-mère Josephthe Chaumaz, leur tante Louise et leur oncle Baptiste. Ils n'avaient pas d'autre famille. En effet, leur mère, Lucie, orpheline à 4 ans, avait grandi aux Moulins avec sa tante Josephthe Baussant, couturière. La mère de Lucie était décédée à l'Hôtel-Dieu de Paris, d'une infection, 10 jours après avoir accouché. Et son père, Mégevan cocher à Paris, était décédé en 1883.

Vers l'âge de 10 ans, Marcel a poursuivi ses études à Besançon chez les frères Maristes, il est devenu enseignant. Il revenait très souvent avec sa famille à Mégevette où il est décédé en 1997.



François Chaumaz
(1882-1949)



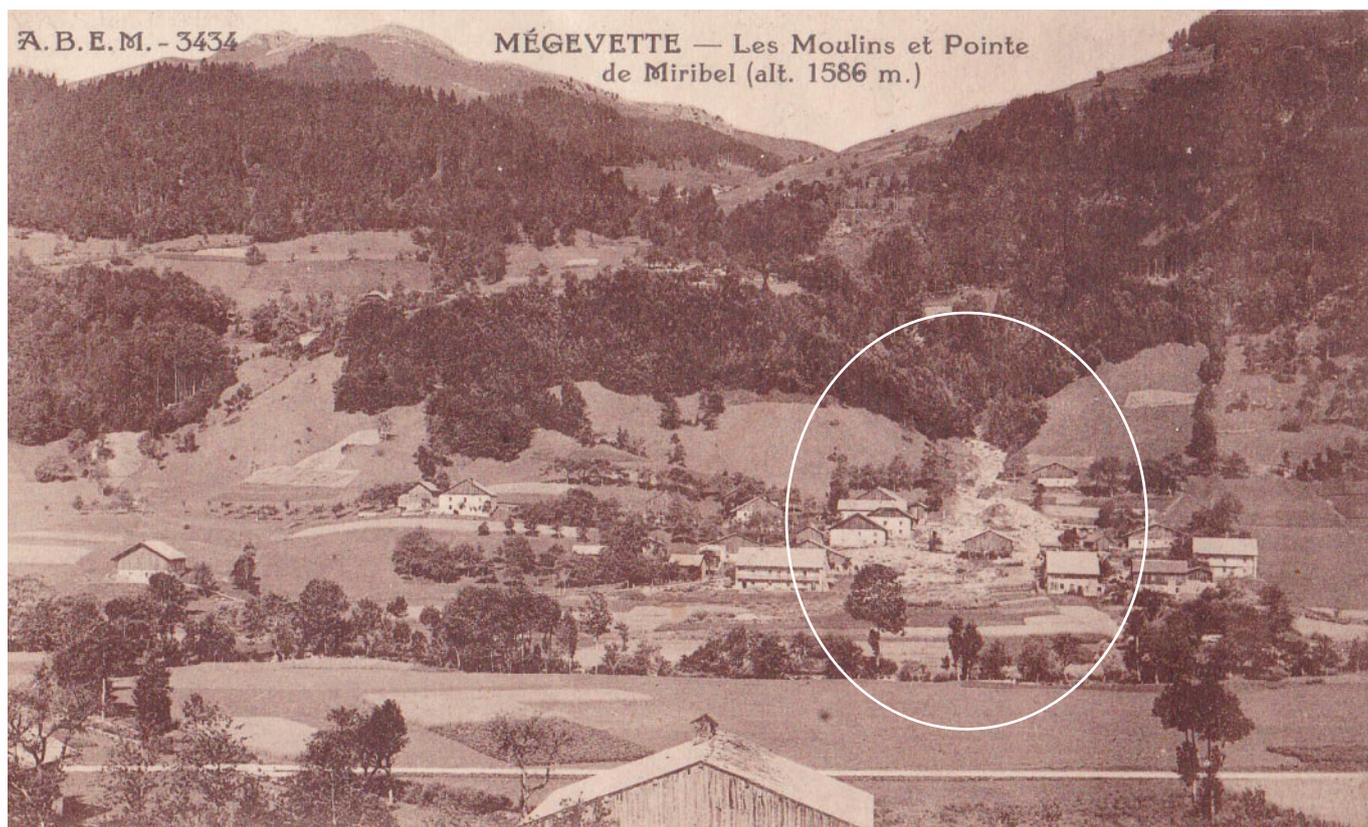
Tante Louise qui s'est occupé des enfants de François Chaumaz après le décès de sa femme Lucie (photo prise aux Moulins juste en dessous de la maison que la famille habitait en 1915)



Aux Rasses, François Chaumaz, ses enfants Joseph, Alodie et sa petite nièce (photo prise par Marcel vers 1948)

Travaux, aide et secours aux sinistrés

Aussitôt connue la nouvelle du sinistre, le préfet qui était en tournée de révision, le capitaine de gendarmerie de Thonon, les ingénieurs et agents des Ponts et Chaussées, se sont rendus sur les lieux. Une enquête activement menée a permis d'évaluer l'importance des dégâts et des mesures ont été prises pour aider les malheureuses victimes de ce cyclone. Le conseil municipal réuni en séance extraordinaire le 16 juin 1915, sous la présidence du maire M. Dumont exprime sa profonde tristesse devant la ruine complète de nombreuses familles et les désastres occasionnés par l'orage du 7 juin. Les champs ensemencés sont ravinés ou recouverts de matériaux de toute sorte, les couches d'alluvions lorsqu'elles ne sont pas trop épaisses sont dégagées par les sinistrés qui consacrent tout leur temps à remettre en état leurs terres. Le maire s'exprime ainsi : « Leur demander encore de concourir à l'ouverture des chemins serait abuser de leur dévouement, alors que bon nombre



sont mobilisés ». Pour le rétablissement des voies de communication, travaux classés d'extrême urgence, le conseil municipal demande aux autorités un concours en main-d'œuvre militaire « pour remettre en état les chemins, les ponceaux¹ même provisoirement pour la période de fenaison ». Le préfet détache des militaires disponibles dans les dépôts avoisinants. Le transport, la nourriture, le logement de ces hommes sont à la charge de la commune. Une délivrance urgente de chablis est accordée dans la forêt communale. Le ministère de l'agriculture accorde à la commune le 24 novembre 1915 une subvention pour l'endiguement et le curage du ruisseau des Moulins. Jugée importante par le conseil municipal, cette subvention ne couvre pas la dépense des travaux à exécuter « pour assurer une protection efficace et définitive du hameau des Moulins ». Un crédit de 500 F est voté fin 1915.

Parallèlement, le bureau de bienfaisance répertorie les sinistrés et examine la situation de chacun. Onze familles sont aidées immédiatement, le ministère de l'intérieur alloue une aide de 600 F pour les plus sinistrés. Cette somme est versée en novembre 1915 à 20 familles bénéficiaires. Divers secours sont débloqués. La séance du 14 mars 1920 du bureau de bienfaisance répartit le dernier secours de 2000 F entre les victimes de l'inondation. 127 familles sont indemnisées de 0.30 cts à 116 F.

1 - Petit pont, passerelle

2 - 29 juin 1974, puis classés par arrêté au Journal Officiel de « catastrophes naturelles » : 13 et 14 juin 1987, 10 au 17 février 1990, 17 juillet 1997 et 9 et 10 août 1999

Plusieurs années après la catastrophe, le sillage de la coulée et la trace des alluvions

D'autres inondations importantes ont eu lieu, la dernière date du 9 et 10 août 1999². Aussi, lors d'épisodes orageux, les Mégevans restent vigilants et surveillent les ruisseaux des Fangles, des Gour-nanches, de la Glappaz et des Martin. De si jolis petits ruisseaux qui se jettent dans le Risse.

Marie-Dominique Gevaux



Le canal du ruisseau des Moulins

REMERCIEMENTS :

A la famille Chaumaz, Georges et Hélène, à la mairie de Mégevette Josiane Jorat et Agathe Desbiolles et au chasseur d'orages Christophe Suarez.

SOURCES :

- Le Progrès de Haute-Savoie du 12 juin 1915
- La Lanterne du 10 juin 1915
- Le Messenger
- Archives communales
- Préfecture de Haute-Savoie : dossier communal synthétique des risques majeurs

Le château de Bonneville, unique en Pays de Savoie

Le château de Bonneville est méconnu. Malgré son édification sur un promontoire, il est en partie caché par des constructions plus récentes et le visiteur pressé peut très bien s'arrêter à Bonneville sans le remarquer. Pourtant, c'est un élément essentiel de l'histoire de la ville, bien sûr, mais également du Faucigny et plus largement de la Savoie. En effet, c'est une construction typique du XIII^e siècle, unique, le seul encore debout en Pays de Savoie aujourd'hui. Il est donc primordial de le préserver.

Une situation politique compliquée

Le XIII^e siècle est une période agitée autour du Léman. Plusieurs familles se disputent cette région : les comtes de Genève, les comtes de Savoie et les sires de Faucigny, sans oublier les évêques de Genève et de Lausanne. Les terres sont imbriquées les unes dans les autres et les liens féodaux s'entremêlent entre les différentes familles. Afin de conforter leur position, les protagonistes construisent de nombreux châteaux et villes neuves.

Le château de Bonneville fait partie des possessions des sires de Faucigny qui dominèrent les vallées de l'Arve et du Giffre pendant 200 ans environ et qui eurent une influence jusqu'au nord du Léman. Aymon II de Faucigny règne pendant la première partie du XIII^e siècle. C'est un homme ambitieux qui veut s'affranchir des comtes de Genève et pour cela, il s'allie avec les Savoie et en 1234 marie sa fille Agnès à Pierre de Savoie, qui n'est pas encore comte. De cette union naît une fille unique, Béatrice de Faucigny, qu'on appelle la Grande Dauphine car elle est mariée au Dauphin Guigue VII. A la mort de Pierre II et d'Agnes, en 1268, le Faucigny revient à Béatrice et se retrouve donc sous l'influence du Dauphiné pendant 80 ans.

Concernant la construction du château, nous avons un texte qui atteste que Pierre de Savoie fait édifier à ses frais le lieu de Tucinges sur les terres de sa femme en 1262, mais nous ne savons pas avec certitude s'il s'agit du bâtiment que l'on voit aujourd'hui. En effet, le gabarit restreint et certains indices techniques peuvent faire penser



aussi aux constructions de la période de 1290, donc peut-être du temps de Béatrice, sa fille. Il n'est pas possible de trancher à l'heure actuelle sans une étude approfondie des comptes de châtelainie. Mais cet édifice fait bien partie de la série de châteaux qu'on appelle « carrés savoyards », typiques de cette époque : forme en quadrilatère allongé à quatre tours rondes. On attribue souvent ces constructions à Pierre II de Savoie mais en fait, c'est un mouvement général, nombre de seigneurs contemporains vont utiliser cette forme ainsi que son frère et successeur, Philippe. Nous pouvons encore en admirer des exemples en Suisse romande, comme à Morges ou à Yverdon.

Durant les XII^e et XIII^e siècles, on assiste à un phénomène de concentration du pouvoir. Les grandes seigneuries absorbent les plus petites et les constructions sont réalisées par une main d'œuvre qualifiée, professionnelle, qu'elles ont les moyens de payer, et non plus par les corvées des paysans, ce qui va favoriser les innovations techniques et une meilleure exploitation des



Vue du côté est



Chemin de ronde côté sud



Baie gothique

terres. Le bois est remplacé de plus en plus par la pierre. Les armées sont également de plus en plus professionnelles et les armes plus puissantes, ce qui entraîne la construction de forteresses plus compactes. Pierre II est l'un des seigneurs les plus puissants et les plus riches de la région, il a été le plus grand bâtisseur de la période, c'est donc lui qu'on a retenu.

Disposition d'origine

Le château est construit sur un crêt mollassique, bande rocheuse dominant l'entrée de la cluse de l'Arve, rare passage possible d'une rive à l'autre, non loin de La Roche, possession des comtes de Genevois, ville commerçante importante. C'est un carrefour géologique et géographique, entre massif du Chablais au nord, massif des Bornes-Aravis au sud et avant-pays à l'ouest. Il suit la forme rocheuse, d'ouest en est, de la cour basse à la cour haute, des bâtiments les moins importants aux

plus importants. L'emprise n'a pas changé depuis le XIII^e siècle : 85 m de long, 18 m de large côté ouest et 42 m de large côté est environ. Il est construit en molasse, pierre locale tendre, facile à travailler. La molasse étant fragile, le château était à l'origine enduit pour protéger la pierre.

L'aile nord était constituée d'un corps de logis à deux niveaux, avec un rez-de-chaussée formé de grandes caves voûtées et de chambres à l'étage, dont une peinte, et enfin d'un lardier¹ dans l'angle. L'aile sud n'avait qu'un seul niveau occupé d'est en ouest par une aula² à cheminée, une cuisine et une écurie. À l'est, il y avait une chapelle, disparue au XVIII^e siècle. La tour nord-est, la plus haute (20 m de haut à l'origine environ), servait de donjon. Elle disposait de latrines, d'une cheminée et d'archères à coussièges³.

Les quatre tours (celles qui se trouvaient à l'ouest, plus petites, ont disparu) étaient reliées entre elles par des courtines sur lesquelles courait un chemin de ronde, vraisemblablement à ciel ouvert et à créneaux. L'entrée des tours se faisait au niveau de la courtine puisque le rez-de-chaussée était aveugle. Du côté ouest, l'entrée était protégée par une tour porche quadrangulaire. Cette partie était réservée aux écuries, à l'étable et aux communs.

La fenêtre de la grande salle : témoignage des relations avec l'Angleterre

En 1236, après son mariage avec Agnès de Faucigny et la naissance de sa fille Béatrice, Pierre II accompagne sa nièce Aliénor qui va se marier avec Henri III, roi d'Angleterre. Il devient conseiller du roi, l'aide dans sa lutte contre les seigneurs locaux, va en

1 - Pièce où l'on rangeait le lard, les salaisons.

2 - Grande salle.

3 - Banc ménagé dans l'embrasement d'une fenêtre.

Gascogne, également pour le roi. Il est aussi l'intermédiaire entre Henri III et Saint Louis (marié à une autre de ses nièces). C'est une période de relations intenses entre la Savoie et l'Angleterre : Pierre II fait au moins 13 séjours en Angleterre et entraîne à sa suite des vassaux et autres hommes de confiance ou serviteurs, bâtisseurs, etc.

Sur la courtine sud du château de Bonneville, on aperçoit encore la baie d'origine murée, géminée, formée de deux lancettes en arc brisé surmontées d'un oculus en forme de dalle de pierre ajouré d'un quadrilobe. La baie forme un panneau rectangulaire que nous pouvons retrouver au prieuré de Contamine-sur-Arve, à Chillon et bien plus loin, dans les châteaux du pays de Galles. C'est la marque des nombreux échanges entre la Savoie et l'Angleterre. En particulier, citons Jacques de Saint-Georges, originaire de Savoie, qui a travaillé à Yverdon vers 1272, à Contamine vers 1295 et a réalisé une belle carrière en Angleterre. Son père, Jean de Saint-Georges, aurait-il travaillé au château de Bonneville ?

Le château devient... français puis savoyard

Au XIV^e siècle le château est une place forte qui a un rôle résidentiel très réduit, c'est une châtellenie administrée par le châtelain, fonctionnaire du prince, sorte de gouverneur de la province. En même temps que le Dauphiné, le Faucigny est vendu au roi de France en 1349, puis échangé contre des terres en Viennois au comte de Savoie en 1355. Ce n'est plus un lieu central et stratégique, il n'est plus vraiment utile militairement, le châtelain ne fait que maintenir en l'état les parties utiles.

A partir de 1385, des travaux sont néanmoins entrepris à la demande de Bonne de Bourbon, femme d'Amédée VI de Savoie, pour transformer le château en résidence

comtale, des appartements sont aménagés au sud-ouest et au nord-ouest. Mais un incendie en 1392 détruit en partie ces appartements et la résidence est abandonnée. Jusqu'au XVI^e siècle, aucun bâtiment nouveau n'est construit.

L'aménagement des prisons

C'est aux XVII^e et XVIII^e siècles que des aménagements sont entrepris pour transformer le château en prison. Les matériaux de la partie ouest en ruine sont utilisés pour la construction et les réparations de la partie est. La tour sud-ouest, inutile, disparaît. Dans la première partie du XIX^e siècle, plusieurs aménagements successifs sont entrepris pour les besoins de la prison : agrandissement du bâtiment sud, percement des fenêtres sur la courtine. Puis, après l'annexion de la Savoie à la France, on construit un bâtiment transversal pour le quartier des femmes et les deux cours sont séparées. Les prisons sont restées en activité jusqu'en 1934.



Porte de cellule



Fenêtre de la prison

Côté sud les prisons





Mur nord avant restauration

Travaux de restauration du mur nord



Mur nord restauré



Tentatives des Bonnevilleois pour faire revivre le château

Après la guerre, le château est cédé à la commune. En 1950, les deux tours et les courtines est et sud sont inscrites à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Mais il est laissé à l'abandon et subit des dégradations. A partir des années 60 jusqu'au milieu des années 70, un groupe d'habitants de Bonneville décide de se réapproprier le château, il est alors utilisé par le foyer des jeunes, le club de judo, le ciné-club et diverses activités sont organisées dans les salles, aménagées par des bénévoles.

Puis, à partir de 1980, c'est l'association des Amis du Château et de la Bonne Ville, qui, à l'initiative de Jean Doll, son président, décide de tout entreprendre pour réhabiliter le château. Celui-ci était en mauvais état, en particulier, la toiture, ou ce qu'il en restait, laissait entrer l'eau jusque dans les sous-sols. Il a fallu déblayer et nettoyer les gravats entassés dans les salles. Les bénévoles s'attaquèrent ensuite à la réparation des planchers et des plafonds de la grande salle et au débroussaillage qui permit d'organiser une « fête des brandons⁴ ». Après tous ces efforts, les membres de l'association purent animer le lieu de diverses manifestations : concerts, expositions de peintures, veillée de Noël, mariages, baptêmes, etc.

Ils sollicitent les Bonnevilleois pour financer les travaux en vendant des « tuiles⁵ » en 1986, organisant des repas, une tombola... Parallèlement, la municipalité de M. Servoz entreprend la couverture des deux tours. Puis, sous la municipalité de M. Meylan, en 1987, la

4 - Fête traditionnelle qui se déroulait le 1^{er} dimanche de carême où on allumait un grand feu.

5 - Ces « tuiles » étaient des tickets en forme de tuiles faisant office de souscription. L'argent n'a finalement pas été utilisé par la municipalité comme apport pour la restauration des toits. Il est toujours conservé par les Amis du Château sur un compte spécial et devrait être dépensé pour la restauration de la fenêtre gothique.



Le donjon

totalité du château est inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques grâce au Professeur Paul Guichonnet. Cette même année, pour des raisons de sécurité, la municipalité décide de fermer le château au public. Le château est mis « hors d'eau » grâce à la réfection des toits par la ville en 1992. Seule la troupe de Théâtre du FJEP « la Compagnie de la Bonneville » anime encore la grande cour chaque été entre 1989 et 1993 en y présentant une pièce avec pour toile de fond les deux tours. La grande fête médiévale organisée par les Amis du Château en 2000 sera la dernière manifestation grand public. Bientôt, le château n'est plus qu'une coquille vide qui, non entretenu, se dégrade petit à petit, livré au pillage, jusqu'à l'installation d'un gardien dans le bâtiment transversal.

6 - La direction régionale des affaires culturelles.

Le XXI^e siècle : une nouvelle vie pour le château ?

Avec la nouvelle municipalité, une étude de restauration et de mise en valeur du château a été réalisée en 2004, qui a déterminé un phasage des travaux prioritaires. Suite à cette étude, le mur nord vient d'être l'objet de la première intervention, entre août 2013 et juillet 2014. Il présentait une partie effondrée et une fragilité en raison de son exposition, les maçonneries et en particulier la tête de mur n'étaient plus étanches, laissant l'eau s'infiltrer, ce qui engendrait une usure plus rapide avec les phénomènes de gel et dégel, et la végétation se glissait à l'intérieur du mur. Parallèlement, une étude archéologique permettant de connaître les différentes campagnes de construction a été demandée par la DRAC⁶. Pour l'ensemble de ces travaux, la Communauté de communes a bénéficié de subventions de l'Etat (86 500 € de la DRAC), de la région (65 912 € du CREGIONAL), et du Conseil général (170 000 €) sur un montant total d'environ 600 000 € TTC. Le reste a été financé par la Communauté de communes Faucigny Glières qui a la compétence de réhabilitation et gestion du château.

Dans les années qui viennent, la Communauté de communes prévoit la restauration totale de la structure extérieure du château pour un montant d'environ 1 500 000 €, l'étude technique est prévue en 2015 et la mise en œuvre pour 2016-2018. Il s'agit de restaurer les courtines est et sud, la fameuse baie ainsi que les tours et le chemin de ronde. Ainsi, le public pourrait-il enfin découvrir ou redécouvrir ce château, élément essentiel de l'histoire de Bonneville mais aussi du Faucigny tout entier.

Géraldine Périllat

Guide du Patrimoine des Pays de Savoie à Bonneville

SOURCES :

- Les Amis du Château de la Bonne Ville.
- Commune de Bonneville (Etude préalable aux travaux de restauration et de mise en valeur du Château des sires de Faucigny).
- Communauté de commune Faucigny Glières.
- « Notre Bonneville », Paul Guichonnet, 2008.
- N° 41 de la revue « Châteaux forts d'Europe » : « En Savoie des apanages donjons cylindriques et enceintes carrées », Charles-Laurent Salch, Andrea Longhi, 2007.
- L'architecture militaire au temps de Pierre II de Savoie : les donjons circulaires, Louis Blondel, Geneva 1935.
- Les fondations de villeneuves ou bourgs neufs aux environs de Genève, Louis Blondel, 1948.

La vie de « La Mie », Aline Chaffard, 1894 - 1977 Sage-femme à Viuz-en-Sallaz

Voici quelques passages et anecdotes de la vie simple et exemplaire de celle qu'on appelait « La Mie », sage-femme à Viuz-en-Sallaz, et dont on parle encore aujourd'hui avec beaucoup d'émotion.

Une jeunesse bousculée

Aline Joséphine Deluermoz, née le 29 janvier 1894 à Saint-Jean de Tholome, au hameau de Dame-taz, est la fille d'Ambroise Deluermoz, cultivateur, et de Françoise Maurice, ménagère. Sa maman décède alors qu'elle a dix mois. Elle est élevée par sa grand-mère à Faucigny, jusqu'au décès de cette dernière. Elle rejoint ensuite sa famille à Saint-Jean et fait la rencontre d'Ambroise Excoffier. Pendant leurs fréquentations à la maison, en présence du père, ils étaient assis chacun sur une chaise à se regarder. Aline se marie le 4 avril 1914 - elle a alors 20 ans - à Saint-Jean de Tholome avec Ambroise François Joseph Excoffier, né le 9 juillet 1882 à Charvonnex et domicilié à Peillonex, fils d'Alexandre Excoffier et de Claudine Françoise Excoffier. Ambroise est fromager à la fruitière de « Romblaz ».

Ensemble, ils exploitent la fromagerie et la porcherie. Mais en août 1914, son mari est mobilisé et rejoint le front. Aline assume seule la responsabilité de la fromagerie, avec sérieux et courage, tout en étant enceinte. Ambroise écrit régulièrement à son épouse pour lui donner des conseils et la soutenir dans cette tâche hardie. Hélas, soldat du 30^e Régiment d'Infanterie, 10^e Cie, il meurt pour la France le 25 septembre 1914 à Herleville dans la Somme.

Il faut qu'elle pense à son départ de la fromagerie et qu'elle procède à la vente des porcs. Elle rejoint Thorens - où sa belle-sœur Jeanne Excoffier, épouse Emile Soudan, exerce la profession de sage-femme - pour y accoucher le 4 janvier 1915 d'une fille : Jeanne. Elle y séjourne quelque temps avant d'habiter chez sa belle-famille à Charvonnex. Sa belle-sœur lui ayant conseillé d'entreprendre des études de sage-femme, Aline part en mars 1916 à l'université de Chambéry, Ecole de Sages-



Aline Chaffard, dite La Mie

Femmes, qui lui délivre le certificat exigé des aspirantes au titre d'Elève Sage-Femme le 16 mars 1916. Avant son départ, elle confie sa fille Jeanne à une nounou de Charvonnex. Pendant ses études, alors élève accoucheur, elle se marie avec son beau-frère, Jules Marie Excoffier, né le 16 février 1887. Le mariage est célébré à Chambéry le 9 octobre 1917. Très vite, elle attend un enfant qu'elle mettra au monde le 21 juillet 1918 à Charvonnex : Roger Joseph Antoine Excoffier.

Sage-femme au service de la vie

De Chambéry, elle rentre à Charvonnex où elle habite chez sa belle-famille car son mari, Jules, est à la guerre. Malade de la fièvre espagnole, il est rapatrié à l'hôpital militaire de Lyon où il décède en août 1918. Elle obtient son diplôme de sage-femme, session 1918. Elle quitte alors Charvonnex pour s'établir à Saint-Jean de Tholome et y exerce sa profession « *en faisant du porte-à-porte* » comme elle le disait souvent. D'après les renseignements recueillis à Saint-Jean, elle a habité à l'ancienne chapelle de la Fléchère. Parcourant la campagne pour les accouchements et les soins minutieux accomplis, elle se déplaçait en « *char à bancs* », en traîneau, voiture à cheval, et bien souvent à pied - l'hiver en mettant des molletières¹ pour *challer*² la neige - et la plupart du temps avec ses deux enfants. Lorsque je me suis rendue à Saint-Jean pour y recueillir des renseignements, j'ai

LISTE des SAGES-FEMMES

exerçant dans le département de la HAUTE-SAVOIE, au 1^{er} Janvier 1954

(Liste dressée en exécution des dispositions de l'article 7 de l'Ordonnance du 24 Septembre 1945)

CANTONS	COMMUNES	NOMS ET PRENOMS	DATE du diplôme	FACULTE ou Ecole qui a délivré le diplôme	Numéro d'inscription au Tableau de l'Ordre des S. F.
ARRONDISSEMENT DE BONNEVILLE					
Bonneville	Bonneville	DETRAZ, née Beetschen J.	16 Juill. 1908	Grenoble	7
id.	id.	DUVERNAY Jeanne	20 Juill. 1915	Grenoble	18
id.	id.	MOSSU, née Châtel Lina	5 Juill. 1932	Grenoble	61
id.	id.	PALLE-LABANSAT Rolande	20 Oct. 1941	Grenoble	87
Chamonix	Marignier	JORDAN, épouse Boffa Anaïs	28 Juill. 1920	Grenoble	27
id.	Chamonix	FRENDO, née Rionda Augustine	16 Juill. 1934	Grenoble	134
Cluses	Cluses	RIONDA Lucie	22 Juill. 1924	Grenoble	38
id.	id.	MINO, née Raymond Alice	8 Nov. 1920	Grenoble	28
id.	id.	PASQUIER, née Roch Claudia	20 Juill. 1931	Grenoble	60
id.	Arâches	SIFFOINTE Martha	22 Juill. 1942	Grenoble	93
id.	Magland	PROVENCE, née Crozet Marie	13 Juill. 1921	Grenoble	30
id.	Scionzier	GERVEX-(BOURGEAUX Th.	23 Juin 1939	Paris	83
La Roche	Saint-Laurent	BOUILLET, née Davaud Aline	5 Juill. 1932	Grenoble	128
id.	Saint-Maurice de Rumilly	VERDEL, née Perrotton Colette	20 Juill. 1916	Grenoble	20
Saint-Gervais	Saint-Gervais (Le Fayet)	CAVORET, épouse Chevalier	21 Juill. 1917	Lyon	22
id.	id.	DEPLANTE, épouse Perroud Fernande	4 Juill. 1933	Grenoble	68
id.	Passy (Chedde)	BERGUERAND, née Châtelard	11 Juill. 1941	Grenoble	89
Saint-Jeoire	Saint-Jeoire	JACQUART, née Layat Eugénie	8 Juill. 1912	Grenoble	13
id.	id.	JACQUART Marcelle	27 Juin 1945	Grenoble	100
id.	id.	SANDRIN, née Béné Eugénie	11 Juin 1945	Grenoble	31
id.	La Tour	BLANC, née Ponz-Valzer Geneviève	22 Juill. 1939	Grenoble	84
id.	Viuz-en-Sallaz	CHAFFARD, née Deluermoz A.	14 Nov. 1918	Grenoble	23
Sallanches	Sallanches	BIANCHI Léonie	3 Juill. 1950	Montpellier	126
id.	id.	ISSALIS Léonie	6 Juill. 1950	Toulouse	125
id.	id.	VEGGIA, née Hérard Noémie	20 Juill. 1916	Grenoble	109
id.	id.	VERGNAUD Gisèle	18 Oct. 1951	Toulouse	135
id.	Megève	LOCATELLI Esther	21 Juill. 1943	Grenoble	97
id.	Praz-sur-Arly	CONVERSET (V ^{ve}), née Pasquier Louise	1 ^{er} Juill. 1924	Grenoble	40
Taninges	Taninges	ANTHONIOZ Mathilde	1 ^{er} Juill. 1924	Grenoble	39
id.	Les Gets	PERNOLLET, née Anthoz	3 Juill. 1925	Grenoble	41

Liste des sages-femmes de l'arrondissement de Bonneville en 1954

rencontré Mme Anna Ruin, née Chatel, de la Toche à Saint-Jean dont elle avait accouché la maman, Sophie Chatel, le 22 décembre 1919 et M. Edouard Gros, qui a vu le jour le 7 novembre 1920 à 17 h. Ce dernier m'a raconté qu'un monsieur attendait que la sage-femme ait terminé pour l'emmener en voiture à cheval à Faucigny. Il était anxieux pour sa femme car la route était longue ; celle-ci mit au monde deux jumelles. Plusieurs personnes m'ont dit : « C'est elle qui m'a mis ma première chemise ».

La suite des événements

Lorsqu'elle rentrait, souvent très tard, avec ses deux enfants, la première chose à faire était d'allumer le feu. Or, depuis quelque temps, elle trouvait devant sa porte un paquet de petit bois (bois fendu très petit pour que le feu prenne vite). Naturellement, elle a pensé à sa voisine et a voulu la remercier. « Ce n'est pas moi, lui a-t-elle répondu, c'est Antoine, le forgeron ». Vous devinez la suite : il y eut une rencontre, puis d'autres. Antoine a continué d'être très prévenant et on m'a même dit qu'il gardait les enfants lorsque les conditions devenaient trop difficiles pour elle.

Antoine Chaffard, né le 18 décembre 1878 à Saint-Jean de Tholome, est un forgeron domicilié à Saint-Jean, locataire « chez Bardollet » de M. Joseph Léon Gros, dit Emile à Batite. Sa forge était en face. J'ai revu avec émotion ces deux endroits : la maison habitée par M. et Mme Edouard Gros et la forge, remplacée aujourd'hui par un jardin. La suite de ces fréquentations et de toutes ces marques de délicatesse d'Antoine porte ses fruits et c'est le mariage. Celui-ci a lieu le 30 décembre 1922 à Saint-Jean. Aline Deluermoz, veuve d'Ambroise et Jules Excoffier, épouse Antoine Chaffard, fils de défunt Joseph Chaffard et de défunte Marie Gay. Ils habitent conjointement au domicile d'Antoine. De leur union naît le 14 septembre 1924, à Saint-Jean, Henri François, devenu mon mari le 14 juin 1947.

La Mie continue d'exercer sa profession de sage-femme avec sérieux, régularité dans les soins, dévouement et gentillesse, de jour et de nuit. Elle reste parfois deux jours et deux nuits chez une patiente habitant en milieu isolé.

1 - Molletières : bandes de draps ou de toile qui s'adaptaient au mollet.

2 - Challer : faire son chemin dans la neige fraîche.

La création de la maternité de Viuz-en-Sallaz

Elle arrive un changement total de vie ! Elle quitte Saint-Jean en 1930 pour ouvrir, sur les conseils du Docteur Verdan demeurant à Viuz-en-Sallaz, et l'accord du maire M. Zéphirin Cheneval et de son conseil municipal, la maternité³. Cette partie de l'immeuble comportait une salle d'accouchement et de soins, ainsi que deux chambres avec deux lits chacune. Assez vite, sa fille Jeanne devient son assistante. Elle est polyvalente dans bien des domaines et appréciée des patientes. Plus tard, vivaient également dans l'autre partie du bâtiment sa fille Jeanne avec son mari, Léon Verdan, agriculteur au faubourg et leur fille Annie. On m'a signalé plusieurs fois qu'à leur départ de la maternité (à cette époque, douze jours de séjour), les patientes pleuraient tant elles avaient été « chouchoutées ».

Malgré la présence de la maternité, certaines femmes préféraient accoucher à domicile : La Mie a donc continué cette mission, véhiculée ou à pied, en toutes saisons. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on lui a délivré un laissez-passer. Elle nous a dit souvent avec une grande fierté : *« je n'ai jamais connu de cas de fièvre puerpérale de toute ma carrière »*. Il lui est arrivé que des gens dans le besoin lui présentent de simples chiffons, au lieu de serviettes.

Une femme exemplaire

Le 14 février 1938, Rose Babaz épouse de Frédéric Cheneval-Pallud de Sevraz à Viuz-en-Sallaz mettait au monde à la maternité un fils, Alain. Son père, au service militaire, était venu en permission. La maman est décédée en 1938 à l'hôpital d'Annemasse d'une péritonite. C'est alors que le papa est venu demander à La Mie de garder le bébé jusqu'à son retour, les grands-parents paternels étant trop âgés. Mais la guerre est arrivée et, à son départ lors de la mobilisation générale, il a renouvelé sa demande en lui faisant promettre de garder l'enfant s'il était tué. Il meurt hélas pour la France en 1940. Son fils Alain est ainsi devenu l'enfant de la famille



La maternité

Chaffard au même titre que les trois autres enfants, tant au point de vue affectif que matériel.

Antoine, son mari, meurt le 2 juillet 1944 et est regretté tant pour sa discrétion, sa gentillesse que sa droiture d'esprit. Après une vie laborieuse toute consacrée à sa famille et à ses patientes devenues des amies, La Mie quitte la maternité en 1953 pour se retirer dans un petit logement appartenant à M. Gustave Pagnoud au Faubourg où elle vivra une retraite paisible. Pourtant elle souffrait de violents maux de reins et ses jambes devenues douloureuses ne lui permettaient plus de monter l'escalier très raide de l'appartement. C'est alors qu'elle a eu l'opportunité, grâce à « La Tonie », Mme Clovis Pellet, coiffeuse, qui lui en a fait l'offre, d'avoir un petit appartement de plain-pied où elle a emménagé en novembre 1968.

En 1973, son fils Henri est atteint d'une maladie grave. D'un commun accord, nous lui avons caché au début cette maladie, mais, hélas, son état empirant, il fallait doucement la préparer à cette douloureuse épreuve du 10 décembre 1975. Sa petite-fille Annie me disait dernièrement : *« A l'annonce de la mort de Tonton, elle m'a demandé de l'accompagner pour revoir son fils. Pleine de bon sens, elle m'a simplement dit : « Tu me laisses me préparer, j'arrive »*. Moi aussi, je la revois le soir de la prière mortuaire, pauvre maman, « ratatinée » dans un coin, souffrant de l'immense douleur de la séparation d'avec son fils. En juin 1977, elle a été hospitalisée à l'hôpital de La Tour, puis à l'hôpital de Reignier où elle est décédée le 25 novembre 1977. Ainsi s'achève le récit de la vie d'une femme exemplaire : « La Mie », sage-femme à Viuz-en-Sallaz.



Aline à 22 ans

3 - Ce bâtiment a ensuite, et jusqu'à une période très récente, été occupé par la M.J.C. et la Bibliothèque

Hommage de reconnaissance

Accueil de la défunte en l'église de Viuz-en-Sallaz, prononcé par Monsieur l'Abbé Porret « Presque deux ans après son fils Henri, Aline Chaffard nous quitte. La vie terrestre était pour elle comme une prison. Depuis la mort de son fils, elle vivait dans son souvenir ; elle aspirait à le rejoindre. Elle était fatiguée de vivre, usée par les années de travail, de servitude, usée par les chagrins. Trois fois veuve, elle a été profondément meurtrie dans ses affections. Elle est enfin délivrée. Et pourtant, elle était une vivante ; elle aimait passionnément la vie, elle qui a assisté à la naissance de tant d'enfants, elle qui a aidé tant de vies fragiles à naître.

C'était à une autre époque, au temps où il y avait déjà, pourtant, une maternité à Viuz. Mais en ce temps-là, beaucoup de mères accouchaient à la maison. Aline Chaffard a ainsi sillonné les routes de Viuz et des villages alentour. Elle a répondu aux appels urgents, elle a apaisé par ses soins les craintes des mères, elle a calmé leurs souffrances, s'est réjouie avec les parents, avec la mère surtout qui « oublie les douleurs de l'enfantement tant sa joie est grande d'avoir mis au monde un enfant ».

Femme de foi, de cœur et de courage, Aline Chaffard a sans doute vu le Christ dans celle qui souffre et qui appelle au secours. Sa profession n'était pas d'abord un métier, mais un service du prochain. Elle en avait fait un véritable sacerdoce. Elle a même recueilli comme son enfant un enfant orphelin de mère dès sa naissance. En lui donnant la vie, sa mère avait perdu la sienne. Pour cet enfant qui portait son prénom, Aline Chaffard a été une véritable mère et lui, pour elle, un véritable enfant.

Elle a aimé passionnément la vie. Sans se payer de mots « en acte et en vérité », elle a aimé tendrement les siens. Je pense qu'elle avait fait le lien entre sa foi, son amour de Dieu et le service de ses frères humains, de ceux surtout, qui appellent à l'aide, qui ont peur parce qu'ils sont seuls, bref, de tous qui sont dans le besoin. La véritable qualité de la vie, c'est la qualité du cœur et du service. Nous allons célébrer le sacrifice du Christ, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre vie. Nous célébrons cette Eucharistie pour Aline Chaffard et son fils Henri. Qu'ils soient réunis pour toujours dans la gloire du Christ ressuscité ! »

Témoignages recueillis au hasard de rencontres

Son premier accouchement à Viuz-en-Sallaz : début février 1930, elle est appelée par M. Joseph Chardon dit « Mable » aux Brochets « Chez le Blanc à Binier ». Son épouse Esther, femme très minutieuse, avait préparé pour l'accouchement, à la suite de deux grandes pièces impeccables, une troisième plus petite, sombre et sans feu. Dès son arrivée, La Mie en constatant la pièce dit : « *Ma fille, je ne t'accoucherai pas là.* », et s'adressant à Joseph : « *Allume vite le feu dans le « pêle » et tout ira pour le mieux.* »

Elle est appelée un jour auprès d'une femme déjà maman de trois filles. Son mari attendait ce « Bon Dieu de garçon » et lui avait promis comme récompense une paire de « solards » (souliers). A la naissance, La Mie crie au mari : « *Vin vi la brava pouilla tota rosa* » (Viens voir la petite fille toute rose). Depuis le pas de la porte de la chambre, il a répondu : « *Ma pourra Mie, dé tous solards te t'en passerai.* » (Ma pauvre Mie, de tes souliers, tu t'en passeras).

Elle me racontait que des femmes très occupées aux champs emportaient leurs bébés et les plaçaient sur une couverture, voire même dans une caisse à pommes de terre bien garnie.

Mme Lucienne Mogeon m'a dit que sa maman était venue de Saint-Cergues pour accoucher à Viuz « Chez La Mie ».

Dédée Pellet Clovis m'a raconté : « Vers chez Tonie Félicien, au pont Béguin, vivait une famille se prénommant « de Sombreuil ». Un couple et trois filles. Lorsque le garçon est né, le père a dit à la sage-femme : « *Madame, songez que vous tenez dans vos bras Le Comte de Sombreuil* ». A cette réflexion, elle s'était trouvée déstabilisée et avait failli lâcher le bébé. Cet enfant n'a jamais porté ce titre. Son père meurt dans un accident de la route. A la suite d'une enquête de gendarmerie, il s'est avéré que c'était un nom d'emprunt et que ledit « Comte » était un voleur de grand chemin. Scandale à Viuz !

Des gens de la campagne, peu aisés, lui donnaient en paiement des pommes de terre, des légumes, des

œufs, etc. Elle comprenait bien leur situation et, malgré la sienne qui n'était pas brillante, elle acceptait toujours de grand cœur. Une personne m'a dit qu'un papa lors d'une naissance lui avait promis du bois, mais la promesse est restée sans suite. La naissance et les soins lui importaient plus que tout et elle n'hésitait pas à rester quelquefois deux à trois jours pour surveiller la patiente ; les femmes de ce temps-là ne suivaient ni cours, ni gymnastique, ni suivi, ni régime.

Pendant la mauvaise saison, les transports étaient par luge, traîneau, avec de grosses couvertures de cheval, par un temps glacial. Elle accomplissait, de jour comme de nuit, sa profession avec devoir dans des conditions souvent difficiles. Elle a accouché une femme née Alice Bel, épouse Bernhard, domiciliée à « Bard », d'un garçon, Gaston, devenu le docteur Bernhard exerçant en tant que gynécologue à la clinique de Savoie à Annemasse. C'est lui-même qui a mis au monde les deux premiers arrière-petits-enfants d'Aline Chaffard en 1974 et 1977. Pendant le premier accouchement, le docteur expliquait au personnel que l'arrière-grand-mère du nouveau-né « *lui avait mis sa première chemise* ». Lors de l'accouchement en 1977, le docteur voulait faire visiter à Aline une clinique moderne. Mais cette occasion ne s'est pas présentée, par suite de l'hospitalisation de La Mie.

A la place du Crédit Mutuel actuel, il y avait un terrain vague, des tas de graviers à étendre sur les routes l'hiver. C'était la propriété des Ponts et Chaussées de Saint-Jeoire. A cet emplacement, s'arrêtaient souvent des roulottes à cheval. Un jour, un gitan est venu la chercher pour sa femme qui attendait incessamment un enfant. Là, dans cette roulotte, dans un silence complet, et après une longue période, mais dans les meilleures conditions possibles, est né le bébé.

Elle a donné naissance au premier fils de Marie Alamand « vers Gevaux » à Saint-Jean le 1er janvier 1945. C'est le papa qui est venu la chercher en traîneau par grand froid. Il est revenu par le même moyen chercher « La Mie » pour qu'elle assiste au baptême. Entre parenthèses, bien des familles la conviaient à fêter cet événement.

En mars 1947, un incendie provoqué par la foudre s'est déclaré chez Gros dit « Titet » à Peillonex, famille de cinq enfants. Marie, la maman, venait d'accoucher à la maternité de Viuz-en-Sallaz d'un garçon prénommé Jean-Louis. Elle disait « *Porvu qu'y c'es pas chi no.* ». (Pourvu que ce ne soit pas chez nous). Assez vite, elle a su. Le lendemain, le papa venu lui rendre visite, se désolait en larmes. Mais avec courage elle lui a dit : « *tout le monde est vivant, on s'en sortira, et c'est celui-là (en désignant le bébé) qui a le plus besoin de nous.* »

Un soir, La Mie assistait à l'ancienne salle des fêtes, en compagnie de « La Tonie » à un petit théâtre de saynètes en patois. Elle jouissait pleinement du spectacle, lorsque sur le pas de la porte intérieure se présente Fernand Pellet-Langlais dit « Le Raquin » à la voix gutturale qui crie : « On demande la sage-femme » en renouvelant l'appel. « *Mie on vos appelle* » (Mie on vous appelle). La Mie se cale dans le fauteuil, feint de ne pas entendre, hausse les épaules : « *Y'a attendra ben* » (elle attendra bien). Et pourtant, elle se lève et part !

*Hommage à Aline Chaffard
raconté en toute simplicité, avec affection et
reconnaissance par sa belle-fille Henriette Chaffard*

SOLUTIONS MOTS CROISÉS p.22

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	B	O	N	N	E	V	I	L	L	E
2	A	G	I		R	O	G	U	E	
3	S	N		P	O	I	N	C	O	N
4	T	O	R	E		R	E	I	N	E
5	O	N		L		O	S	E		N
6	N		R	E	I	N			B	U
7	N	O	I	R		S	I	R	O	P
8	A	R	S	I	N		U		E	H
9	D	A		N	I		L	I	T	A
10	E	L	U		E	L	E	V	E	R

Mon père, cet émigré italien par son fils Pierre Savoini



Angelo Luigi (1894-1971)

Mon père, Angelo Luigi Savoini, a 14 ans lorsqu'en 1908 il quitte son village natal, Orta San Giulio, situé sur les bords du lac éponyme en Italie, à la recherche d'un travail, d'un emploi en Savoie ou à Genève. Tout cela est bien loin de nous et pourtant je me rappelle ce qu'il me racontait de sa vie, de son enfance avant de poser son destin à Contamine-sur-Arve.

Un souvenir

Angelo est né le 18 novembre 1894 dans ce magnifique pays des lacs italiens. La maison familiale dans laquelle il passa son enfance, et que nous fréquentions plus tard pour les vacances d'été, est toujours là, bâtie tout près du chemin qui mène au Sacro Monte¹. Il suffit de s'engager sur ce sentier bordé d'arbres en fleurs pour goûter toute la douceur et la sérénité du lieu. Là, si on garde un moment le silence, on peut entendre au printemps le bourdonnement des abeilles qui, goulûment, butinent le nectar des glycines en fleurs. Les senteurs qui se dégagent semblent nous conduire tout droit vers un lieu saint.

L'enfance de mon père fut baignée par la douceur d'une vie familiale paisible, entre son père Batista, cantonnier du village et sa mère Terèsa, ménagère à la maison des carabinieri au hameau de Legro à Orta. Il partage cette tranquillité avec un frère Guisèppe et une sœur Lucia qu'on a appelée plus tard « La Nonna Lena » un surnom plein de tendresse, elle qui vécut jusqu'à l'âge de 100 ans,

1 - En Italie du Nord, Sacro Monte, ou Montagne Sacrée, est un lieu de pèlerinage. Autour d'une église, se dresse une multitude de chapelles ornées de personnages en bois ou en plâtre polychromé représentant différentes scènes de la vie biblique ou de la vie d'un saint patron, comme ici à Orta, saint François d'Assise. C'est une conception de la Renaissance du XV^e siècle qui exaltait l'image et les représentations théâtrales de la vie religieuse.



En-tête de l'entreprise
Angel Savoini

La maison familiale à Orta.
L'oncle Anchisi, la Nonna
Lena, Adèle et ses trois
enfants

veuve de Pietro Anchisi, sacristain et portier du sanctuaire, sans enfant.

En cette fin du XIX^e siècle, l'Italie était un royaume (jusqu'en 1946). En 1860, la fusion de plusieurs états, dont le Piémont avait pris la suprématie, formait une nation : l'Italie. En 1894, le roi Humbert I^{er} régnait sur ce royaume qui, de la Sicile à Naples, de la Calabre à Rome, s'étendait jusqu'au Nord, sur la Vénétie, la Lombardie et le Piémont, aux frontières de la France, de la Suisse et de l'Autriche. La famille Savoini a vécu pleinement l'union de la Savoie avec le Piémont. Mais le sort des états change et affecte les populations. Après l'annexion de la Savoie par la France, d'un côté des Alpes les uns sont Français, tandis que de l'autre, ils deviennent Italiens. Les Piémontais et les Savoyards sont par conséquent des frères séparés.

Les raisons d'un exil

Les montagnes n'ont jamais été des barrières au transit des populations, depuis l'aube de l'humanité. C'est donc vers la Savoie et Genève que les frères séparés étaient attirés pour une vie meilleure, parce qu'une plus grande prospérité économique, un dynamisme industriel indiscutable et une forte demande de main d'œuvre se faisaient sentir. « *En Savoie, on se sentait encore un peu chez nous !* » disaient certains. Notre envie d'exil venait, non pas que chez nous ici en Italie, c'était la misère, mais parce que la terre de Savoie et Genève étaient un formidable aspirateur d'emplois et que la perspective d'un destin de projets, de réussites attisait nos espérances.

A 14 ans, ses études primaires terminées, mon père Angel n'a qu'une idée : quitter son pays pour un avenir qu'il voulait meilleur. Ce destin le mène auprès d'une tante, sœur de sa mère, qui avait épousé un Novarina résidant à Thonon, eux-mêmes originaires du Piémont.

« *Thonon, mai 1908*

Chers parents,

Je suis bien arrivé chez tante Teresa Novarina. Le voyage s'est bien passé. A Domodossola, on a dû changer de train ; puis par le tunnel du Simplon, on est arrivé à Brigues et à Martigny, et on a changé encore une autre fois pour prendre le train qui va à Evian. Je suis bien content car l'oncle Novarina va me faire embaucher dans la construction.

Votre fils Angel »

A Thonon, Angel retrouve des compatriotes ; ils sont nombreux venus d'Italie, surtout de sa région. Il y a là les familles Anchisi, Maulini, Novarina, Gianola, Botazzi, Francioli, Borini... Ils sont maçons, peintres, tailleurs de pierres et certains travaillent même dans l'hôtellerie.

L'hiver, la grande majorité retourne au pays. Ceux de la région du lac Majeur voyagent par le train du Simplon, pour d'autres, qui viennent de Turin, par le Mont Cenis. Mais dès le printemps revenu, Angel rejoint vite l'oncle Novarina à Thonon. Il embauche pour la « taille artificielle » et réalise des moulages pour faire l'encadrement des portes, fenêtres et escaliers préfabriqués, procédé qui sera développé plus tard d'une façon industrielle.

Courageux, travailleur, énergique, comme on peut l'être à 15 ans, Angel Louis ne rechigne pas devant la besogne. Il embauche sur les quais de Genève, pour classer, trier les pierres qui arrivent chargées sur les barges de Meillerie. Genève est à cette époque en plein essor immobilier. Les bâtisses se dressent partout le long des quais du Pâquis, la ville s'étend. On démolit les anciennes demeures, les remparts sont rasés et la demande de main d'œuvre explose.

« *Juin 1910*

Chers parents,

Depuis un mois, je suis à Genève. On commence le matin de bonne heure, vers cinq heures. C'est assez dur car il faut décharger les grandes barques qui arrivent de Meillerie, pleines de pierres, qu'il faut trier puis les monter dans des paniers en haut des étages. Je dois dire que j'ai les reins cassés, mais c'est un travail bien payé, aussi je suis content de ramasser un peu de sous suisses.

Votre fils Angel »



Angel Louis Savoini, soldat italien en 1915



Angel, Clarisse et leurs trois enfants, Pierre, Robert et Marie-Thérèse

Le retour en Italie pour la Grande Guerre

A 20 ans, Angel est mobilisé par l'état italien. Il accomplit un long service militaire qui l'engagera dans ce grand conflit dès 1915, au moment où l'Italie entre en guerre contre l'Autriche et la Prusse. Son frère Guiseppe, lui, ne reviendra pas, tué sur le front des hostilités, quelque part sur la frontière autrichienne.

Démobilisé en 1920, Angel repart pour la Savoie et trouve un hébergement chez l'oncle Tabozzi à Viry. Quelque temps plus tard, il est engagé comme maçon dans l'entreprise Jacolino à Viuz-en-Sallaz, un autre compatriote qui dirige une entreprise spécialisée dans la construction des fruitières.

Une heureuse rencontre

Angel travaille sur le chantier de la fruitière de La Perrine, en 1925, lorsqu'il fait la connaissance d'une douce jeune fille, Clarisse Falquet, habitante de ce hameau de Contamine-sur-Arve. Ils se marient la même année et un premier enfant vient à la lumière en 1926, Pierre, suivi en 1928 par Robert et en 1929 par Marie-Thérèse.

On l'appelait « L'Angel »

Les compétences et les qualités professionnelles d'Angel le décident à créer sa propre entreprise. Il se lance dans l'aventure en 1925 et devient très vite une référence dans le milieu de la construction savoyarde. En effet, derrière la silhouette élancée de cet homme, se dégagent non seulement une force physique, mais aussi, une délicatesse du geste et du cœur, qu'on a pu résumer dans l'interjection « L'Angel ». Les gens d'ici n'ont-ils pas pris l'habitude de dire « Allez voir L'Angel pour vos travaux ! », « C'est L'Angel qui a fait notre maison ! ».

« C'est L'Angel ! » Quelle belle interjection qui résume bien la personnalité de l'homme. Ses compétences professionnelles dépassent largement les limites de Contamine. Il est reconnu pour le sérieux du travail bien fait, mais aussi pour la qualité des relations humaines qu'il sait cultiver autour de lui. Le milieu professionnel auquel il appartient lui attribue volontiers ces atouts. Son activité d'entrepreneur en bâtiment le mène en Vallée Verte où sa compétence est sollicitée pour reconstruire une partie du chef-lieu de Boège, dévoré par un incendie après la guerre. C'est encore lui, L'Angel, qui entreprend le grand chantier des établissements Duret à Habère-Lullin. On le voit à Lucinges pour l'hôtel Bellevue, à Monnetier pour la rénovation du centre Cognacq-Jay, aux Gets, à Morzine pour l'agrandissement de l'hôtel Baud, ou à Megève en plein essor touristique.

On lui confie, vers 1936, la construction de la croix et de la barrière de béton, imitation bois, du château de Faucigny. Dans un autre registre, la collectivité de Scientrier lui attribue le marché de mise en place du réseau d'eau potable. Il réalise, en même temps, une trentaine de bassins en béton, dont certains existent encore. Ceux-ci étaient offerts par la commune, pour inciter les propriétaires à se raccorder au réseau.

En 1955, c'est à l'entreprise Savoini que l'on confie la rénovation complète du château de Villy à Contamine : percement de la grande porte d'entrée côté nord, construction d'un escalier intérieur, aménagement des cuisines au sous-sol, dortoirs, réaménagement de l'annexe, appelée conciergerie autrefois les écuries du château, etc. Tous ces travaux étaient destinés à améliorer le bâtiment pour accueillir les enfants de la colonie UFO-VAL. La paroisse de Contamine-sur-Arve fait aussi appel à L'Angel pour construire les croix des hameaux de Pouilly et du chef-lieu.

Souvent à vélo, L'Angel visite ses différents chantiers. Il connaît durant la Seconde Guerre mondiale la dure réalité des restrictions, des pénuries et des distributions parcimonieuses des matériaux de construction, ciment, chaux, plâtre etc., ce qui l'amène une année à cesser toute



La famille Angel Savoini à Orta



Pierre Savoini,
en Algérie en 1948

activité par manque de matières premières. Nullement découragé durant ce temps d'arrêt, il n'hésite pas, avec son ami Chappex, à revêtir l'uniforme de ramoneur... Il fallait gagner son pain !

Un enracinement familial

Pour pouvoir créer sa propre entreprise, il doit demander sa naturalisation française. C'est une démarche tatillonne, compliquée, et, dans un document officiel qu'on lui délivre pour toute la famille, on souligne que ses enfants sont nés « de père étranger Italien ».

1945, un drame familial vient endeuiller la famille. Clarisse, sa chère épouse, succombe à la suite d'une mauvaise opération, à l'hôpital de Bonneville. La pénicilline aurait pu la sauver, mais l'antibiotique était encore trop rare, mal commercialisé, peut-être réservé. En 1958, treize ans plus tard, Angel se remarie avec Marie-Louise Baud-Naly, veuve Giguët. Au soir de sa vie, c'est un moment de paix qu'ils partagent tous les deux. Angel Louis décède en 1971, Marie-Louise en 1989.

Bien établi dans la société savoyarde, Angel n'a jamais oublié ses racines, puisées au pays des lacs alpins, à Orta dans la province de Novara, royaume de Piémont-Sardaigne. Il garde fidèlement ses attaches familiales. Chaque année, avec les enfants, ils refont le voyage vers la terre des ancêtres et les petits-enfants découvrent à leur tour la vieille maison familiale, le trésor d'une histoire. Angel a su faire partager à ses enfants et petits-enfants le goût du travail bien fait, le sens du bien commun et du service rendu. Serge, Fabienne, Nicole, Jacqueline, Aline, Elisabeth, Dominique, sans aucun doute, furent à bonne école.

Pierre, son fils aîné, suit la même voie. Après ses débuts à l'école du village avec M. Grillon, il est choisi pour entrer au collège Plain Château à La Roche. Intelligent, esprit curieux, il suit des cours d'architecture avant de s'embarquer en 1947 pour l'Algérie (Batna) pour accomplir un service militaire dans l'artillerie de montagne. De retour, il épouse en 1950, Adèle Croset. En 1963, il crée à son tour sa propre entreprise de maçonnerie. Son père Angel est fier de la réussite de son fils. Pierre et Adèle ont trois enfants, Serge, Nicole et Elisabeth.

Quant à son deuxième fils, Robert, il épouse Arlette Decroux avec laquelle il a trois enfants, Fabienne, Jacqueline et Aline.

Sa fille Marie-Thérèse épouse Edmond Thabuis et ils ont une fille, Dominique.

Aujourd'hui, Pierre et Adèle contemplent leur parcours de vie, avec bonheur et sérénité. Ils regardent admiratifs le voyage de leur père et beau-père Angelo Luigi. L'exil, l'émigration, avec son lot de sacrifices, de labeur, les regards douteux, les sarcasmes envers les étrangers, les jalousies n'empêchèrent pas un parcours fait de courage, de travail, et la fierté d'avoir trouvé dans l'honneur, lui l'émigré italien, une place parmi les hommes.

*Propos recueillis par Michel Pessey-Magnifique
auprès de Pierre et Adèle Savoini*

REMERCIEMENTS :

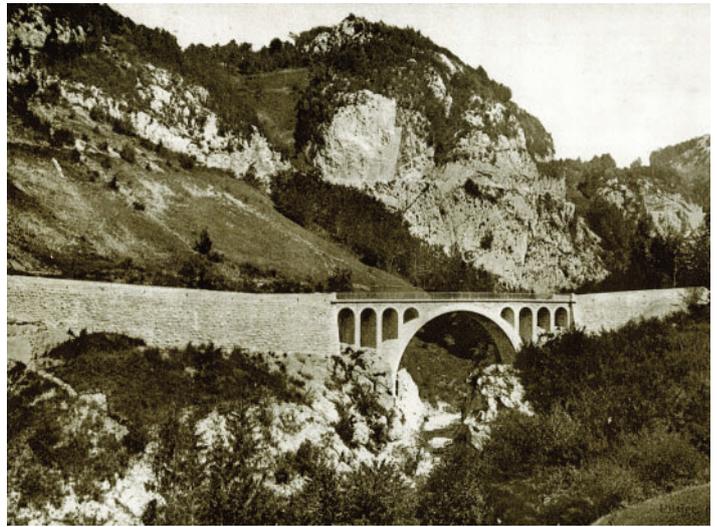
Merci à Pierre et Adèle Savoini pour leur témoignage.

Pierre et Adèle à Orta et l'île San Giulio



Ainsi pont, pont, pont

La vallée du Risse est traversée par le torrent du même nom, qui prend sa source dans les montagnes d'Hirmentaz sur la commune de Bellevaux. A certains endroits de son parcours, il fend littéralement le massif en deux, et tirerait justement son nom de cette configuration. Son appellation d'origine à savoir « Riche », pourrait dériver du gaulois « rica » qui signifie sillon, déchirure, fente. On trouve d'ailleurs non loin de celui-ci des parcelles cadastrées sous le terme de « Sur Riche ». Ces abords sur la commune d'Onnion sont constitués de terrains



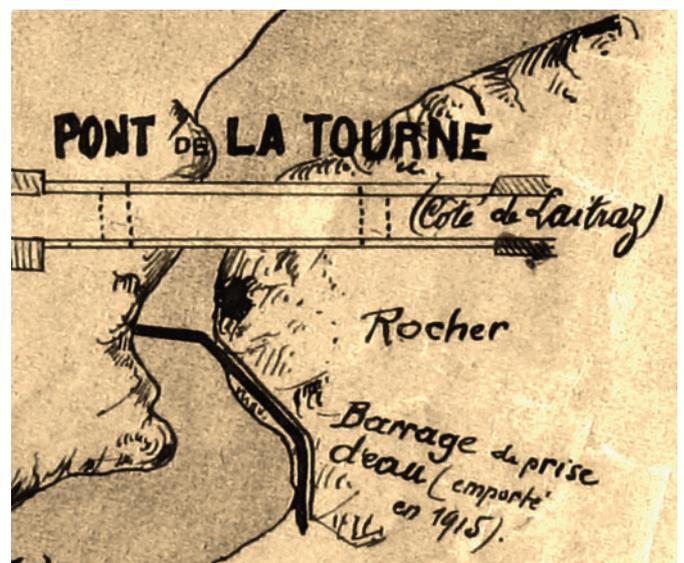
Le pont de la Tourne

glaiseux qui glissent inéluctablement en direction de la rivière. Ne disait-on pas jadis, que le Risse était le plus gros propriétaire de la commune ? L'histoire du village, avec les catastrophes aux Boussages, le Bourg et Serraval en frontière d'Onnion, nous a à maintes reprises, prouvé que l'homme ne peut guère faire face à dame nature. Et encore de nos jours, il suffit d'observer les changements qui s'opèrent à proximité des berges et le Risse reste sous surveillance.

La Tourne

Dans un tel contexte la traversée de la rivière fut toujours une mission difficile, voire impossible selon les saisons, et toute l'histoire de tout temps s'est forcément écrite autour de ces difficultés. En témoin un précédent article sur la chapelle de Laitraz¹. En 1707, il faut traverser « une rivière entre deux pentes fortes rapides et périlleuses dans les temps de pluie qu'on ne peut passer sans danger ». Durant des siècles, voire un millénaire, le seul moyen de traverser est un pont de planches situé au lieu-dit Piccot, pont qui est à refaire chaque année à la suite de la fonte des neiges que l'on imagine aisément beaucoup plus importantes à cette époque qu'aujourd'hui².

Revenons tout d'abord au nom du site, nous parlons de nos jours du « Pont de la Tourne », mais les habitants ont oublié qu'avant d'être le nom de ce pont « La Tourne » est avant tout le nom du lieu et surtout le nom de la prise d'eau alimentant les moulins de Piccot situés en contrebas. En effet, la tourne est un artifice creusé à même le rocher et fait office de point de départ du bief, appelé en patois « la bévire ». Stricto sensu, l'eau tourne, dévie vers le canal à la sortie du barrage.



Plan de situation du pont

- 1 - Le Petit Colporteur n° 19, pages 1-4 (2012).
- 2 - L'Europe connut une période de refroidissement, qualifiée de petit âge glaciaire, jusque dans les années 1850-1860.

Constat de l'huissier Louis Pelletier de Saint-Jeoire du 23 novembre 1905

« Je soussigné Louis Pelletier huissier du tribunal civil [...] déclare m'être transporté en la commune d'Onnion lieu-dit : Pont de Piccot à environ 150 mètres du pont de ce nom, sur le lit de la rivière du Risse soit à proximité du tracé de la route à construire pour aller à l'Etraz faisant continuation au tronçon de cette même route déjà achevé jusqu'au Risse ; où nous y avons constaté un barrage, formé de poutres en sapin superposées et croisées deux à deux au milieu du lit du Risse, présentant dans l'ensemble l'aspect de deux plans se coupant, suivant un angle presque droit rentrant en amont, d'une hauteur de 6 mètres environ et d'une largeur suivie en la partie supérieure d'environ 10 mètres ; les extrémités des poutres à droite et à gauche du lit du Risse ; appuyées contre des entailles pratiquées dans les rochers de chaque côté du Risse. Le dit barrage captant l'eau du Risse pour la faire déverser dans le bief ouvert à la hauteur du barrage sur la rive gauche et la conduisant au village de Piccot où elle fait mouvoir les artifices des moulins et de la scierie appartenant aux requérants... ».

Le pont : beaucoup d'eau, beaucoup d'encre

Avant d'en arriver à la construction du pont qu'une bonne moitié des habitants de la commune traverse matin et soir, beaucoup d'eau a coulé et surtout beaucoup d'encre. Depuis d'innombrables siècles, le constat est sans appel, le chemin ancestral qu'empruntent les paysans des hameaux des Bous-sages sur la rive gauche est impraticable, non seulement à cause des crues répétitives mais aussi à cause des glissements de terrain incessants. Il fut nécessaire à plusieurs reprises de déplacer le chemin dit de « Sous Vey » situé entre Piccot et le hameau d'Amoulin.

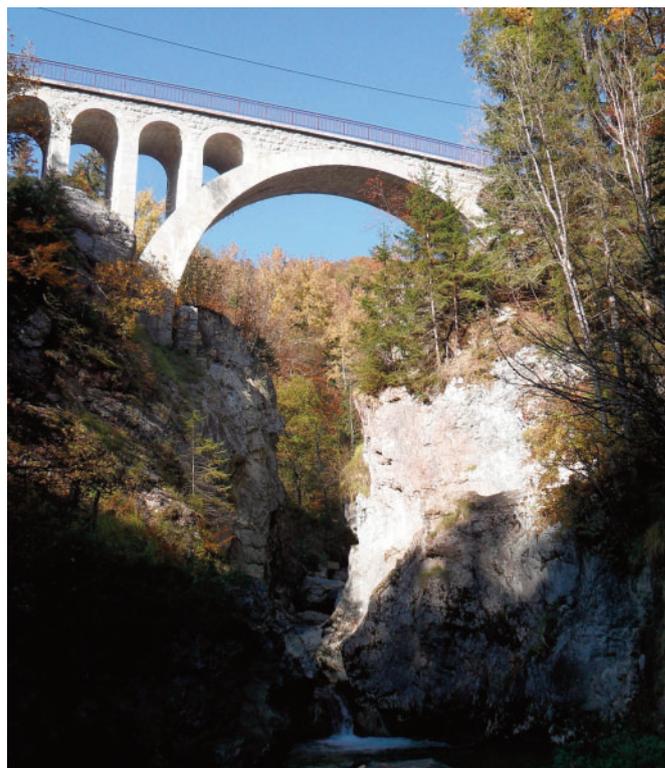
Visite Vicinale de 1772 :

« [...] Dès la traverse de cette ravine commence la montée appelée Sous Vey, très rapide passant au-dessus d'une autre ravine qui se trouve plus bas sur le même torrent du Risse, qui augmente en s'élevant toujours de plus en plus dans le temps des grandes pluies et débordement du torrent, a déjà obligé la paroisse de changer et transporter plus haut cette montée pour arriver au nant d'Amoulin

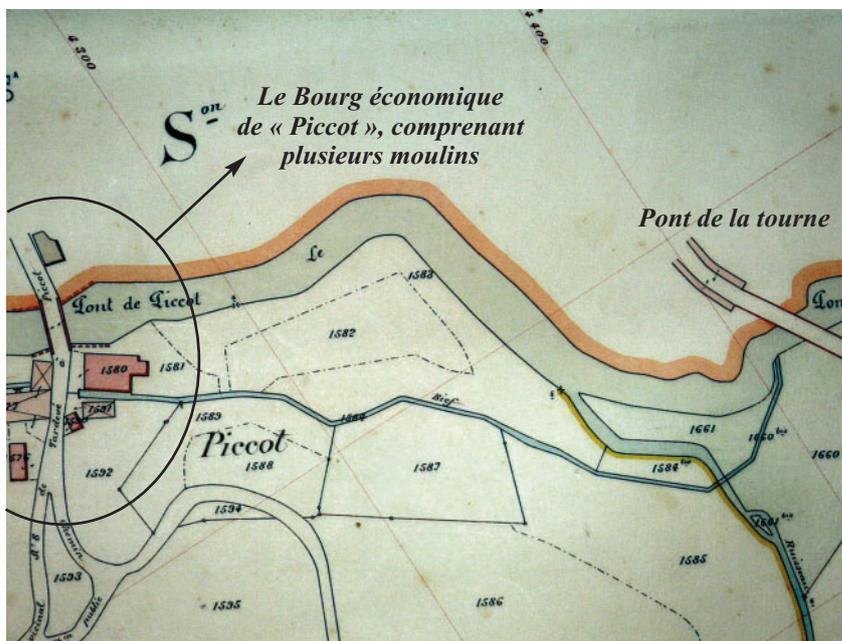
où elle va rejoindre le chemin tendant de l'église à Mégevette ». Au vue de toutes les difficultés que représente ce chemin, proie des éboulements, l'idée d'un pont germe pour la première fois dans l'esprit des hommes comme en témoigne la suite de la visite vicinale.

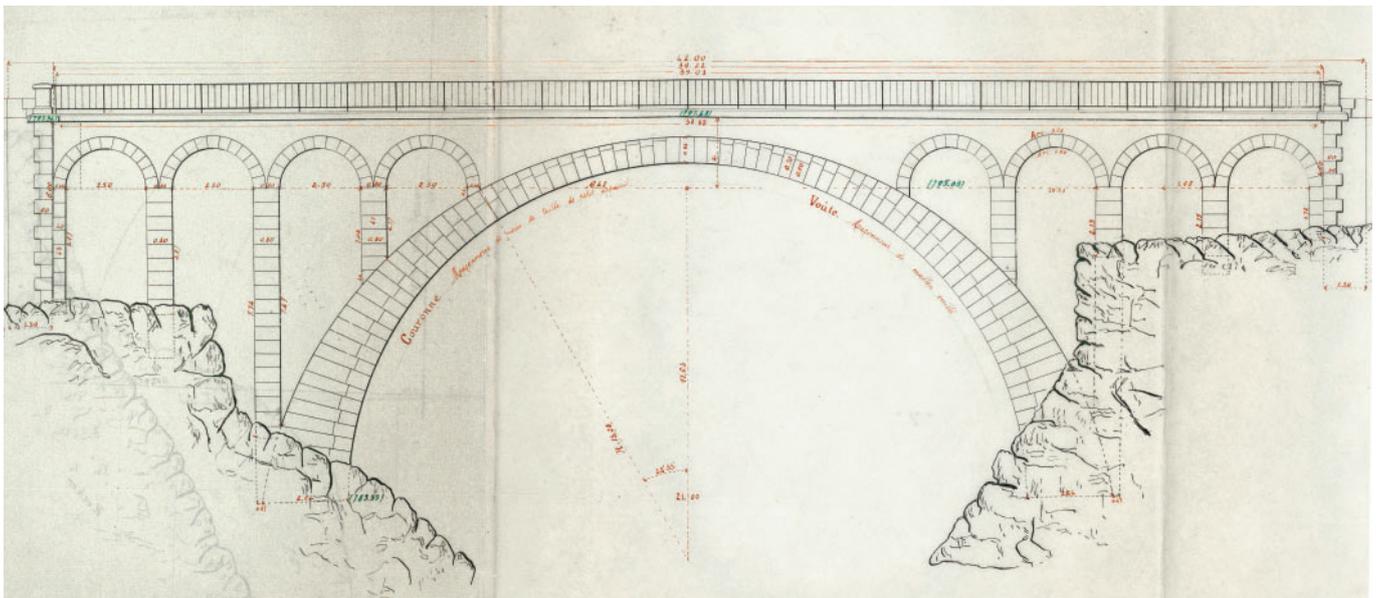
« [...] De le transporter ailleurs ; qu'en le passant et suivant celui d'Amoulin et descendre par un contour sous le rocher de la Trappaz pour arriver à deux pointes de roche qui se trouvent vis à vis l'une de l'autre sur les deux bords du torrent de Risse au-dessus de l'écluse qui fournit l'eau dans la bévière des moulins de Piccot et sur les-

Enfin le pont est construit à La Tourne

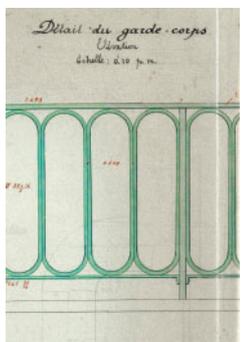


Extrait du cadastre de 1920

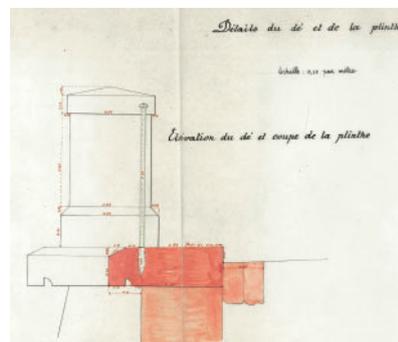




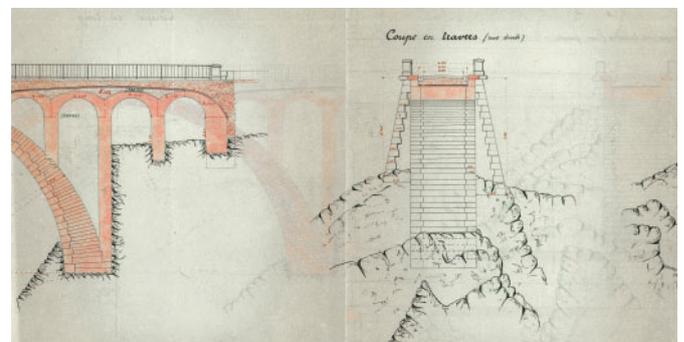
Plan daté de 1903, issu du dossier des Ponts et Chaussées



Détail du garde-corps



Détail du dé et coupe de la plinthe



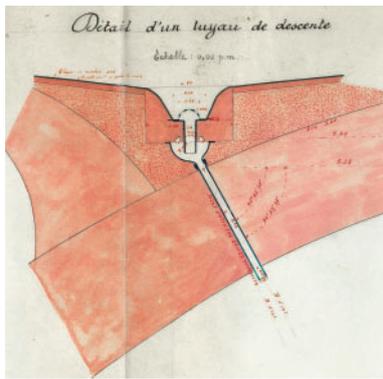
Coupe en long, coupe en travers

quelles deux poutres [sont posées] l'on pourroit jeter un pont qui seroit solide à la vérité mais dont la paroisse n'est pas à peu près en état de supporter la dépense, à laquelle les deux provinces de Faussigny et Chablais parviendroient devoir concourir ».

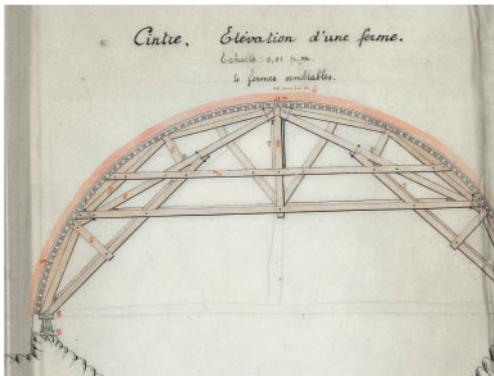
Malgré l'évidence de cette conclusion, il faudra attendre pas moins de 70 ans avant qu'à nouveau l'on envisage de construire l'axe principal à La Tourne et non plus à Piccot, qui se verra néanmoins doté plus tard d'un pont en dur. Mais l'idée repart au tiroir pour encore une cinquantaine d'années et c'est en 1899 qu'elle ressurgit définitivement. La vie est loin d'être un long fleuve tranquille, deux points de vue apparaissent au sein du conseil municipal, certains souhaitent que le pont soit construit au niveau de Bellossey, afin de valoriser la ressource principale de la commune, la forêt de Raty, en créant des accès pratiques permettant le transfert de bois. La seconde est d'orienter le projet à la Tourne. On trouve alors un compromis en procédant à l'étude de la future construction au Faÿ, lieu situé entre le village du Pessey et le rocher du Saix, endroit exact où 100 ans auparavant le village des Bousages avait disparu.

Tu es pierre et sur cette pierre je construirai... un pont

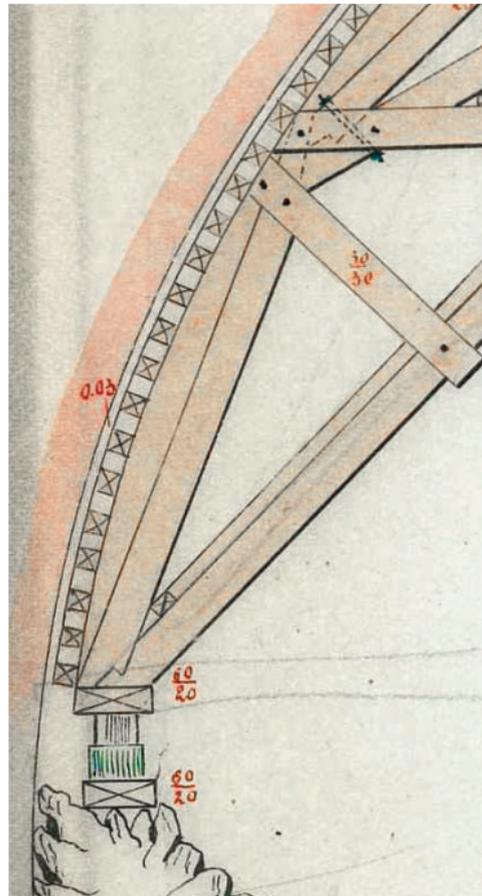
Et c'est à la Tourne que le projet est implanté. Mais les débuts sont difficiles, un premier tronçon est réalisé, côté Amoulin au lieu-dit les Ferrages. En effet, le projet ne se résume pas qu'à la construction de l'ouvrage d'art, c'est tout un ensemble qui est à réaliser. Cette première partie comprend un mur de soutènement, qui comme beaucoup d'anciens aiment à le rappeler, « est aussi haut que large à sa base ». La commune rencontrera plus tard des obstacles pour la suite des travaux car la première entreprise connaît des difficultés financières. C'est alors un entrepreneur de Taninges Adelin Perrier qui prend la relève en construisant le pont. On découvre en détail « Le projet de construction de la partie comprise entre La Tourne et Le hameau de Laitraz » daté de 1903, visé par l'agent voyer cantonal M. Bourdier, M. Gaillard l'agent voyer d'arrondissement et l'agent voyer en chef M. Schoendoerffer.



Le puisard : détail d'un tuyau de descente



Cintre élévation d'une ferme ;
4 fermes semblables



La boîte à sable

Source : Une tour de trois cents mètres Gustave Eiffel-1900, p. 104

« Les boîtes à sable sont des cylindres en tôle de 0,50 m de hauteur et de 0,40 m de diamètre que l'on remplit en partie de sable très sec et dans lesquels on introduit un tampon de chêne fortement fretté de 0,50 m de hauteur, formant un piston. Le cylindre porte à sa base un trou que l'on ferme avec une fiche en bois. Si l'on retire cette fiche et que l'on gratte par l'ouverture le sable contenu dans le cylindre, ce sable s'écoule, mais l'écoulement s'arrête dès qu'on ne le provoque plus. Il s'ensuit qu'on peut régler la descente du piston avec une extrême lenteur et l'arrêter exactement comme on le désire »

« [...] le pont à construire comprend une seule voûte de vingt mètres d'ouverture, les culées³ sont prolongées par des tympan⁴ évidés longitudinalement et comprenant chacun quatre voûtelettes de deux mètres cinquante d'ouverture, supportées par des piles de quatre-vingt centimètres d'épaisseur [...] la largeur du pont est de quatre mètres, entre les garde-corps ; elle comprend une chaussée charretière de deux mètres cinquante, deux caniveaux pavés de vingt-cinq centimètres de largeur et deux trottoirs sur la plinthe, limités par les garde-corps. »

Au cœur même de la construction se trouve des trésors d'artisanat.

Le puisard : « Les appareils de descente d'eau seront ainsi établis : dans un bloc de pierre particulièrement choisie, très saine et très homogène, d'une seule pièce de quatre-vingt centimètres de longueur, de quatre-vingt de largeur et de cinquante de hauteur sera creusé un puisard [...]. Au-dessus du puisard sera établi, noyé dans la maçonnerie de béton de sable et fixé contre les parois inférieures par deux ailes, un récipient en tôle, creux, demi-sphérique, sa partie inférieure étant allongée en forme de goulot, dans la direction du tuyau de descente traversant la voûte »

Mais le clou du spectacle reste la grande voûte : « Le cintre comprendra un poinçon principal, soutenu par deux arbalétriers principaux, entés eux-mêmes sur les premiers arbalétriers s'appuyant sur les semelles des

boîtes à sable et soutenus par deux arbalétriers principaux inférieurs soutenus par des boîtes à sable et venant se enter⁵ sur les arbalétriers principaux. [...] Les fermes du cintre reposeront par l'intermédiaire de semelle sur des boîtes à sable ayant une hauteur totale de 0m50 dont 0m30 pour les boîtes à sable, le diamètre sera de 0m50, elle sera de type ordinaire, la hauteur du sable dans la boîte sera de 0m15. Le sable à employer dans les boîtes sera torréfié et porté à la température du rouge vif, avant son introduction dans les boîtes ; celles-ci pour être protégées contre l'humidité, pendant l'exécution de la voûte et jusqu'au décintrement, seront enfermées dans des boîtes carrées en bois remplies de plâtre gâché ; ces boîtes auront 0m70 et seront hermétiquement fermées à leur parties supérieure et inférieure »

On imagine aisément l'exaltation mais aussi la pression lors du décintrement, il était conseillé de décintre à l'issue d'une période humide, car le bois gonfle lors des épisodes pluvieux puis dégonfle et se décolle légèrement

3 - Appui d'extrémité d'un pont, les culées comportent généralement un mur de front et des murs latéraux dits en aile ou en retour suivant leur implantation.

4 - Mur qui forme la façade d'un pont en maçonnerie.

5 - Abouter, ajouter, greffer.

La condition ouvrière

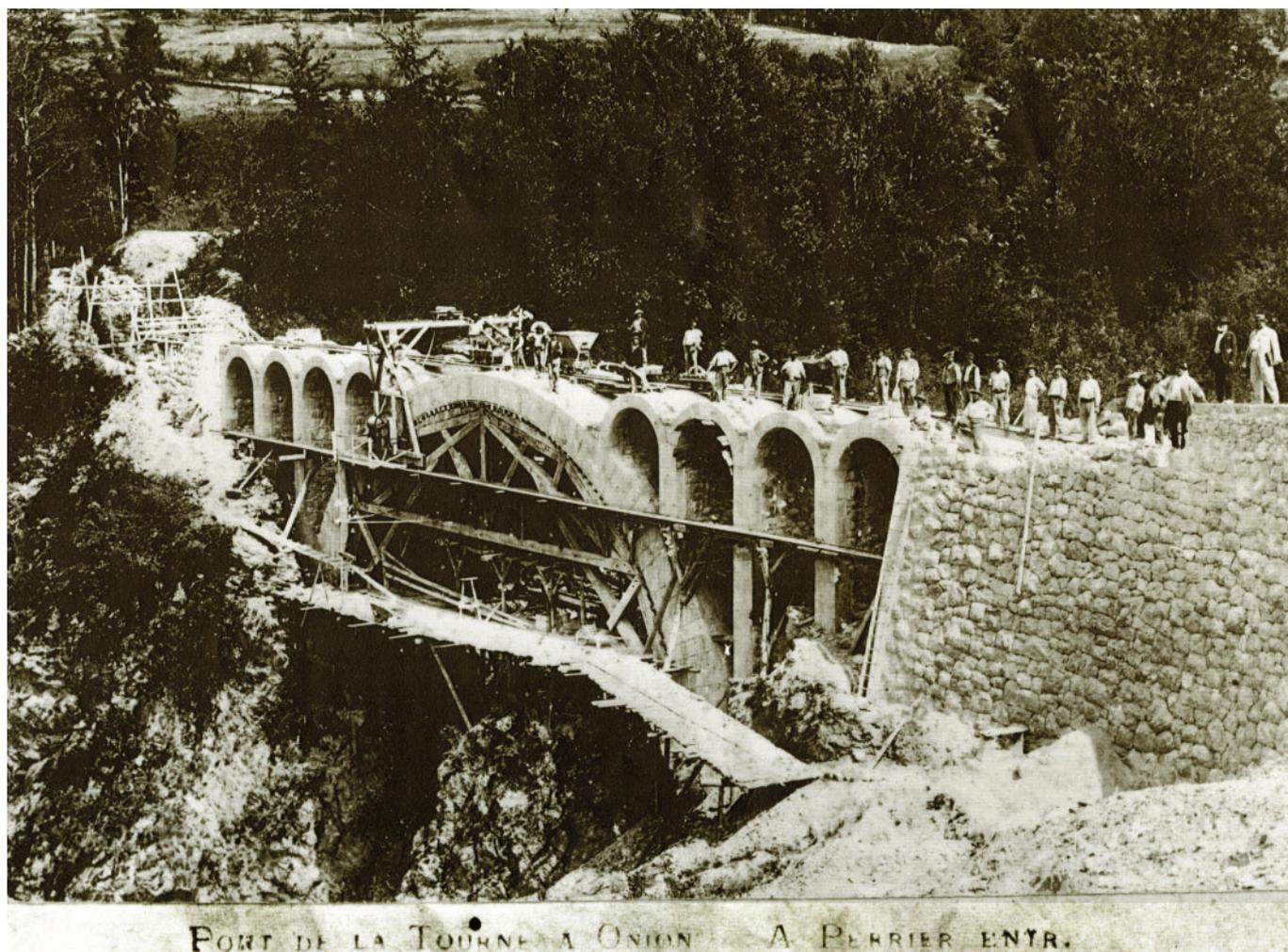
Sur cette photo, les ouvriers posent fièrement pour la postérité, en effet il n'était pas donné à tout le monde de participer à un chantier d'une telle envergure, bon nombre d'entre eux venaient d'Italie, laissant parents, femmes et enfants dans leur village natal (ce fût également le cas pour la construction du Pont de Bellossey), certains ne repartiront d'ailleurs jamais et s'installeront définitivement au village. Ce type d'entreprise périlleuse, contrairement à aujourd'hui, ne tenait aucunement compte des règles de sécurité que nous connaissons actuellement. Il est à préciser que la passerelle que nous apercevons au premier plan ne comporte pas de barrières de sécurité et que le travail s'exécute au-dessus de la retenue d'eau alimentant les moulins de Piccot ; celle-ci disparaîtra emportée en 1915, soit 7 ans après l'inauguration du pont. Les risques mortels font partie intégrante du quotidien de ces ouvriers de l'extrême, même si des lois voient le jour en cette fin de XIX^e siècle et en l'occurrence celles concernant les accidents du travail (9 avril 1898). Elles n'en sont qu'à leurs balbutiements, et il est à déplorer la perte d'un jeune ouvrier.

Déclaration de décès :

« L'an mil neuf cent six, le douze juin à six heures du soir, devant nous Urbain Victor, maire et officier d'état civil de la commune d'Onnion [...] ont comparu messieurs Perrier Adelin âgé de trente-un ans, entrepreneur de travaux publics et Chomé âgé de soixante-quinze ans, surveillant de travaux publics, tous deux domiciliés actuellement à Onnion lesquels nous ont déclaré qu'aujourd'hui douze juin à trois heures du soir, le nommé Cérati Pierre, âgé de vingt-huit ans, ouvrier journalier, résidant à Onnion né et domicilié à Tizzano, province de Parme, Italie, fils de Cérati Octave et de Ferrari Catherine, époux de Ruchi Anna-Marie, tous sujets de Tizzano, est décédé à sa résidence à Onnion, hameau de Piccot, maison Cabuis.[...] »

Cette importante entreprise sera néanmoins réalisée en l'espace de 3 ans, les travaux commencèrent fin décembre 1905 et vont finir courant 1908. Il semblait que le plus difficile était derrière, avec l'achèvement du pont. Mais le périlleux était à venir !

Le chantier et les ouvriers. La passerelle et le cintre



L'inauguration

Celle-ci devait en effet marquer les esprits durant encore bien des décennies. L'ancien maire en fera d'ailleurs état dans son discours relaté par le journal « Le Progrès » lors de la manifestation.

« *Mr Guebey ex-maire rappelle les difficultés politiques rencontrées* ». Il est à signaler que lors du choix de l'implantation de l'édifice le projet était passé de justesse et le maire du moment Victor Urbain avait utilisé sa voix prépondérante. Deux hommes politiques joueront des rôles cruciaux dans ce projet, Emile Favre député, et le sénateur Emile Chautemps.

En plus des différends politiques, les hôteliers de la commune se disputent le service du banquet et les deux rives du Risse quant à elles se disputent le lieu où se dérouleront les agapes. C'est à ce moment-là qu'Isidore Cavet, aubergiste à Onnion, monte à Paris pour fait appel à M. Chautemps afin d'être retenu pour la préparation du banquet et, pour calmer les esprits échauffés, Isidore Cavet décidera de faire le repas sur le pont, sous un chaiteau monté pour l'occasion. Mais malgré ces compromis, la veille de l'inauguration, les tables seront nuitamment souillées. Néanmoins le jour de l'événement se déroule dans la joie et l'allégresse comme en témoigne l'article du « Progrès » du 30 juillet 1908.

« *La commune d'Onnion était en fête dimanche à l'occasion de l'inauguration du pont de la Tourne. Ce bel ouvrage, dont le projet a été dressé par M. Bourdier conducteur des Ponts et Chaussées et construit par M. Adelin Perrier, sous l'habile direction de M. Ballet, agent voyer, fait le plus grand bonheur de l'entrepreneur qui a dû surmonter des quantités de difficultés dans cette*



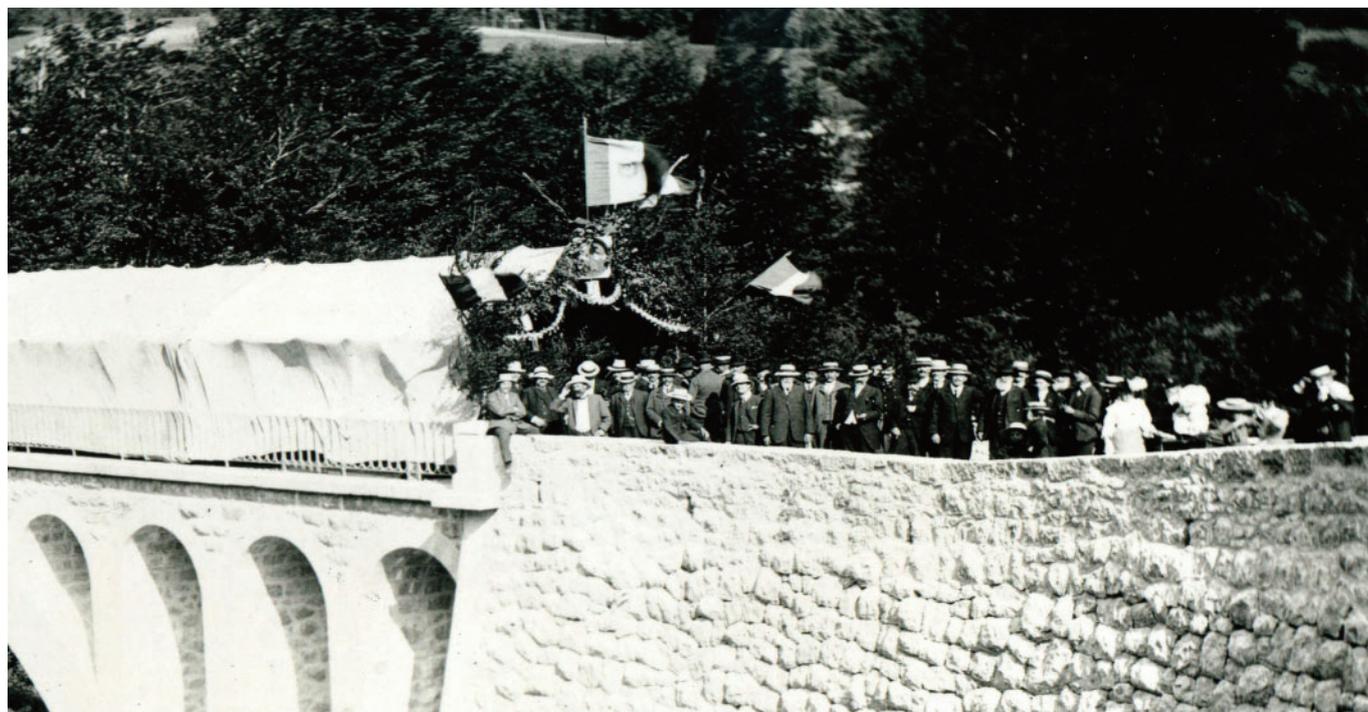
Au cimetière de Bonneville, la stèle commémorative du député Emile Favre (1869-1918), les Onnionnais ont participé financièrement à l'érection de ce monument

PROFESSIONS	PRIX DE L'HEURE
Terrassier	0 40
Mineur au rocher à ciel ouvert	0 45
Mineur en galerie	0 60
Maçon	0 60
Aide-Maçon-Manœuvre ou bardeur	0 40
Petit-Manœuvre	0 30
Maçon-Poseur	0 65
Tailleur de pierre	0 60
Tailleur de pierre ravaleur	0 70
Cimentier aux enduits	0 60
Aide Cimentier	0 40
Cimentier applicateur-mouleur	0 70
Charpentier	0 60
Manœuvre aide charpentier	0 40

Les heures supplémentaires sont majorées : 20 % de jour, 30 % de nuit, 100 % pour travail dans l'eau

gorge sauvage du Risse. Il est composé d'une arche principale de vingt-deux mètres d'ouverture, et de huit voûtelettes latérales, et à trente mètres au-dessus du lit du torrent. Cette entreprise hardie, commencée à la fin décembre 1905 a été menée rapidement par M. Perrier ; malheureusement, au cours des travaux, il y eut plusieurs accidents, dont un mortel. Le montant total des travaux, avec la construction du chemin, s'est élevé à 210 000 francs sur lesquels l'état a alloué une subvention de 120 000 francs. A notre arrivée à Saint-Jeoire, des voitures attendaient les invités ; nous avons pris place avec MM. Chautemps, sénateur ; Gaillard, ancien agent voyer d'arrondissement à Bonneville ; Gérard, agent voyer d'arrondissement intermédiaire ; Ballet, ancien agent voyer cantonal à Viuz ; Deruaz, l'actif successeur de M. Ballet ; Cheneval, maire de Viuz-en-Sallaz ; Cheminal, maire de Ville-en-Sallaz ; Dupraz, conseiller d'arrondissement, Cherdon maire de Saint-Jeoire ; docteur Besson, ancien conseiller général du canton de Saint-Jeoire ; Perrier, entrepreneur ; Louis Bosson, président de l'action républicaine d'Onnion, etc.

A l'entrée du chef-lieu, nous sommes reçus par M. Urbain, maire d'Onnion ; par M. Emile Favre, député, en villégiature à Onnion, et par tout le conseil municipal. Partout l'on voit des guirlandes et des lanternes vénitiennes ; avant de visiter les travaux, le champagne nous est offert sur la voie publique. Pendant ce temps, la fanfare de Saint-Jeoire exécute un des meilleurs morceaux de son répertoire. La visite des travaux nous a conduits jusqu'au hameau de Laitraz, où un deuxième vin d'honneur au champagne était préparé sur le chemin ; après le pont métallique de l'Eau Froide, nous avons visité les écoles, ensuite, musique en tête, nous nous sommes ren-



Le chapiteau sur le pont pour les festivités de l'inauguration

dus en cortège, sur le pont de la Tourne, transformé en vaste salle de banquet très bien décorée et abritée par des bâches. L'entrain était très grand, le menu délicieux, fort bien servi, a été dégusté avec plaisir par tous les convives. A la table d'honneur aux côtés de M. Urbain, maire d'Onnion, avaient pris place [...].

Pendant le repas, l'artillerie ne s'est pas arrêtée un seul instant de se faire entendre (on voit bien que la poudre n'est pas chère dans la zone !).

Au dessert M. Urbain a ouvert la série des discours. Après avoir excusé M. Schoendoerffer, ingénieur en chef, il a témoigné ses remerciements aux élus, à tous les degrés, au personnel du service vicinal, à l'entrepreneur Perrier, au vieux mais toujours vert surveillant Chomé ; en un mot à tous les collaborateurs qui ont contribué à la construction de la route et de ce beau pont ; il a terminé en levant son verre au président Fallières.

M. Gaillard sous-ingénieur, a fait l'éloge de la commune d'Onnion dont les sacrifices l'ont dotée d'un réseau vicinal parfait. Il a levé son verre aux représentants de la commune. M. Guebey, ex-maire, après avoir rappelé les divisions politiques qui rendaient les affaires difficiles, a remercié MM Ballet et Gaillard, ingénieurs ; Perrier, Déruaz et Chomé, du concours prêté pendant la construction ; il a terminé en levant son verre à MM Chautemps, Favre et Besson, et à la république. (Musique)[...]

Avant de se séparer, le maire d'Onnion a porté un toast à la presse, auquel a répondu le représentant du « Progrès » qui a levé son verre à la santé du maire d'Onnion, à Mme Urbain, au conseil municipal, et à la société d'action républicaine d'Onnion.

Et demain...

En 2015, fidèle à son poste, remplissant sa mission, le géant de pierre se dresse toujours fièrement et le savoir-faire des artisans lui permet de traverser les siècles. Les résultats d'une récente étude commanditée par la commune ont prouvé que sa structure est comme au premier jour. Le temps qui passe laisse néanmoins des traces, les goudronnages successifs ont fait disparaître les trottoirs d'autrefois et ont considérablement rehaussé la chaussée, les ruissellements et l'utilisation moderne du sel l'hiver ont altéré les parements ; il est important aujourd'hui de le restaurer.

Il serait catastrophique de lancer un programme qui défigurerait irrémédiablement cet ouvrage d'art qu'est le pont de la Tourne. Notre société tend à adapter les ponts anciens à la circulation moderne et les édifices qui ont un intérêt culturel et historique sont alors dénaturés pour toujours comme on peut le voir en d'autres lieux. Il est donc crucial que les élus prennent la bonne décision.

Yannick Chavanne

SOURCES :

- Archives communales.
- Archives privées.
- « Une tour de trois cents mètres » Gustave Eiffel-1900, p. 104.
- Lettre de Mme Boimond à Mme Cavet.
- Annuaire de la zone.

Eglise Saint-Pierre de La Tour

Restauration de l'église au cœur de la cité



L'église sur son promontoire

Tout d'abord, l'église est le lieu où est célébré le culte chrétien, mais c'est avant tout un espace d'accueil, de visite, de rassemblement, de méditation, de tolérance, de mémoire : l'église s'ouvre à l'homme, à tous les hommes quelles que soient les convictions de chacun.

Ensuite, l'église prend toute sa place dans le village où elle est érigée ; elle accompagne la mairie, l'école, la place publique et la salle des fêtes. D'architecture remarquable, elle fait surtout partie du patrimoine, ceci bien souvent depuis la période sarde où elle a été construite ou reconstruite dans notre contrée de Haute-Savoie.

Elle est un repère dans l'environnement.

La nécessité de constituer une équipe homogène pour mener à bien la restauration d'un tel lieu

L'acteur principal du projet est le maître d'ouvrage, représenté par le Maire de la commune et son Conseil municipal. En effet, depuis la loi de 1905, date de séparation de l'Eglise et de l'Etat, le bâtiment église est la propriété de la commune ; elle en assure la

perennité. Le deuxième acteur est l'affectataire des lieux, représenté par le curé de la paroisse et son conseil paroissial, ainsi que par l'Association Culturelle et Sociale.

Après consultation réglementaire, le maître d'ouvrage désigne un architecte qui sera le troisième acteur et maître d'œuvre de l'opération. Ce dernier accompagnera le maître d'ouvrage et l'affectataire durant de

longs mois pour constituer le projet de rénovation. Le projet définitif est constitué d'images graphiques (plans, croquis, coupes, etc.), accompagnées d'un budget prévisionnel précis réparti par corps de métiers : le maître d'ouvrage détermine le projet définitif en toute connaissance de cause.

Pour mener à bien un tel projet, une motivation sans faille doit animer tous les acteurs constituant l'équipe de restauration, et ceci jusqu'à la livraison du chantier.



Echafaudages



Un angelot bien abimé

Le choix des entreprises : « des artisans d'Art »

Le choix des entreprises¹ est également prépondérant pour la réussite de la restauration : ces dernières sont retenues pour leurs compétences et leur savoir-faire en matière de 'restauration d'art'. Le prix de leurs prestations doit également rentrer dans le cadre du budget prévisionnel maîtrisé.

L'esprit de la rénovation de l'église Saint-Pierre de La Tour

L'architecture de chacune des églises de notre région est unique. L'esprit de la rénovation est axé sur la mise en valeur des éléments qui constituent la particularité de cet édifice unique : elle restera non sans fierté, l'église Saint Pierre de La Tour, dans sa parure des plus beaux jours. Essayons-nous à repérer ses atouts particuliers.

Tout d'abord, l'édifice est bâti sur un promontoire : il veille majestueusement sur la plaine de La Tour. Comme sur un piédestal, il ne laisse pas le passant indifférent. Une restauration extérieure complète de l'édifice a été effectuée en 1994 (toitures, façades et chauffage).

Laissons-nous ensuite pénétrer à l'intérieur de l'édifice qui a subi le poids des ans. Le décor en staff recouvrant l'architecture intérieure de l'église est l'élément de base qui déterminera l'esprit de la rénovation. Tout sera fait pour mettre en valeur ce décor unique.

Un peu d'histoire et d'architecture

Le bâtiment, reconstruit au milieu du XIX^e siècle par un Ingénieur Architecte, des artisans et des artistes venus de Turin, est de facture néo-classique

sarde². Un décor en staff datant de la restauration précédente de 1923 court sur les murs du chœur, sur les faces des pilastres et des piliers, sur l'intrados des arcs doubleaux et des arcs formerets³, enfin au centre des voûtes. Ces staffs en partie dégradés et défraîchis donnent une grande unité de décor, bien que peu mis en valeur dans leur ensemble (couleurs 'pastel' unies et fades).

L'église comprend :

- Une nef de deux travées, voûtée en berceau et recoupée par deux arcs doubleaux reposant sur les chapiteaux des piliers et latéralement par deux arcs formerets.
- Deux collatéraux (voûtes d'arêtes) situés de part et d'autre de la nef et se poursuivent au-delà du transept avec deux autels du XIX^e siècle.
- Un transept de même largeur que la nef et voûté lui aussi en berceau.
- Un chœur avec voûte en berceau coupée par trois doubleaux, donne accès au clocher (côté nord) et à la sacristie (côté sud).

Le chœur

Le chœur est séparé de la nef par deux marches en pierre et possède :

- Un autel moderne en bois très long reposant sur un podium d'une marche.
- Des stalles en bois adossées aux murs nord et sud. Elles comprennent un banc porté par des consoles fixées sur des montants moulurés du dossier enchâssant des panneaux plats. Les stalles sont posées sur un podium en bois qui reçoit en bout les agenouilloirs.
- Deux portes en bois donnent accès au clocher à gauche et à la sacristie à droite.
- Un ancien maître-autel du XIX^e siècle est adossé au mur pignon Est.

La largeur du chœur correspond exactement à celle de la nef mais, vu le volume important des stalles et de l'autel, l'espace du chœur paraît très restreint. Quant à la circulation autour de l'autel, elle est des plus réduites du fait de l'encombrement des podiums.

La nef

L'implantation en hauteur de la chaire ne permet pas aux fidèles placés à l'extrémité gauche des bancs de la nef d'avoir une vue sur l'autel et sur l'ambon.

1 - Menuiserie, ébénisterie : Entreprise Burin (La Tour)

Echafaudages : Entreprise Arnholdt (Lyon)

Electricité : Entreprise Baud (Peillonex)

Vitraux : Entreprise Miroiterie savoies (Saint-Pierre)

Peintures murales, staff : Entreprise Mantilleri (Annecy)

Peintures boiseries : Entreprise Strappazon (Marcellaz)

Bancs : Entreprise Grobel (Fillinges)

2 - « Historique de l'église Saint-Pierre de La Tour en Faucigny », Jeanne Rey-Millet, Petit Colporteur no 10, 2003, p 64-67.

3 - Formerets : arc engagé dans un mur et recevant la tête d'une voûte en berceau ou un voûtain de voûte d'arêtes ou d'ogives (Larousse).



Un élément du chemin de croix

Le chemin de croix

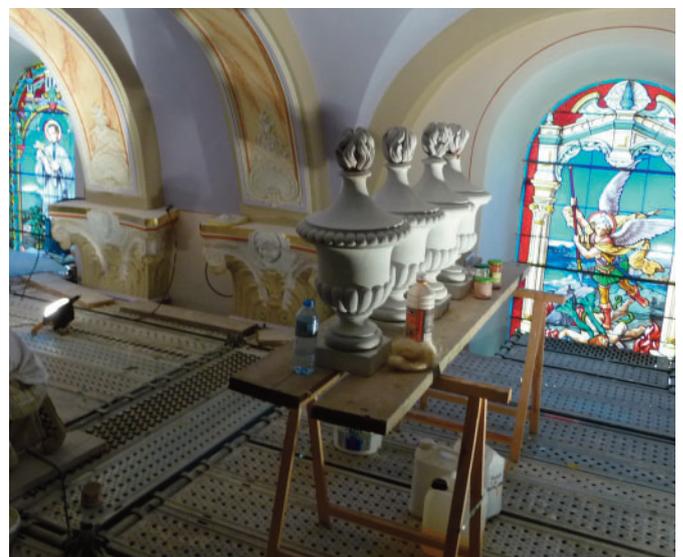
Sur les murs des bas-côtés et du transept se développe un bandeau horizontal continu représentant les 14 stations d'un chemin de croix ainsi qu'une peinture figurant le baptême du Christ située au fond du bas-côté nord où sont implantés les fonts baptismaux. Ces peintures ont été exécutées durant l'été 1955 par un prêtre de la Mission de France, M. l'abbé Jacques Chauvin, aidé par quelques jeunes.

Déroulement des travaux intérieurs pour satisfaire l'objectif à atteindre

- Toute la structure de l'édifice est consolidée et assainie : reprise des fissures sur murs et voûtes, mise en place d'un appareil d'assèchement pour supprimer les remontées d'humidité par capillarité, reprise des crépis dégradés, mise en place d'une ventilation naturelle.
- Tous les éléments en staff manquant sont remoulés, les autres existants restaurés.
- Des essais de colorimétrie sont effectués avec des couleurs chaudes mais vives pour donner du mouvement et de la gaieté à l'ensemble des éléments du décor. Tous ces essais permettent d'effectuer le choix des couleurs qui seront retenues pour l'exécution.
- Quelques éléments soulignés à la feuille d'or donnent l'éclat final du décor.
- Deux sas vitrés servent de tampon entre l'intérieur et l'extérieur de l'édifice ; leur condamnation possible permettra également de se recueillir sans pénétrer totalement dans l'édifice, permettant une mise en sécurité contre le vol ou la dégradation.
- Les sols sont restaurés ; l'allée centrale et le chœur reçoivent de la pierre calcaire provenant de Palestine, symbole fort pour un tel lieu.



Restauration du staff d'un pilier



Atelier de restauration sur l'échafaudage

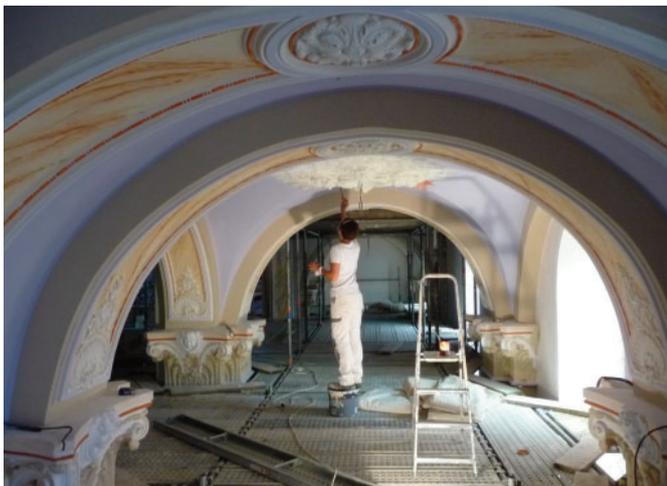
- La chaire est rehaussée afin de permettre aux fidèles situés dans la nef gauche d'avoir la vision sur le chœur.
- Le chœur retrouve de l'espace pour les célébrations (suppression des stalles sans grande valeur et de l'estrade située sous l'autel).
- Les vitraux retrouvent leur éclat après restauration complète.
- Le chemin de croix anciennement déposé, qui comporte des décors en staff de même style que l'église, est restauré et réinstallé.
- Les 3 autels existants sont restaurés ainsi que les tableaux et statues faisant partie du mobilier.
- Toute la technique actuelle apportant du confort à l'édifice est mise en œuvre, à l'exception de l'installation de chauffage à air pulsé qui est récente : reprise de toutes les installations électriques encastrées selon les normes en vigueur et reprise de l'installation de sonorisation (une boucle pour les malentendants est également mise en place).
- Des éclairages appropriés et économiques rehaussent le décor (introduction de leds, fibres optiques, spots encastrés).
- 7 lustres suspendus meublent le grand espace et complètent l'éclairage d'ensemble.
- L'église est meublée de nouveaux bancs en hêtre installés pour le confort des usagers, y compris sur la tribune qui est rehaussée.

Mise en valeur de l'esplanade d'entrée

Devant la façade d'entrée principale située à l'ouest, une esplanade occupe l'espace. Ceinturée par un mur en pierre, elle se trouve surélevée ; de ce fait une vue magnifique se dégage à l'horizon. Cette esplanade est aménagée afin de la rendre plus plane et plus confortable pour les usagers, lors des cérémonies importantes (mariages, sépultures, ...).

Pierre Bajulaz

Architecte maître d'œuvre



Restauration d'un motif en staff du plafond



Restauration de l'escalier extérieur de la grande entrée

Travaux en cours sur l'esplanade



Le sas vitré de la grande entrée, et le balcon de la tribune



Installation du vitrail de l'Agneau pascal



Angelot sur pilier



Autel de la Vierge



Tableau de la Vierge à l'Enfant



Maitre-autel



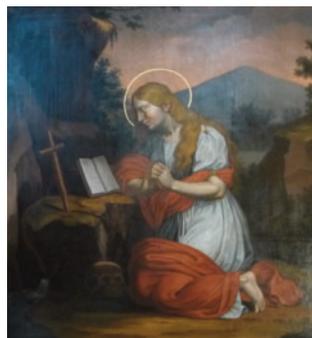
Ciel au-dessus du maitre-autel



Autel de saint Joseph



Tableau de sainte Marie-Madeleine



Le retable du maître-autel de l'église de Bonneville

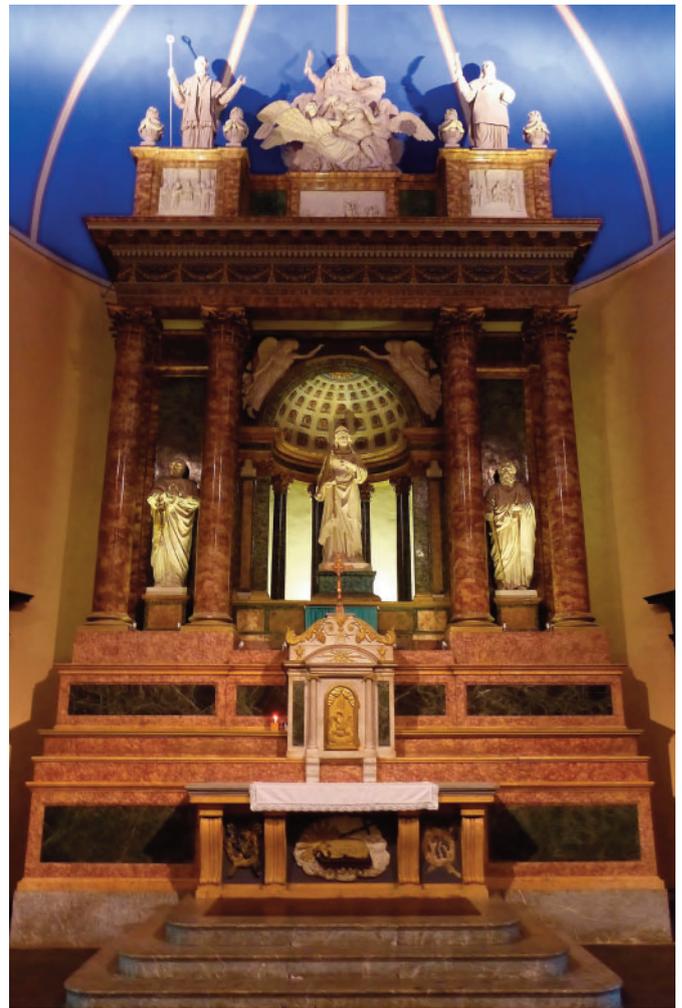
Resté longtemps dans l'ombre du chœur, le retable sculpté du maître-autel de l'église Sainte-Catherine à Bonneville n'a guère éveillé, jusqu'à présent, la curiosité du visiteur. Cette œuvre néoclassique est pourtant typique de son temps et reflète par son iconographie le renouveau de l'idéologie religieuse lors de la restauration « sarde ».

Bonneville, 1841. Comme dans de nombreuses communes de Haute-Savoie, la nouvelle église de Bonneville est en construction. Suite à l'augmentation démographique et au délabrement des édifices anciens, les églises sont soit agrandies, quand leur état de vétusté le permet, soit reconstruites ; 85 églises seront consacrées dans le diocèse d'Annecy entre 1822 et 1859 par trois évêques successifs¹, dont 18 édifices neufs² pour le seul Faucigny, incluant celui de Bonneville.

Des exécutants transalpins

Une fois le bâti achevé, se pose la question de la décoration intérieure. Peu d'éléments sont repris de l'ancienne église³ et le nouveau décor sera en adéquation avec le style néoclassique de la nouvelle structure. Plusieurs projets sont en concurrence pour la réalisation du maître-autel. Un premier, présenté par « Sieur Magny », marbrier, est rejeté, comme nous l'indique le procès-verbal de la séance du Conseil de Fabrique⁴ du 15 février 1841.

La délibération du Conseil Double⁵ du 26 septembre 1842⁶ fait état de deux autres propositions. Celle du « Sieur Collet » de Chambéry présente trois projets différents, d'un prix variant de 12 à 13 000 livres neuves, l'auteur offrant de se charger de l'exécution. La forme de l'autel est dite « à la romaine »⁷ et « *les marbres en sont d'un premier choix et d'Italie* »⁸.



Le retable

- 1 - 21 seront consacrées par Mgr Thiollaz (1822-1832), 9 par Mgr Rey (1832-1842), 55 par Mgr Rendu (1843-1859). Ce dernier aura un rôle prédominant dans la restauration de la foi et des lieux de culte.
- 2 - La répartition géographique est la suivante : 4 en rebord préalpin (Saint-Sigismond, La Frasse, Mont-Saxonnex, Brison), 5 dans la cluse de l'Arve (Magland, Marignier, Marnaz, Bonneville, Saint-Pierre de Rumilly), 8 dans l'avant-pays (Ville-en-Sallaz, Viuz-en-Sallaz, Faucigny, Marcellaz, La Tour, Vétraz, Arthaz, Reignier, Saint-Laurent).
- 3 - Dans les dépenses extraordinaires du Conseil de Fabrique, on parle de « placer et retoucher » la table de communion de l'ancienne église.
- 4 - La Fabrique désigne, au sein d'une communauté paroissiale catholique un ensemble de personnes, clercs et laïcs, nommés pour assurer la responsabilité de la collecte et l'administration des fonds et revenus nécessaires à la construction puis à l'entretien des édifices religieux et du mobilier de la paroisse. Rétablie après la Révolution par le Concordat en 1802, elle sera supprimée en 1905 par la loi de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, sauf en Alsace-Moselle.
- 5 - Pour les affaires d'importance, le Conseil Ordinaire était doublé en nombre égal par les principaux contribuables.
- 6 - Archives municipales M32/33/34.
- 7 - Un autel « à la romaine » est un maître-autel isolé, généralement situé à la croisée du transept. Ce type semble peu adapté à une église sans transept comme Bonneville.
- 8 - Le marbrier Collet sera payé du prix du plan du maître-autel 200 livres par mandat le 17 juin 1841 (Archives municipales L28/L29).



Agneau mystique
de l'autel

La proposition des frères Guallino pour le prix d'environ 10 000 livres neuves, avec une diminution de 1 500 à 1 800 livres si les colonnes sont exécutées en bois « *proprement recouvertes de stuc fin imitant les marbres des couleurs indiquées* ».

Le Conseil Double ne se juge pas compétent dans le choix du projet, s'en remettant à un examen plus approfondi du Conseil Ordinaire et, au besoin « *au secours et la consultation d'hommes de l'art* ». Il délibère néanmoins sur le montant de la dépense qui reviendra pour deux tiers à l'Administration et pour un tiers au Conseil de Fabrique.

Le même mois, est signé dans le presbytère de la ville un contrat entre, d'une part, les représentants de l'Administration de la Ville et du Conseil de Fabrique⁹, et d'autre part les « *Sieurs Joachim, Joseph et Charles Guallino, nés à Sostegno, province de Verceil et demeurant en la ville de Bonneville où ils exercent leur profession d'ouvriers stucateurs* ». Ils s'engagent, sous la clause de solidarité, à construire le maître-autel dans la nouvelle église « *selon les règles de l'art et d'après les conditions et détails qui les concernent spécifiquement pour le prix de 9800 livres neuves* ». L'exécution se fera durant toute l'année 1843 et le paiement en dix termes égaux, le premier étant versé au commencement des travaux, les trois derniers seulement exigibles six mois après réception totale de l'entreprise. Les travaux sont « *considérés à forfait, sans réclamation ni pour augmentation de main-d'œuvre ou de matériaux, ni pour changement ou augmentation dans les plans et devis* ». Les frères Guallino sont soumis à « *fournir la matière quelconque et à répondre de sa bonne qualité et de*



Le tabernacle

son application solide et durable » et répondront « *au fait des ouvriers qu'ils emploieront, même par rapport aux dégradations qu'ils commettraient dans l'église* ».

Effectivement, les frères Guallino sont déjà sur place, puisqu'ils travaillent à l'exécution de la tribune, comme le stipule la délibération du Conseil de la Ville

en date du 6 octobre 1841¹⁰. Ils seront également sollicités par le Conseil de Fabrique pour l'exécution de deux petits autels et pour stuquer les pilastres et les piliers¹¹. Le chantier est un travail d'atelier, supervisé essentiellement par Joachim Guallino, auquel participent des artisans locaux, on trouve mention d'une sous-traitance à un certain François Rouge¹², sculpteur, auquel ont été versées 800 livres « *pour partie du prix du maître-autel* »¹³.

Une structure et une esthétique classiques

Précédé par trois marches, le retable est en marbre polychrome et présente en élévation une structure en triptyque classique sur trois niveaux¹⁴, un double soubassement orné de panneaux de bois imitant le marbre vert, un étage principal tripartite, rythmé par des colonnes en marbre rose à chapiteau corinthien soutenant un entablement, un étage de faite, également tripartite.

L'autel en marbre ocre est adossé au premier soubassement, décoré par des consoles cannelées et dorées. Au centre, l'agneau mystique, portant la croix de la résurrection, est couché sur le livre aux sept sceaux de l'Apocalypse de Jean ; de chaque côté, une couronne dans laquelle s'entrecroisent une branche de chêne et des épis de blé.

Au centre du second soubassement trône le tabernacle. C'est un petit édifice de marbre blanc et vert dont la porte est encadrée de deux colonnes ioniques surmontées d'un fronton curviligne dans lequel apparait « l'œil de Dieu », inscrit dans un triangle symbolisant la Trinité. Sur la porte en métal doré est ciselé un pélican nourrissant ses petits de sa propre chair, symbole du sacrifice du Christ. C'est une iconographie très commune qu'on retrouve, par exemple, aux maîtres-autels de l'église Saint-Loup de Servoz ou de l'église de Saint-Gervais. La partie supérieure du tabernacle supportant une croix dorée est ornée de volutes, grappes de raisin et épis de blé¹⁵.

9 - Etaient cosignataires, le président du Conseil de Fabrique, le curé André Duperier, Joseph Dubois, membre du même conseil, le syndic Joseph François Marie Jacquier, le vice-syndic Michel Dufour.

10 - Archives municipales L28/29.

11 - Ces dépenses « extraordinaires » s'élèvent à 4000 livres pour les autels et 700 pour les stucs.

12 - Il s'agit probablement d'une branche de la famille Rouge de Samoëns, peut-être un descendant de Claude François Rouge, sculpteur de la chaire de l'église Notre-Dame de l'Assomption.

13 - Archives municipales L28/29. Ce versement a été fait par mandat le 24 juin 1844.

14 - Les triptyques aux multiples formes (peints, sculptés ou mixtes) se sont développées depuis le Moyen Âge.

15 - Vigne, épis de blé, branches de chêne, pélican sont autant de symboles du sacrifice du Christ, de l'Eucharistie et de la force de la foi. Idem pour l'agneau apocalyptique en référence à Jean I.28 : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ».

L'étage principal comprend dans sa partie centrale plus large la statue en pied de sainte Catherine d'Alexandrie en marbre blanc portant dans sa main droite la palme du martyre et dans sa main gauche une croix posée sur son cœur. La statue s'inscrit dans un hémicycle dont la demi-coupe décorée de caissons à fleurons est supportée par des colonnes corinthiennes de marbre vert

Un arc triomphal en ferme l'entrée, dans lequel s'inscrivent deux anges.

Sur un piédestal, de part et d'autre, les figures en pied de saint Pierre portant les clefs à gauche, et saint Paul portant l'épée, à droite

L'entablement est constitué d'une succession de frises décoratives en stuc (guirlande suspendue, motifs géométriques) surmontées par une corniche alternant corbeaux dorés et caissons à fleurons rappelant la décoration de la demi-coupe.

Prolongeant en élévation le pan central, l'étage de façade se compose de trois piédestaux de marbre portant chacun un bas-relief. Ces socles historiés supportent, au centre, la figure en gloire de sainte Catherine, soutenue par trois anges, reprenant l'épisode du transport du corps de la sainte par des anges au Mont Sinaï¹⁶.

À gauche, la figure en pied de saint François de Sales ; à droite, celle d'un diacre, sans doute saint Etienne¹⁷. Ces deux statues sont entourées de chaque côté par des vases décoratifs.

Les bas-reliefs des socles racontent la vie de sainte Catherine en trois scènes :

Dans celle de gauche, la sainte, couronnée car fille de roi, paraît en présence de l'empereur Maxence devant les savants convoqués pour l'occasion ; elle réfute les arguments en les énonçant avec ses doigts, tandis que les orateurs, perplexes, discutent entre eux¹⁸. Une femme se tient

derrière elle, écoutant ses propos, et pourrait très bien être l'impératrice qu'elle convertira. L'empereur se tient au centre, assis sur un trône surmonté d'un dais.

Dans celui de droite, la sainte paraît devant Maxence, en présence d'un garde qui pourrait être Porphyre, général des armées, qu'elle a également converti. Il pourrait s'agir de la comparution de la sainte devant l'empereur après avoir été fouettée, jetée en prison pendant douze jours, soignée et nourrie par un ange.

Au centre, dans un plus grand format, au milieu d'un décor urbain, la sainte est agenouillée les cheveux dénoués devant son bourreau qui brandit une énorme épée sous les yeux des spectateurs éplorés. À gauche, gît la roue du premier supplice qu'elle a vaincu.

Le style de ce retable traduit l'esthétique néoclassique, en rupture totale avec les modèles baroques du XVIII^e siècle, comme ceux, par exemple, de Notre-Dame de la Gorge aux Contamines-Montjoie ou de l'église du Prieuré de Peillon. Ici, les colonnes torsées sont remplacées par des colonnes lisses, le marbre remplace le bois, l'usage

16 - Voir la Légende Dorée de Jacques de Voragine : « Alors les anges prirent son corps et le portèrent de cet endroit jusqu'au Mont Sinaï, éloigné de plus de vingt jours de marche, et l'y ensevelirent avec honneur. De ses ossements s'écoule sans cesse une huile qui a la vertu de guérir ceux qui sont débiles ».

17 - Le saint ne porte pas d'attribut, seulement la palme du martyre.

18 - Voir la Légende Dorée : « or, comme la vierge discutait avec la plus grande sagesse contre les orateurs qu'elle réfutait pour des raisons évidentes, ceux-ci, stupéfaits, et ne sachant quoi répondre, furent réduits à un profond silence... ».



Sainte Catherine



Saint Pierre et Saint Paul



Saint François de Sales facilement reconnaissable à son front dégarni et à son habit d'évêque (soutane, surplis, étole, croix pastorale et crosse).



Ange de l'arc triomphal, portant couronne et bouquet.



*Sainte Catherine devant les docteurs.
Le palais où se déroule la scène est signifié par les colonnes et les deux niches décorées de statues.*



*Sainte Catherine devant Maxence,
dans la même salle du palais*



*Supplice de
Sainte Catherine*

Gloire de sainte Catherine



de la dorure est discret, les figures sont hiératiques, sans l'expressivité, l'émotion dégagee par les saints baroques... Plus de putti riens mais des anges adolescents semblant s'ennuyer dans leur rôle de glorification !

Les références à l'antique sont multiples : l'intégration d'un arc triomphal dont les anges rappellent les victoires¹⁹ des arcs romains ; la colonnade et la demi-coupole à caissons dont les motifs copiés des mêmes arcs triomphaux²⁰ sont repris maintes fois au XIX^e siècle, comme à la Gran Madre de Dio de Turin ; les drapés des vêtements « à l'antique » ; les frises de l'entablement.

L'exécution des statues en pied est assez bien réussie dans le registre médian, en particulier pour saint Pierre et saint Paul dont les visages et le drapé sont travaillés avec soin. L'expression de sainte Catherine est plus figée ainsi que celle des anges. A l'attique, les attitudes de saint François et de saint Etienne sont raides et manquent de naturel. Quant aux bas-reliefs, la recherche de perspective est maladroite en particulier dans la représentation du dais du trône de Maxence même si l'artiste a fait l'effort de dessiner la ligne de fuite sur le carrelage du palais²¹. Le côté dramatique de la scène du martyre est rendu par l'énorme épée du bourreau et par la main disproportionnée de la pleureuse. Ces détails nous renvoient à une pratique courante en art populaire, cherchant à susciter l'émotion du fidèle.

On remarque que le relief du martyre n'est pas achevé : les bâtiments sont juste esquissés et les personnages du fond sont réduits à l'état d'ébauches. De même, le vase décoratif à gauche de saint Etienne n'est pas terminé.

Les artistes ont-ils manqué de temps pour finir dans les délais ? Les frères Guallino ont-ils été appelés sur un autre chantier, délaissant celui de Bonneville ? Pourtant, les travaux du maître-autel ont bien été réceptionnés en même temps que ceux de la tribune en octobre 1844 sans mention d'une quelconque malfaçon²². Il faut dire que ces détails sont haut placés et auront sûrement échappé à l'inspection...

En tout cas, ce retable reflète un travail d'atelier où des mains plus ou moins habiles ont travaillé.

19 - L'allégorie de la Victoire (Niké grecque) est représentée sous la forme d'une déesse ailée tendant une couronne de laurier qu'elle était censée remettre au vainqueur.

20 - On pense à l'arc de triomphe de Septime Sévère ou de Titus à Rome. Ces caissons à fleurons se retrouvent dans toute l'architecture néoclassique, comme à l'Arc de triomphe de l'Etoile ou Notre-Dame de Lorette à Paris.

21 - Il y a également une recherche de perspective dans la représentation des bâtiments de la scène du martyre.

22 - Un mandat de 30,90 livres a été versé à Louis Dénarié, membre du conseil le 14 octobre 1844 pour cette réception (Archives municipales L28, L29).

Une iconographie au service d'une idéologie

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les retables baroques vont largement contribuer à l'affirmation des dogmes redéfinis par le Concile de Trente²³ face au mouvement de la Réforme. La Savoie mène alors un combat de première ligne face à la menace du calvinisme genevois tout proche. Ainsi, le tabernacle va être mis au centre des nouvelles réalisations, réaffirmant la transsubstantiation, niée par les réformateurs, c'est-à-dire la présence réelle du Christ dans l'eucharistie. La réforme de la Pastorale, promouvant le catéchisme, va conduire à illustrer les chœurs des églises avec des images édifiantes, contant l'histoire des saints dont le rôle d'intercesseurs est mis en avant. Au côté des saints guérisseurs toujours vénérés, les figures des évangélistes vont être choisies.

Après la période révolutionnaire ayant conduit à la désorganisation du clergé et au délabrement des édifices, la période de la « restauration sarde » (1815-1860) va être une ère d'intense renaissance de la vie religieuse. La monarchie absolue rétablie des rois de Piémont-Sardaigne met en vigueur le Concordat de 1770, instituant le catholicisme comme religion d'Etat et donne son appui au clergé pour le contrôle étroit de la vie publique et privée²⁴. Ainsi, les nouvelles églises, lieux de cultes mais aussi symboles du prestige catholique, seront surdimensionnées et les programmes iconographiques soigneusement contrôlés par l'évêque.

Dès lors, si l'idéologie reste fidèle à celle du Concile de Trente, son expression est totalement différente : le baroque joue sur l'émotion par la couleur, la sensualité des courbes alors que le néoclassique vise à susciter l'obéissance à l'ordre religieux, indissociable de l'autoritarisme politique et social ; la symétrie est rigoureuse, les marbres lisses et les figures hiératiques.

23 - Le Concile de Trente a été convoqué par Paul III en 1545, et se déroula en 3 périodes jusqu'en 1563. Charles Borromée, archevêque de Milan, encouragera par ses visites pastorales l'application des nouvelles directives en Savoie.

24 - Voir article de Paul Guichonnet « Urbanisme et architecture en Savoie », 27^{ème} Congrès des Sociétés Savantes Thonon, 1978, p 221-234.

25 - Raymond Oursel, « L'art en Savoie », Arthaud, 1975, p 278.

26 - Des visites guidées de l'église sont organisées par la guide du Patrimoine Mme Périllat. Renseignements à l'Office de Tourisme de Bonneville.

27 - Voir l'article de Gaétan Cassina, « Artisans communs aux édifices religieux de Savoie et Valais », Congrès des Sociétés Savantes, 1988.

La Valsesia : un creuset d'artistes

Depuis le XV^e siècle, cette petite vallée au pied du Mont Rose entre Turin et Milan a été pourvoyeuse d'artistes itinérants formés sur le chantier du Sacro Monte de Verrone. Ce chantier permanent, reconstituant en 11 chapelles les lieux saints, a formé des générations d'artistes qui vont travailler dans tout le nord-ouest de l'arc alpin. Ils contribueront largement à la décoration des églises et chapelles savoyardes en y sculptant des retables baroques, avec la contribution d'artistes locaux.

Les Guallino sont une de ces dynasties, maîtres-maçons issus de Sostegno, dans la basse vallée de la Sesia. On trouve leurs traces dès le XVIII^e siècle dans le Valais : Domenico travaille sur le chantier de l'ancien hôpital de Martigny (1750), à l'église de Vallorcine (1755-57) et des Contamines Montjoie (1758-59) ; on retrouve Jean-Baptiste à Saint Gingolph (1770-72).

Notre Joachim est de la génération suivante et s'adaptera au nouveau goût néoclassique ; on retrouve sa trace en Valais dans l'exécution des autels des églises de Bourg Saint-Pierre, Vissoie, Anniviers où il travaille avec ses frères. Il semble avoir une assez grande notoriété pour avoir été appelé à Bonneville²⁷.

A Bonneville, le retable reprend cette nouvelle esthétique, froide, austère et quelque peu académique. Le programme iconographique est conforme aux dogmes, en mettant en avant le culte des saints par la déclinaison de la vie de sainte Catherine, patronne de la ville, mais aussi en réaffirmant l'importance de l'apostolat, saint Pierre et saint Paul, apôtres des Gentils font écho à saint François de Sales, dont les prédications en Chablais ont fait la notoriété. Quant au tabernacle, il occupe une place privilégiée.

Raymond Oursel²⁵ qualifie ce néoclassicisme de « *pédant et creux* », les églises de « *démesurées, à l'ambiance glacée* ». Jugement sévère pour ces églises qui sont néanmoins des témoignages significatifs de la Restauration Sarde. Ce n'est pas un hasard si les Monuments Historiques se sont penchés sur les réalisations de cette période particulière : le retable de Bonneville est classé dans son ensemble au titre « d'objet » depuis le 2 mars 1996.

Lors de la restauration de l'église en 2009 par la Société d'Architecture Gagnal-Goulois, le retable a été dépoussiéré et mis en valeur par un nouvel éclairage. C'est donc le moment de le redécouvrir²⁶.

Dominique Détharré

Photos et leurs anecdotes au fil du siècle dernier

Bovère, petit village sur la commune de Saint-Jean de Tholome, niché au pied du Môle est le berceau natal de mes deux grands-parents maternels qui vivaient Vers le Char au bout du village. De leur maison on a une vue magnifique sur tous les hameaux d'en bas : Chez Folliex, Vers Château, Les Ruz, Les Syords, le chef-lieu. Le paysage s'étend jusqu'à Peillonex, Fillinges, Annemasse et se termine au loin par le Jura.

Au fil des années, ma mère a conservé précieusement pêle-mêle dans des boîtes à biscuits en métal et des cartons à chaussures des photos, témoignages de cette vie de village. J'en ai choisi quelques-unes parmi celles qui se transmettront de génération en génération car mes enfants et petits-enfants aiment chiner dans les boîtes à la Fernande.

Début du siècle, la première en 1916

En 2014, nous avons beaucoup parlé de la Première Guerre mondiale. Il y a eu la commémoration à Saint-Jean et dans d'autres communes. Cette carte a été envoyée le 1^{er} décembre 1916 par mon grand-père François Chatel-Louroz dit François Pierre à ses parents. Fils unique il est né Vers Château en 1891 où tous les habitants s'appelaient Chatel, différenciés par un deuxième nom Louroz, Laley, Bocquet, Dioson. Il avait fait trois années de service militaire, fut mobilisé à la fin de son régiment, est resté quatre ans à la guerre et il racontait ces sept années sans revoir sa famille. Pour avoir lu plusieurs lettres, je suis persuadée que ces jeunes hommes n'avaient qu'une obsession, ne pas inquiéter leurs familles et survivre pour rentrer dans leur village.

Chers parents,

Je viens de recevoir le colis avec plaisir car je pensais qu'il était perdu, il est resté 16 jours pour venir, il n'avait pas de mal. Les antérios¹ étaient un peu moisiss mais il n'y avait pas de mal. Je vous envoie cette photo, où on s'est fait tirer² l'équipe de la 1^{ère} compagnie ensemble l'autre jour en étant au repos. Toujours en bonne santé et toujours en repos. Votre fils bien aimé François.

1 - Antérios : Atriaux

2 - Expression familière : photographier

Dans les années 1945-1946

Quand j'étais enfant, la Marie et sa sœur la Fine vivaient dans la maison mitoyenne de mes grands-parents. Marie, avant son temps, avait adopté le pantalon pour son côté pratique. La Fine, elle, a traumatisé mon enfance, pour ne pas perdre de temps, elle passait sur la route devant chez nous en tricotant pour aller dans son jardin, tout en discutant avec ma mère.



Photo prise par un parisien M.Dupraz en vacances avec sa famille « vers le Char ». De gauche à droite Marie à Chautemps (Deturche) et l'épouse de M. Dupraz

Au centre, tenant son brancard : François Chatel-Louroz dit François Pierre



1962 Promenade scolaire

La sortie scolaire, c'était la sortie de l'année, tout le monde venait, enfants, parents, grands-parents. A gauche Juliette et Raymond à Maxime (Deturche), François Pierre (Chatel-Louroz) et leur petite-fille quelques pas en arrière. Ce sont mes trois grands-parents qui m'accompagnent dans leur tenue du dimanche. Admirez leur classe, leur élégance ; les costumes, les chapeaux, les cravates, les petits gilets et les montres à gousset : magnifique !

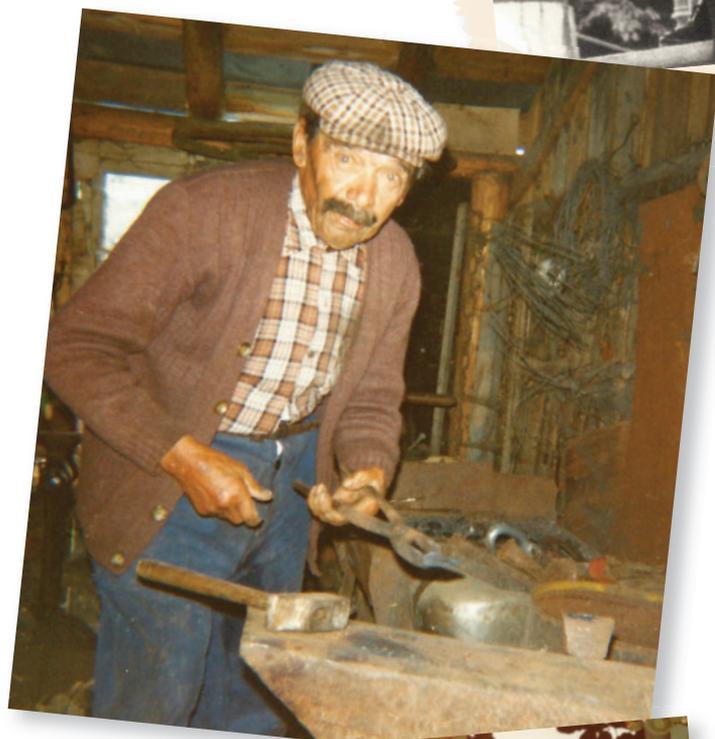


*Au cours de la promenade scolaire de l'école de Bovère
A quel moment, je ne sais pas, on dirait qu'il ne fait pas chaud du tout !*

Les années 70

Tous ces hommes avaient peu parlé de leur guerre. Mais mon grand-père François Pierre, lorsque j'étais enfant, chaque fin d'après-midi recevait la visite de Fardel. Là, autour d'un verre de vin rouge, souvent plusieurs, tous deux inlassablement se racontaient leur guerre, leurs souffrances, le froid, la faim. Mon grand-père n'aimait pas le fromage, il l'échangeait contre des pruneaux secs avec les autres soldats. Comment ils essayaient de chasser un lapin, comment ils avaient été gazés, ils parlaient fort, parce qu'ils étaient sourds et surtout parce qu'ils étaient transportés dans cette guerre. Ils la revivaient encore et encore ...

Ce petit village a traversé le siècle avec ses anciens qui nous paraissaient si vieux quand nous étions enfants. Nos parents, devenus gardiens de la mémoire de Bovère et nous, les enfants des années 1950-1960 qui sommes si heureux de retrouver notre passé et de le transmettre.



*François Pierre
(François Chatel-Louroz),
Fardel (Emile Deturche
le forgeron de Bovère)*



Cécile Viret

Nous remercions Annick Terra Vecchia pour les magnifiques aquarelles de Mégevette qu'elle a réalisées pour notre revue « Le Petit Colporteur » et Michel Pessey Magnifique pour les informations apportées sur ces sites.

En couverture : église de Mégevette, 1878

Le XIX^e siècle est marqué dans nos campagnes par une reconstruction de nos églises, plus grandes, plus belles. L'intérieur cache parfois des trésors d'art sacré. Les colporteurs au village ont participé activement au financement de celles-ci.

Ci-contre : oratoire (1785), hameau de la Culaz

On les trouve partout, au bord d'une route, d'un torrent, tous évoquent la reconnaissance d'une famille, d'un individu au village. Ils invoquent la protection de la vierge, d'un saint, ils sont le signe d'un sentiment profond de la chrétienté des Savoyards.

Dernière page de couverture : chalet d'alpage des Fangles

Entre Faucigny et Chablais, la vallée de Mégevette est une terre de prédilection. Les gens d'ici ont su diversifier leurs activités très tôt : marchands, commerçants, alpagistes, ... les chalets d'alpage témoignent de l'aisance de leur vie besogneuse.



Enseigne François Maure



On loge à pied et à cheval à l'Hôtel des Amis

Le Petit Colporteur - Revue d'histoire locale
151, place du village - le Presbytère - 74130 Faucigny
<http://www.lepetitcolporteur.com/>

Directeur de la publication :
CHAVANNE Yannick
n° I.S.S.N. : 1271 - 3864

Avertissement : Les auteurs relatent des faits, écrits, rapports, etc. qui sont issus de la mémoire orale ou qu'ils trouvent dans les archives.

Site internet :

Webmaster Bernard Bocard
Ne manquez pas de visiter notre site internet
<http://www.lepetitcolporteur.com>



Réalisation et impression :

Imprimerie Uberti-Jourdan - 74130 Bonneville
Tél. 04 50 97 24 79



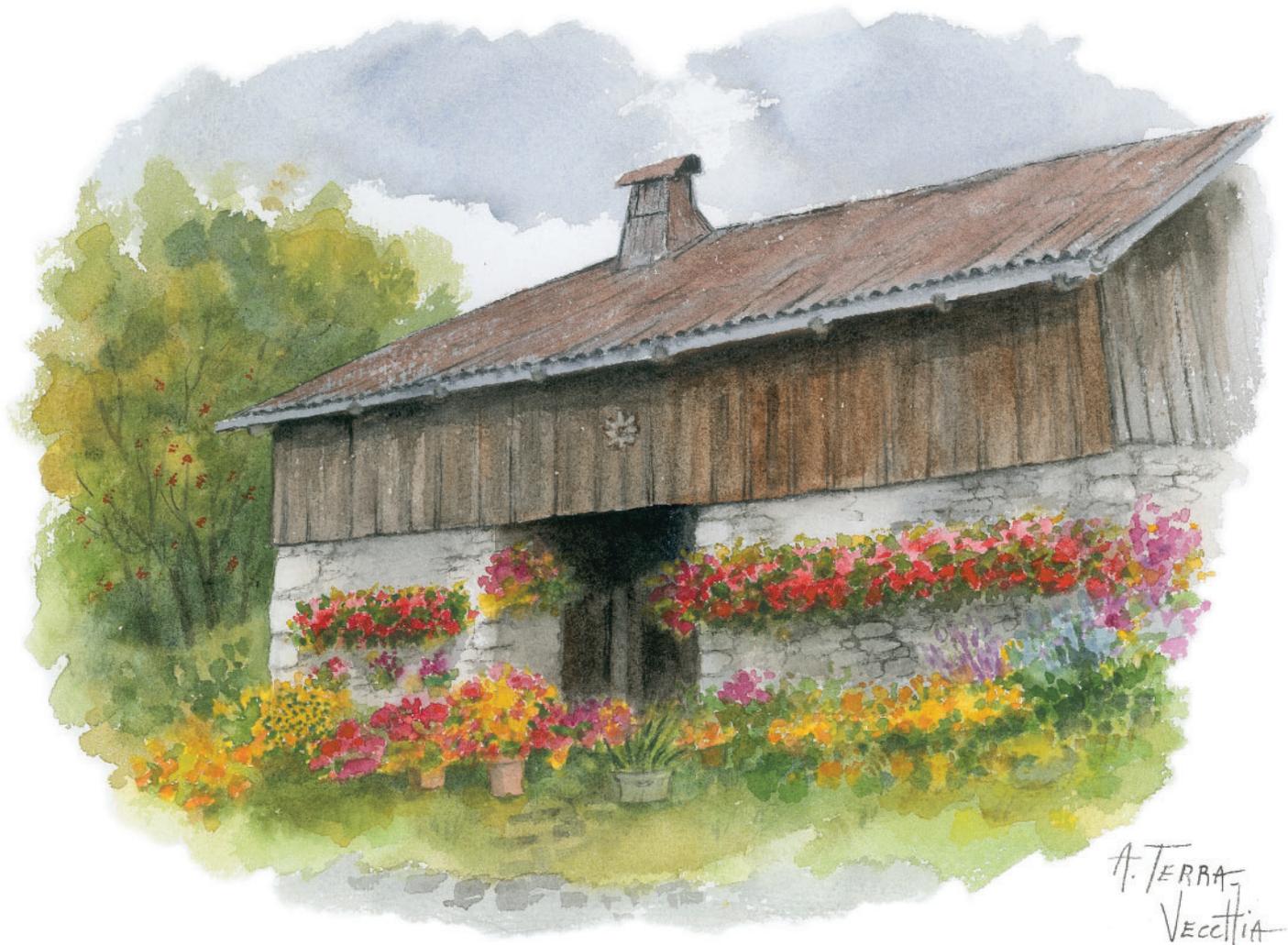
Avril 2015

Dépôt légal 1996 - 74130 Bonneville



ORDRE DE NOTRE ILLUSTRE
SEIGNEUR EUEQUE ACCORDE 40 JOURS
D'INDULGENCE A CES CEUX QUI
RECITERONT ICI DEVOTEMENT
UN PATER ET UNE AVE. DU 3
AVRIL 1688 JBR

A TERRA
VECCHIA



A. TERRAZ
VECCHIA